

2

104-3-15

LE
SERMENT D'UNE MERE

—
GRAND DRAME DE LA VIE RÉELLE

EN DEUX PARTIES



L. LEVY
MERCIER & CIE, LIBRAIRES, IMPRIMEURS, RELIEURS
17, 19, 21 et 23 Côte du Passage

1895

P. C. GUILLAUME,
LIBRAIRE IMPORTATEUR

PS8450

S37

LE SERMENT D'UNE MÈRE

PROLOGUE

L'EXÉCUTION

I.—LE RETOUR

Le bruit de la fusillade s'était peu éloigné ; le grondement sourd du canon s'était tu.

Depuis que la nuit avait commencé à étendre ses voiles sur la ville, il y régnait un silence absolu dans une obscurité complète.

Toute la journée on s'était battu autour de Buenos-Ayres, capitale de la république Argentine, dans l'Amérique du Sud.

L'armée insurrectionnelle, après des succès divers, s'était rapprochée de la ville, occupée par le dictateur de Rosas, dont l'effroyable tyrannie avait enfin lassé la patience du pays tout entier soulevé ; les insurgés avaient tenté une première attaque qui avait été repoussée.

Mais on sentait que la lutte recommencerait le lendemain, et Rosas, sachant qu'il était exercé et qu'il ne pouvait compter que sur ses soldats, faisait régner la terreur autour de lui.

Il avait défendu qu'on allumât une lumière quelconque.

De plus la nuit venue, nul ne pouvait circuler dans les rues sans être munis d'en laisser-passer, et quiconque se fût aventuré sans cette précaution risquait à coup sûr l'arrestation, peut-être la mort immédiate.

Cependant, un œil habitué à l'obscurité profonde eût fini par découvrir, au moment où dix heures sonnaient à quelque horloge lointaine, l'ombre d'un homme marchant avec précaution et longeant les murailles.

Cet homme ne s'avancait que l'oreille aux aguets, retenant son souffle, s'arrêtant au moindre son, si vague fût-il, qu'il croyait entendre.

Pour n'éveiller lui-même aucun écho sur son passage, il avait enveloppé ses pieds de deux morceaux d'étoffe de laine, et son costume était absolument noir, comme celui de tous les *gauchos*.

Il marchait ainsi, depuis environ un quart d'heure, suivant en ligne droite la rue où il se trouvait, lorsque, tout à coup, il tressaillit et s'arrêta.

Un léger bruit effleurant le sol venant de se faire entendre.

— Qui vient là ? murmura-t-il entre ses dents.

— Une voix lui dit, très bas également :

— Señor !

Il se retourna d'un mouvement brusque, tira à demi son couteau de la gaine de cuir où il reposait et se trouva en face d'une femme. Notre gaucho, d'un rapide regard, essaya de dévisager celle qui l'interpelait, mais il ne put rien distinguer sous une dentelle rabattue sur la figure, et constata seulement que cette femme devait être jeune.

Cet examen, si imparfait qu'il fût, parut pourtant le rassurer en partie.

Sans quitter le manche de son couteau, il le repoussa dans sa gaine et répliqua aussi bas qu'il lui fut possible.

— Que désirez-vous senora ?

— Pourriez-vous me dire, répondit la jeune femme, dont on voyait le regard briller derrière son voile, et qui s'était penchée avidement, comme pour essayer de voir les traits de celui à qui elle s'adressait, pourriez-vous me dire où se trouve le général Lopez ?

A cette question, le gaucho ne put réprimer un vif tressaillement.

Une flamme traversa ses yeux comme une rapide étincelle sous la cendre et il eut une seconde d'hésitation.

— Ma foi, dit-il, cependant, je serais fort embarrassé de vous répondre.

Je pense qu'il commande une armée aujourd'hui pour les insurgés.

— Justement répliqua la femme, et comme vous semblez venir en ligne directe de l'extrémité de la rue Esmeralda, où le combat a été le plus acharné, je pensais que vous pouviez me renseigner.

Excusez-moi . . . d'avoir interrompu votre course.

Et, s'inclinant vivement, la jeune femme tourna le dos, et parut revenir sur ses pas, en arrière des barricades qui ont été attaquées, pour remonter jusqu'à la barricade qui fermait la rue du côté de la campagne.

— Voilà une mauvaise rencontre, murmura le gaucho.

Qu'est-ce que c'est que cette femme qui cherche ce misérable bandit de Lopez à pareille heure. Quelque coquine faisant la police pour Rosas !

Si elle a de la défiance, je suis perdu !

Il était resté sur place, écoutait si la femme s'éloignait réellement.

Mais, n'entendant plus aucun bruit, il la crut partie, et reprit sa marche cette fois, avec plus de rapidité, en homme qui sent le danger sur sa tête et a hâte d'arriver.

Du reste, il n'était pas bien loin du but de sa course, car moins de cinq minutes après, il s'arrêtait de nouveau, cette fois en face d'une riche maison. A travers l'obscurité on pouvait distinguer un très mince filet de lumière pâle, glissant par la fente de quelque volet fermé, d'une fenêtre au rez-de-chaussée.

L'homme se dirigea, non vers cette lumière directement, mais vers une porte placée à peu de distance et dont il connaissait évidemment l'existence, à en juger par la sûreté avec laquelle il l'avait trouvée dans les ténèbres. Il appliqua son oreille contre l'huis, écoutant avec attention, puis se recula d'un pas et frappa trois fois dans ses mains, à intervalles réguliers.

Une demi-minute s'était à peine écoulée, qu'une voix tremblante à travers cette porte demandait :

— Qui est là ?

— Ouvrez ! répondit l'homme.

Et comme il était évident qu'on hésitait, il ajouta :

— Il y va de la vie !

On entendit une main agitée qui tirait un verrou ; la porte s'ouvrit et une femme apparut faiblement éclairée en arrière par la lumière qu'on distinguait venant de quelque pièce du fond donnant sur un corridor.

Aussitôt l'homme s'élança et saisissant la femme à la taille, d'un bras vigoureux il lui posa une main sur les lèvres pour y étouffer le cri de surprise ou de terreur qu'elle allait jeter.

En même temps il poussait la porte du pied pour la refermer derrière lui, et emmenait la femme à demi évanouie jusqu'à la pièce du fond.

II—QUI ÉTAIT L'HOMME ?

Le gauchiste avait agi avec une telle rapidité et une telle résolution, que la jeune femme, d'abord suffoquée par la terreur et par l'inattendu de cette action, n'avait pu ni résister, ni pousser même un cri.

À peine arrivé dans la chambre, il déposa son léger fardeau sur le sofa, puis, s'agenouillant devant, il rejeta son chapeau, afin de découvrir son visage.

L'énergie de la jeunesse y resplendissait car l'homme ne devait pas avoir plus de trente ans.

— Toi ! toi ici ! balbutia la jeune femme éperdue.

Et, se redressant pâle de joie et de bonheur, elle lui jeta ses bras charmants au cou et le serra contre sa poitrine, en un élan de passion folle où se lisait l'amour le plus ardent, encore exalté par la menace de quelque terrible danger suspendu sur une tête chérie.

— Oui, ma Dolorès, moi qui ne vis pas depuis six mois que les hasards et les nécessités de la guerre civile m'ont séparé de ma femme bien-aimée et de nos enfants, moi, qui voulais vous revoir à tout prix !

Puis, il la repoussa un peu en se dégageant de son étreinte à demi, afin de mieux voir celle qu'il venait d'appeler sa femme.

Pendant qu'il la regardait, elle essaya de sourire, montrant ses petites

dents de perles, mais on voyait son cœur battre, soulevant sa poitrine et il y avait presque des larmes sous ses longues paupières légèrement bistrées.

Qu'as-tu ? lui demanda-t-il tout à coup, en posant sa bouche ardente sur les petites mains qu'on lui tendait.

N'es-tu pas heureuse de me revoir ?

— Oh ! si, si, mais j'ai peur, vois-tu !

Pendant toute cette épouvantable journée de bataille, supposant bien que tu étais à la tête de ceux qui attaquaient la ville, et que tu t'exposerais, avec le courage de lion que je te connais, chaque coup de fusil retentissait en moi, car la balle sortie de ce fusil pouvait traverser ton cœur qui est tout mon bien, mon unique trésor, ma vie !

— Tu vois, je suis vivant, puisque me voilà devant toi.

— Et c'est là ce qui me rend folle de joie et folle de désespoir.

Ne sais-tu pas que ta tête est mise à prix, que les espions de Rosas surveillent toutes les maisons de ses ennemis, et que le monstre et ceux qui le suivent n'ont jamais pardonné ?

— Si, ma Dolorès, je sais tout cela, mais demain, Buenos-Ayres sera délivrée, et Rosas aura payé, en une fois, le prix de tous ses crimes, de tous ses forfaits !

— Demain ! fit-elle.

— Oui, demain.

L'armée insurrectionnelle a des intelligences dans la ville.

Nos amis n'attendent qu'un signal pour se soulever.

Les soldats du dictateur seront pris entre deux feux.

C'est moi qui viens me mettre à leur tête.

J'ai voulu me charger de cette mission dangereuse.

— Pourquoi cela ? interrompit la jeune femme toute frémissante et pâliissante.

— Pour te revoir quelques heures plus tôt, pour m'assurer que mes ennemis ont respecté la femme et les enfants du général insurgé Miguel Mussagarray.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Dolorès, pourvu que tu ne sois pas déjà dénoncé.

Pourvu que ta présence ne sois pas déjà signalée.

N'as-tu rencontré personne en route ?

Non, répliqua-t-il avec une légère hésitation qui n'échappa point à sa femme.

Elle s'était levée, et maintenant debout, plongeant son regard ardent au fond des yeux de son mari, comme pour y lire ses plus secrètes pensées, elle lui dit :

— Miguel, au nom de mon amour, au nom de nos enfants, je t'en conjure ne me cache rien ?

— Eh bien, oui, j'ai rencontré.

— Qui donc ?

— Une femme.

— Quelle femme ?

— Une métis, je pense, à en juger par son accent.

—Et elle t'a parlé ?

—Elle m'a demandé....

—.... Elle m'a demandé son chemin.

Ainsi, tu vois....

—Je vois, que j'ai de plus en plus peur !

Ce sont surtout des femmes, et particulièrement des métis, que Rosas emploie dans sa police secrète.

Dolorès s'arrêta.

Une expression d'énergie et de résolution avait envahi son visage charmant.

—Attends ! dit-elle.

Et elle se dirigea vers la porte.

—Où vas-tu, Dolorès ?

—Je vais dire à Négro, c'est un fidèle serviteur, de monter sur la terrasse, et de veiller sur ce qui se passe dans la rue.

Au cas où l'on ferait ici, cette nuit, une visite domiciliaire, son signal nous préviendrait et tu auras le temps de te cacher.

Et, avant qu'il eût pu lui répondre, elle avait franchi la porte.

Miguel, resté seul, regarda un instant autour de lui, ne dissimulant plus l'inquiétude qui le poignait lui-même et qu'il ne voulait pas montrer à la campagne vaillante qu'il adorait, et dont il se savait adoré ; puis, passant d'un geste brusque la main sur son front, afin d'en chasser toute préoccupation importune, il traversa la pièce sur la pointe des pieds et alla ouvrir doucement une autre porte, qui faisait face à celle par laquelle il était entré et qui conduisait dans l'appartement intérieur.

La pièce où il entra était à l'usage des enfants, ainsi qu'on en pouvait juger à la présence d'un berceau et d'un petit lit, où une grande personne n'eût pu étendre ses membres.

Une veilleuse éclairait seule cette nouvelle chambre, et en entrant on apercevait tout de suite une forme de fillette reposant sur un petit lit.

Quant au bureau, dont les rideaux avaient été fermés, on ne pouvait savoir s'il était occupé ou vide.

Miguel s'élança d'abord vers la fillette.

Elle dormait tout habillée.

C'était une adorable enfant, qui pouvait avoir sept ans, et portait déjà le même costume de sa mère, à qui elle ressemblait étonnamment, bien que, lorsqu'elle ouvrit les yeux, on constatât qu'elle avait les prunelles bleues de son père, sous de longs cils chatain foncé.

Un instant, le père la contempla, puis il se pencha pour déposer un baiser, sur le front pur de l'enfant, mais avant que les lèvres l'eussent touchée, la petite fille s'éveilla, et, lui jetant les bras au cou, murmura sans surprise :

—Ah ! papa ! Je rêvais de toi.

Ce sont les anges qui m'avertissaient de ton arrivée.

Miguel l'avait saisie dans ses bras, et la couvrait de baisers que la fillette lui rendait avec une sorte de passion qui révélait le même tempérament ardent et héroïque que celui de la mère.

En ce moment, Dolorès rentra.

Elle courut au berceau, écarta les rideaux qui laissèrent voir le visage calme d'un bébé de trois ans.

La jeune femme le prit doucement, sans l'éveiller, et l'apporta près du groupe formé par le père et la fille.

Il garda celle-ci serrée contre sa poitrine et embrassa avec précaution les bonnes grosses joues de son fils, qui fit la moue, comme s'il allait se réveiller, mais sans cesser de dormir, cependant, de ce sommeil profond de la première enfance.

—Voilà tout ce que j'aime au monde, et tout ce qui m'aime ! murmura Miguel d'une voix émue, et les yeux voilés de larmes d'attendrissement.

—Et c'est pour cela qu'il faut que tu vives ! répliqua sourdement Dolorès.

—Demain, tout danger aura disparu.

—Demain est loin ! murmura la jeune femme.

Elle alla reporter le bébé dans son berceau, puis, revint à son mari.

J'ai donné mes ordres à Négro, dit-elle.

Si quelque péril te menaçait, nous serions avertis.

Et, interrompit la petite fille, je mènerais papa à la cachette, où personne ne pourra le trouver.

—Tu la connais donc, ma petite Juanita ? demanda le père souriant.

—Oui, papa.

—Il a fallu la lui faire connaître, interrompit Dolorès.

N'étions-nous pas menacées nous-mêmes de la colère et de la vengeance de Rosas ?

J'ai jugé plus prudent de la mettre dans le secret, qu'elle sait seule avec moi, car Juanita a tout le courage et toute l'énergie....

—De sa mère, interrompit Miguel avec tendresse.

—Et l'on peut se fier à elle, si jeune qu'elle soit.

Maintenant, dis-nous ce qui se passe.

Dis-nous comment tu as pu pénétrer dans la ville, venir jusqu'à nous.

Dis-nous ce que tu espères.

III.—RÉCIT INTERROMPU

Miguel, Dolorès et Juanita étaient revenus dans la première pièce, mieux éclairée, où de plus, on ne risquait pas de réveiller le petit garçon endormi à qui il valait mieux, pour le moment, laisser ignorer la présence de son père.

Miguel s'assit sur le canapé, gardant sa fille sur ses genoux, tandis que la jeune femme restait debout, appuyant une de ses belles mains sur l'épaule de son mari.

Celui-ci se mit à lui raconter comment il était rentré en ville.

Tout à coup tous les trois tressaillirent.

Un coup de sifflet strident venait de retentir.

—Qu'est-ce que cela ? demanda Miguel en se levant.

Le signal ! répondit sa femme, devenue blanche comme une statue de cire.

C'est Négro qui m'avertit que le péril approche.
Un deuxième coup de sifflet retentit plus pressant encore que le premier.

— Miguel, s'écria Dolorès, nos ennemis viennent.

Ils sont là.

Il faut fuir, te cacher.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! En sera-t-il temps encore ?

Tout à coup, une vague rumeur retentit dans la rue, dont le pavé sonore envoyait dans le silence de la nuit le bruit de pas nombreux et réguliers, accompagné du cliquetis des fusils qui, parfois, s'entre-choquaient.

— Papa ! papa ! s'écria la fillette, qui avait bondi sur ses pieds, cache-toi.

— Oui, répéta Dolorès, s'il est temps encore !

Elle était d'une pâleur effrayante et parlait d'une voix saccadée.

— Qui donc m'a dénoncé ? murmura le jeune homme, dont la main avait aussi le couteau passé à sa ceinture et qui paraissait résolu à vendre chèrement sa vie.

Au même instant, on frappa précipitamment à la porte de l'entrée de la chambre, que Dolorès avait fermée à clef en dedans, après avoir donné ses ordres à Négro.

— Senora, senora, maîtresse, disait en même temps une voix d'homme, ce sont les soldats, on cerne la maison.

Dolorès qui était resté d'abord comme foudroyée, reprit son sang-froid devant l'imminence terrible du danger.

Elle se retourna vers Juanita toute tremblante.

— Emmène ton père, conduis-le à la cachette, dit-elle fermement ; moi, je reste pour les recevoir. Si on ne me trouvait pas là, cela augmenterait encore leurs soupçons.

— Dolorès ! fit Miguel.

Va ! va ! continua-t-elle en étendant les bras avec un geste d'autorité.

— Viens, papa, viens ! balbutia la fillette en se cramponnant à son père et en l'entraînant avec la violence irrésistible de la faiblesse.

— Et si l'on arrive jusqu'à toi, ajouta la jeune épouse dont les yeux s'emplirent d'une flamme éblouissante d'héroïsme et d'amour, c'est que Dolorès sera morte !

Miguel avait à peine disparu sur les pas de la fillette qui le ramenait dans la chambre des enfants, dont la porte se referma sur eux, qu'à l'autre porte retentirent des coups de crosse de fusil.

Dolorès ne bougea pas, essayant de gagner une minute ou deux pour mieux assurer la retraite de son mari.

— Au nom du dictateur, ouvrez ! cria alors une voix impérieuse.

— Lope ! murmura la jeune femme qui reconnaissait sans doute cette voix,

Ah ! tout est perdu !

Dolorès s'avança vers la porte qui commençait à craquer et qui allait céder sous la pesée des crosses de fusil ; et, tournant la clef dans la serrure, elle, l'ouvrit. Une demi-douzaine d'hommes, portant des uniformes divers, la

plupart fort déguenillés, mais se ressemblant tous par l'expression sauvage et féroce de leurs visages brûlés du soleil, se précipitèrent dans la pièce.

Leur chef était le général Lopez, le favori de Rosas.

Il entra d'un pas rapide, jetant un avide regard qui fouilla la pièce dans tous les recoins, tandis qu'on entrevoyait dans la pénombre du corridor d'autres soldats qui attendaient un ordre de leur chef.

— Senora, dit-il alors d'une voix dont la courtoisie exquise dissimulait en partie l'ironie menaçante, je suis réellement désolé de la mission pénible que je viens accomplir, mais mon devoir le commande.

Il fit un geste.

Les soldats entrés les premiers s'élançèrent dans la seconde pièce, comme des chiens sur la piste d'un gibier.

La jeune femme eut un frisson en les voyant pénétrer dans cette chambre où son mari venait d'entrer lui-même, moins de deux minutes auparavant, mais, en même temps, une sorte de sourire voulant dire :

Vous ne le trouverez pas.

— De quel mission voulez-vous parler ! demanda-t-elle alors d'une voix que son courage empêchait de trembler.

— J'ai l'ordre d'arrêter Miguel Mussaguray.

... Et c'est vous, Lopez, qui vous en êtes chargé ?

— Vous me connaissez donc, senora ?

— Comment ne reconnaitrais-je pas l'ancien ami de Miguel ?

Comment ne reconnaitrais-je pas celui que j'ai connu étant jeune fille, celui qui m'a aimée où, du moins, qui me l'a dit puisqu'il voulait faire de moi sa femme ?

— Celui que vous avez dédaigné et repoussé ! répliqua-t-il.

Lopez attendit la réponse de Dolorès en relevant la lèvre supérieure en un rictus, dont il eût voulu faire un sourire, et qui montra la ligne blanche de ses dents aiguës.

Dolorès qui reprenait peu à peu son sang-froid, ne se laissa pas intimider par le reproche, ni par l'air arrogant de Lopez.

Au contraire, son dédain ne fit que s'accroître.

— J'aimais Miguel, fit-elle fièrement ; et quand je vois à quel métier vous vous abaissez aujourd'hui, je m'en félicite doublement.

Mais votre mission sera promptement terminée, car Miguel n'est point ici.

— Vraiment !

— Vous savez bien qu'il combat dans l'armée insurrectionnelle qui entoure Buenos-Ayres et qui, demain, y entrera victorieuse.

— Je suis désolé, senora, de vous démentir, mais, votre mari est ici.

Il est arrivé il y a environ une heure.

Dolorès eut la force de hausser les épaules.

— C'est faux ! fit-elle.

D'ailleurs, vous pouvez chercher, fouiller la maison.

— C'est ce que l'on fait.

— Faites donc

Et dédaigneuse, affectant une suprême indifférence, elle alla s'accouder au dossier d'un fauteuil.

IV.—LA TORTURE.

Quelques instants après, les soldats de Lopez entrèrent dans la chambre.

— Nous n'avons pas trouvé celui que nous cherchions, dit une sorte de bas-officier.

Un éclair de joie traversa les prunelles noires de la jeune femme. Lopez répondit :

— Cela ne m'étonne pas.

Je m'y attendais.

Puis, se tournant vers Dolorès triomphante ; il ajouta :

— Senora, où est votre mari ?

— Je l'ignore.

C'est impossible.

Elle l'édaigna de répondre.

— Prenez garde, reprit Lopez, je suis bien renseigné.

Vous avez vu votre mari, il y a peu d'instants.

Peut-être s'est-il enfui ou caché, lorsque mes soldats ont cerné la maison ; mais, en ce cas, vous savez où est sa retraite, de quel côté il a pu se diriger !

— Vous vous trompez, je ne l'ai pas vu, il n'est pas venu ici.

— La Senora ment ! dit tout à coup une voix.

Dolorès se redressa d'un air fier.

— Qui ose dire que je mens ? fit-elle.

— Moi ! répliqua la même voix.

Et, sortant de l'ombre protectrice du corridor où elle s'était tenue jusqu'alors, une femme apparut.

D'un geste rapide, elle soulevait en même temps le voile qui cachait ses traits, et montra son visage.

La jeunesse y éclatait.

Ce visage, de plus, était plutôt joli ; mais son type, assez semblable à celui du général Lopez, indiquait que dans ses veines aussi coulait un sang mêlé.

— Ah ! cette créature ! s'écria Dolorès avec un accent de mépris suprême.

Je devais m'attendre à retrouver dans la police de Rosas, la métis qui me servait de femme de chambre et que j'ai dû chasser de chez moi, comme voleuse !

Vous m'avez accusée, vous n'avez rien prouvé, répliqua la jeune métis d'une voix sifflante, tandis que moi je prouve ce que j'affirme.

Elle se retourna vers Lopez.

— Général, poursuivit-elle, j'ai rencontré moi-même le mari de cette femme il y a moins d'une heure.

— Vous mentez ! interrompit Dolorès, qui commençait à trembler intérieurement.

— Je lui ai parlé pour m'assurer que je ne me trompais pas.

—Vous mentez !

—Et enfin, je l'ai suivi à distance, et je l'ai vu entrer ici.
C'est alors que j'ai couru vous prévenir.

—Mensonge ! mensonge ! répondit Dolorès.

Vous voyez bien, Lopez, que cette créature, que cette Luisa veut se venger d'avoir été chassée par moi.

Et d'ailleurs, la meilleure preuve qu'elle ment, c'est que vous avez fouillé cette maison, et que vous ne l'avez pas trouvé.

—Je crois Luisa, qui est fine, intelligente, habile, qui a toujours rendu de grands services au gouvernement. Miguel est venu ici.

Il y est encore, ou, s'il a pu s'échapper, vous savez où il est.

—Non !

—Vous refusez de répondre ?

—Je n'ai rien à dire.

—Prenez garde ! répliqua encore Lopez, dont le visage éclata brusquement de haine et de férocity.

Prenez garde !

Depuis que je suis ici, vous me bravez, vous bravez le tout puissant Rosas, et vous devriez savoir qu'on ne le brave jamais impunément !

Voulez-vous répondre oui ou non ?

—Tuez moi, si vous le voulez, je ne répondrai pas.

—On ne vous tuera pas, mais on vous fera parler, répliqua le général rosarien, avec un sourire à donner le frisson.

—La torture ! fit Dolorès pâlisant et serrant instinctivement son fils contre sa poitrine comme pour s'en faire un rempart ; vous m'arracherez peut-être des cris de douleur, mais vous ne me ferez pas dire ce que j'ignore.

—C'est ce que nous verrons.

Luisa se pencha à l'oreille du général Lopez et lui murmura quelques mots à voix basse.

—Oui, répondit-elle.

Luisa sortit aussitôt.

Lopez se retourna vers Dolorès, qui gardait malgré sa terreur, une contenance héroïque.

—En effet, lui dit-il, d'un ton d'ironie farouche, vous ne parlerez pas ! mais une autre parlera, ou vous fera parler.

—Qui donc ? demanda la jeune femme, ne comprenant pas.

—Celle-ci, répondit Luisa, qui rentrait, tenant par la main, la petite Juanita.

—Ma fille ! hurla la mère éperdue.

—Votre fille, la jeune señorita, ricana la métis, qu'on a arrêtée dans la cour, il y a deux minutes, et qui va nous dire ce qu'elle y faisait, d'où elle venait, toute seule à pareille heure.

—Ma fille ? ma fille ! répétait Dolorès, ne voulant pas croire qu'on poussât jusqu'à ce degré d'horreur la lâcheté et la férocity.

—Maman ! s'écria la petite Juanita, en courant à elle, n'aie pas peur ! On ne me fera pas dire où est papa !

— Elle le sait donc ! reprit Lopez, triomphant de l'aveu inconscient de la fillette.

— Ah ! malheureuse, malheureuse, balbutia la jeune femme, tu nous perds !

— Senora, reprit celui qui commandait au nom du dictateur, oui ou non voulez-vous répondre.

— Non, non ! non !

— Et toi, mon enfant, dit alors Luisa, en s'adressant à la fillette, avec un sourire de triomphe féroce, veux-tu nous apprendre où est ton père ?

Jamais ! Jamais ! répondit Juanita.

Vous tuerez papa, et je ne le veux pas !

— Emparez-vous d'elle ! commanda Lopez.

Qu'on lui attache solidement les mains et les pieds.

Deux hommes aidés de Luisa se jetèrent sur la pauvre petite fille qui fut garottée en quelques secondes, sans avoir songé à se défendre.

Elle n'avait pas dit un mot.

A cet ordre, Dolorès, au contraire, avait poussé un cri de lionne blessée, et s'était élancée entre sa fille et les bourreaux pour lui faire un rempart de son corps. Aussitôt, deux des hommes de Lopez s'emparèrent d'elle tandis que les exécuteurs des volontés de Lopez continuaient leur œuvre.

Armés de poignards, ils avaient coupé le corsage de sa robe et l'avaient liée à terre. Puis, Luisa s'arma d'un fouet, se mit à en frapper la pauvre petite sur le dos. Les chairs si délicates de l'enfant se meurtrirent d'abord, et bientôt le sang ruissela. Se tordant de douleur, elle poussait des cris qui arrachaient des hurlements à sa mère. Mais, ni l'une l'autre ne voulurent parler.

Du fond de sa cachette, Miguel entendit des cris qui lui déchiraient le cœur, il souffrait mille martyrs.

Tout à coup, il surgit au milieu de la pièce, l'œil en feu, brandissant son large couteau. On voulut le désarmer, mais deux des bandits roulèrent bientôt sur le parquet baignant dans leur sang.

Alors, Miguel regarda autour de lui. Il vit la petite Juanita toujours étendue sur le parquet ; il vit Dolorès qui se tordait et se débattait affolée entre les mains de ceux qui essayaient de dompter sa résistance.

Un dernier éclair traversa ses yeux, une pâleur de mort chassa de son visage les couleurs que la lutte y avait amenées. Mais ce fut tout.

— Arrêtez ! dit-il d'une voix sourde où l'on sentait des sanglots refoulés.

Ce que vous voulez, c'est ma vie.

Je me rends.

Faites de moi ce que vous voudrez, mais détachez... ma fille—et laissez libre... ma femme.

— Vous rendrez-vous réellement ?

Renoncez-vous à une résistance inutile ? demanda alors Lopez, en s'avançant d'un pas.

— Oui, mais faites ce que je vous dis.

Lopez hésita une seconde, mais lisant sur le visage du malheureux que le marché proposé par lui était sincère, il fit un signe.

Ceux qui entouraient Dolorès s'éloignèrent, et un soldat, de deux coups de couteau trancha les liens qui meurtrissaient les poignets et les pieds de la petite Juanita.

Aussitôt, Miguel jeta loin de lui, son arme couvert de sang.

Puis, il s'avança en même temps que Dolorès vers la fillette.

Cela était si solennelle et si tragique, que nul ne songea à s'y opposer.

Tous deux s'agenouillèrent près de l'enfant, et le soulevèrent dans leurs bras.

— Papa, murmura la fillette, dont le visage était affreusement décomposé, papa, je n'ai point parlé.

Et elle s'évanouit. Miguel se releva.

— Frasquitta, dit-il, en se retournant vers la femme de chambre, prenez ma fille, ayez en soin.

Dans quelques minutes, sa mère sera près d'elle.

J'ai quelques mots à dire à Dolorès.

Frasquitta s'était approchée.

— Adieu ! mon ange ! murmura le père en posant un baiser sur les lèvres glacées de l'enfant.

Adieu ! Que le ciel te protège et te récompense ! Ta mère te restera !

La femme de chambre s'éloigna. Dolorès resta immobile comme une statue, la statue du désespoir, arrivé à son paroxysme. Miguel se tourna ensuite vers l'officier inférieur qui se trouvait le plus près de lui, sans daigner regarder le général Lopez, qui, lui-même, à présent, paraissait ressentir une sorte de honte, devant la dignité de sa victime.

— Quels sont vos ordres à mon égard ? demanda-t-il.

— Vous savez, répondit le jeune homme, que tout insurgé pris doit être passé par les armes immédiatement, et sans jugement.

Un sanglot souleva la poitrine de la jeune femme, qui était restée agenouillée comme si elle priait.

— C'est bien, je suis prêt, répondit Miguel.

Puis se penchant vers Dolorès, il ajouta :

— Relève-toi, noble femme, devant eux, nous devons rester debout.

Elle lui obéit.

Il l'entoura de ses bras, et approchant les lèvres de l'oreille de la malheureuse il lui dit, de façon à n'être entendu que d'elle :

— Dolorès, c'est fini !

Rien ne peut plus me sauver.

Tu as été la plus tendre des amantes, la plus noble et la meilleure des épouses.

Tout ce que j'ai eu de bonheur ici-bas, je te l'ai dû.

Il a été court.

Sois bénie !

Je mourrai de ta mort, balbutia-t-elle.

— Dolorès, je te le défends.

Tu as notre fils et notre fille à protéger, à élever.

— C'est vrai, dit-elle.

— Jure moi de vivre pour ces devoirs.

Mais je te jure de vivre.

— Je reçois ton serment et je l'emporte.

Je sais que ma Dolorès n'a jamais manqué à sa parole.

Maintenant, sois forte.

Ne donne pas à ses misérables le spectacle d'une faiblesse dont ils triompheraient.

— Tu seras obéi, mon bien-aimé.

Miguel desserra les bras.

— Où est mon fils ? dit-il.

Negro s'approcha, la jeune femme de chambre le lui avait remis, pour emporter Juanita évanouie.

.... Pauvre enfant que Dieu te protège ! murmura Miguel, en le baisant au front.

Et il fit un signe afin qu'on l'emmenât. Puis, secouant la tête et du revers de sa main essayant une larme qu'il ne voulait pas laisser voir, il dit :

— Marchons !

— Miguel, balbutia sa femme, en joignant les mains, laisse-moi t'accompagner jusqu'au bout.

— Soit.

Tous d'eux, l'un près de l'autre, quittèrent alors cette pièce, qui avait vu tout leur bonheur et dont l'air devait garder encore un écho de leurs baisers d'amour. Vingt soldats, commandés par l'officier inférieur les entouraient.

Le funèbre cortège sortit de la maison.

On se trouva dans la rue. Le jour commençait à se lever, jetant sa lueur rose sur tous les objets.

En face de la maison se dressait le palais, à portique formé de colonnes de marbre, précédé d'une dizaine de marches.

Miguel s'arrêta, saisit Dolorès dans ses bras d'une étreinte suprême, Dolorès plus froide que le marbre blanc où allait rouler le corps de son mari.

— Adieu ? lui dit Miguel s'arrêtant, adieu, ma bien-aimée.

Songe à nos enfants, songe à moi.

Laisse-moi mourir en homme.

Il fit un pas en arrière.

Dolorès tomba à genoux.

La rue était déserte,

Il n'y avait que les soldats du peloton d'exécution, l'officier qui les commandait, Miguel debout, Dolorès à genoux, et, caché dans l'ombre derrière une des colonnes du palais, le général Lopez qui, convert d'un vaste manteau assistait à cette scène dont il était l'auteur, et à laquelle il n'osait plus se mêler ouvertement. Miguel alla se placer contre les marches.

— Êtes-vous prêts ? dit-il aux soldats.

Vingt fusils s'abaissèrent en joue contre sa poitrine.

Il jeta un dernier regard à Dolorès.

— Feu ! cria-t-il.

Les vingt coups de fusil partirent ensemble, et le corps de Miguel s'affaissa sur les marches de marbre qu'il teignit de son sang.

Quelques minutes plus tard, Dolorès était seule dans la rue déserte couchée sur le corps de son mari qu'elle sentait se refroidir entre ses bras, ni morte ni vivante, ni même évanouie, et pourtant plus semblable à une morte qu'à une vivante, avec cette différence que les morts ne souffrent plus et qu'elle souffrait.

Ses domestiques l'arrachèrent avec peine de cette terrible position et la ramenèrent dans sa maison.

Un éclat de rire strident, parti de la chambre de sa fille accueillit son entrée.

Terrifiée, Dolorès se précipita dans la chambre de sa fille.

— Juanita balbutia-t-elle, ne comprenant pas, et pour ainsi dire, hypnotisée par le regard étrange, l'allure inexplicable de l'enfant qui riait toujours, comme si rien n'eût pu arrêter ce rire dont l'accent particulier faisait frissonner.

Juanita ! répéta la mère.

Qu'as-tu ?

C'est moi, ta mère

Pourquoi ris-tu ainsi ?

Pourquoi me regardes-tu de ce regard qui me fait mal, qui me fait peur ?

Ne me reconnais-tu pas ?

Je suis ta mère, Juanita,

La petite s'arrêta de rire, et, sans transition, un flot de larmes s'échappa de ses paupières.

— Juanita, sanglota-t-elle, Juanita n'a plus de mère, n'a plus de père.

Elle est allée rejoindre papa !

Puis, cessant de pleurer, pour retourner à son rire, plus douloureux et plus effrayant que les larmes, elle ajouta, d'une voix dont l'intonation ne pouvait laisser aucun doute sur l'état de son esprit :

— Juanita est bien heureuse ! bien heureuse !

Elle ne quittera plus papa ?

— Folle ! dit enfin Dolorès !

Folle !

— Dolorès ne s'était pas trompée.

Sous la répétition de ces coups pour lesquels toute épithète semblerait faible et qui lui faisaient se demander à elle-même si elle n'allait pas devenir folle, la raison de l'enfant avait succombé.

C'était l'apogée du malheur.

Dans l'obscurité où se débattait son esprit à demi perdu, se dessina une lueur.

Dolorès se redressa.

Folle, elle le fût peut-être devenue, livrée à elle-même.

Devant la folie de sa fille, elle sentit qu'elle n'en avait pas le droit ; puis une voix s'éleva dans les profondeurs de sa conscience, voix semblable à celle du mort de cet époux adoré qui gisait là sanglant, à ses côtés et qui ne pouvait plus se faire entendre que de l'âme à l'âme ; cette voix lui disait :

— Dolorès, tu as juré de veiller sur nos enfants.

Dolorès, t'abandonner, succomber à la douleur serait une lâcheté et une désertion. Dolorès, vis.

Lentement, la pauvre femme passa ses mains blanches comme la cire, sur son visage pâle, écarta et rejeta en arrière ses longs cheveux dénoués et qui flottèrent au vent du matin sur ses belles épaules ; puis, presque calme, son doux visage heureux et souriant d'autrefois, de beaux jours d'amour, figé désormais dans une expression de solennité marmoréenne, elle se leva, debout.

Alors, elle prit dans ses bras sa fille dont les yeux égarés et la bouche crispée en un rire convulsif faisaient tant de mal à voir, et la couvrant de baisers, elle lui dit :

— Viens, mon enfant, viens, loin de ce spectacle affreux.

Ta mère te reste et te restera, viens ma chérie.

Tout à coup, une violente commotion ébranle l'atmosphère.

C'était le canon qui tonnait au loin ; puis on entendit la crépitation de la fusillade.

L'armée insurrectionnelle recommençait l'attaque contre Buenos-Ayres.

VI—DISPARUS

Pendant les trois jours qui suivirent, le combat ne cessa, pour ainsi dire, pas.

L'attaque était terrible et furieuse, la défense fut acharnée et farouche.

Des deux côtés, on savait qu'il n'y avait pas de quartier à espérer, ni de pardon possible.

La bataille fut donc longue autant que terrible.

Enfin, vers le milieu de la troisième journée, Rosas et ses partisans se trouvèrent rejetés, acculés contre le port, pris entre leurs adversaires et le fleuve de la Plata, n'ayant plus aucune chance de fuir, à moins qu'ils ne pussent s'embarquer sur quelqu'un des vaisseaux à l'ancre au milieu du fleuve.

Il n'y avait plus là qu'une poignée d'hommes mais c'étaient les plus résolus, et la plupart des chefs militaires ou de hauts employés et fonctionnaires, au service du gouvernement qui allait tomber.

Aussi, la résistance fut-elle, à cet endroit, particulièrement redoutable et tenace.

Cependant, la nuit du troisième jour vint interrompre le combat, avant que cette dernière résistance eût été domptée.

Ce n'était plus du reste qu'une question d'heures.

La victoire n'était plus douteuse ; il n'y avait plus à craindre un retour de fortune en faveur de Rosas, ni un mouvement offensif de sa part.

Au petit jour levant, les Argentins se précipitèrent sur les dernières barricades, avec l'élan d'hommes décidés à en finir promptement.

Quelle fut leur surprise !

Pas un coup de fusil ne les accueillit, pas un homme ne parut devant eux.

Les barricades étaient abandonnées. Rosas et la poignée de partisans qui survivaient à la défaite s'étaient enfuis pendant la nuit.

La ville était aux insurgés.

Le lendemain, et les jours suivants, les amis de Miguel se mirent à la recherche de sa veuve et de ses enfants, afin de leur porter les consolations de cœurs dévoués.

Mais, quand ils arrivèrent à sa maison, ils ne trouvèrent que des ruines fumantes.

Bien qu'on ne se fût guère battu, que la maison habitée par Dolores n'eût pas été prise d'assaut comme tant d'autres maisons de la ville, l'incendie l'avait dévorée, et il n'en restait que quelques pans de murs noircis par la flamme.

On fouilla les ruines, afin de constater si on y trouverait les restes carbonisés de quelque corps humain.

Recherches vaines.

On en conclut que la veuve et les enfants de Miguel avaient échappés au désastre, et on continua de les rechercher, mais inutilement.

Une proclamation du gouvernement nouveau offrait une riche récompense à qui donnerait de leurs nouvelles, à qui ferait connaître ce qu'ils étaient devenus.

Cette proclamation déclarait, de plus, que l'Etat, en réponse des services rendus par le père, adoptait les enfants, se et chargeait de leur entretien.

Tout fut inutile.

Personne n'avait vu Dolores, personne n'avait vu ses enfants.

Le corps de Miguel avait disparu ; disparus également Négro, le vieux serviteur, et Frasquita la petite femme de chambre.

On dut enfin, las de recherches et d'attente, renoncer à percer ce mystère.

Etaient-ils morts ?

Etaient-ils vivants ?

C'est ce qu'il fut impossible de constater officiellement.

Ils avaient disparu !

Miguel se mirent à la
porter les consolations

uvèrent que des ruines

a habitée par Dolorès
ons de la ville, l'incen-
ns de murs noirs par

ouverait les restes car-

iguel avaient échappés
ilement.

ait une riche récom-
ait connaître ce qu'ils

n réponse des services
de leur entretien.

es enfants.
ment Nègro, le vieux

er à percer ce mystè-

ent.

LE

SERMENT D'UNE MÈRE

PREMIÈRE PARTIE

L'ENFANT DISPARU

I.—UN HOMME HEUREUX.

Pendant les premières heures de la nuit, le splendide hôtel habité sur la rue de Morée par le riche banquier M. Rivadarcos, avait été rempli de bruit et de lumière.

C'était fête dans cette superbe demeure dont le luxe élégant était cité comme un modèle de bon goût dans le Tout-Paris.

La maison de banque de Rivadarcos, fondée depuis peu, avec de puissants capitaux, était en pleine prospérité, et il suffisait qu'elle se mêlât d'une spéculation, souvent hasardeuse, pour qu'elle devînt aussitôt excellente, et donnât tous les bénéfices qu'on en avait espérés, et que les boursiers expérimentés n'avaient pas su ou osé prévoir.

Quatre ans auparavant, il avait épousé une adorable jeune fille, dont la beauté exquise se joignait à toutes les qualités du cœur et de l'esprit, et de cette union étaient nées deux petites filles, deux jumelles, qui faisaient l'en- vie de toutes les mères, étaient l'objet de tous les commentaires, par suite d'une particularité rare que nous ferons connaître tout à l'heure.

La baronne Emma Rivadarcos, car le banquier était baron comme il sied à l'un des princes du million, la baronne Emma, ainsi qu'on l'appelait

plus fréquemment dans le cercle de ses intimes, n'avait guère plus de vingt et un ans, s'étant mariée de très bonne heure, au sortir du couvent où elle avait été élevée.

Orpheline presque dès le berceau et tombée à la charge d'une tante, vieille fille, une acariâtre et égoïste, elle n'avait point connu sans être, à proprement parler, malheureuse, les douceurs du foyer familial, et les caresses d'une mère.

Elle s'était prise d'une passion subite et sérieuse pour M. Rivadarcos, bien qu'il eût la trentaine au moins, alors qu'elle-même n'avait pas encore tout à fait dix-sept ans.

Comme lui-même était tombé passionnément amoureux, à première vue, de cette charmante Emma qui, dès son apparition dans le monde, avait tourné toutes les têtes, et que, de plus, la vieille tante de la jeune fille ne demandait qu'à se débarrasser de la responsabilité de veiller sur une nièce aussi jolie et aussi jeune, le mariage avait été bien vite convenu.

D'ailleurs, Rivadarcos apportait en échange de la dot de sa femme, une position des plus brillantes et bien supérieure, au point de vue de l'argent. Au bout de deux ans de mariage, Emma était devenue mère, et comme si la nature avait jugé que des filles pouvaient seules hériter, sans en rien perdre, de ses grâces et de son charme délicat, la baronne avait eu deux jumelles. Elles se ressemblaient tellement ainsi qu'il arrive quelquefois, que dès les premiers jours, il devint impossible de les distinguer l'une de l'autre. De là, grande préoccupation.

On les avait appelées Anna et Anita, afin que leurs noms fussent presque les mêmes.

— Mais, qui est Anna et qui est Anita, se demandait la mère quand la nourrice les lui présentait l'une après l'autre, ou même ensemble.

Et, de fait, l'œil même d'une mère ne parvenait pas à s'y retrouver.

Il y avait bien deux berceaux distincts, le berceau d'Anna et le berceau d'Anita.

Seulement, qui prouvait que la nourrice, ou Emma, plaçait toujours le même bébé dans le même berceau.

Au bout de quelques jours, cela devint une réelle occupation pour le père et pour la mère. Enfin, à force de chercher, d'inspecter ces petits visages, d'étudier ces petits corps, Emma finit par trouver la solution du problème.

Elle avait l'air si triomphante ce jour-là, quand son mari rentra, après la fermeture des bureaux de la rue Laffite, qu'il vit tout de suite qu'il y avait du nouveau.

— Nous ne confondrons plus nos deux filles ! lui dit-elle toute joyeuse.

— Elles ont chacune un signe, tout petit, difficile à découvrir, absolument pareil chez toutes les deux.

— Eh bien, alors, s'il est pareil ?

— Seulement, l'une l'a au haut du bras gauche, près de l'épaule, l'autre au même endroit, mais au haut du bras droit.

Tiens, regarde.

Et la mère montrait de son doigt, le signe en question, placé où elle disait.

Le père se pencha.

—Comment cela ?

—Une goutte de sang, murmura-t-il, en devenant brusquement un peu pâle.

—Où vois-tu une goutte de sang ? répliqua Emma, c'est une petite tache rouge, voilà tout, mais, en effet, fit-elle en regardant plus attentivement, on dirait une toute petite gouttelette de sang.

II.—FIN DE FÊTE

Donc, le soir où nous pénétrons chez le banquier Rivadarcos, il y avait deux ans qu'Anna et Anita étaient venues au monde, et la grande fête, qui faisait s'illuminer l'hôtel de la rue de Morée, avait justement pour prétexte l'anniversaire de cette double naissance des deux jumelles.

Afin de leur éviter le bruit et de disposer d'une pièce de plus, on les avait transportées, avec la nourrice, à l'étage supérieur, dans une belle et grande pièce d'habitude inoccupée.

Cela avait causé une certaine inquiétude à Emma.

Mais, dit le proverbe, une fois n'est pas coutume, et, dès le lendemain les fillettes devaient revenir près de leur père.

Cependant, bien qu'il n'y eût rien à craindre, et bien que la jeune femme fût dans un de ces moments de bonheur complet que la vie nous permet si rarement de goûter, elle pensait à ce changement, qui la préoccupait sans qu'elle sût pourquoi.

Aussi, entre deux danses, s'était-elle échappée furtivement pour monter jusqu'auprès de ses filles, et s'assurer qu'il ne manquait rien à leur nouvelle et passagère installation.

Elle les avait trouvées dormant de ce bon sommeil souriant qui ferait croire que les bébés sont encore en la compagnie des anges.

La nourrice, jeune Bretonne au visage doux et honnête, et qui adorait ses deux nourrissons, veillait scrupuleusement près d'eux.

—Oh ! tout va bien, madame, avait-elle dit à Emma.

Et tout ce grand tapage qui emplissait la maison ne les trouble guère ainsi que madame peut voir.

—Oui, oui, avait répondu la mère, se retenant d'embrasser ses filles, de peur de les réveiller.

Je compte sur vous, ma bonne Eudoxie, tel était le nom de la nourrice, mais vous ne pourrez guère dormir cette nuit.

—Bah !

Une nuit blanche est bientôt passée.

—Jetez-vous un instant sur cette chaise longue et reposez-vous de votre mieux.

Je sais que vous avez le sommeil très léger et qu'au moindre cri des enfants, vous êtes debout.

—Je remercie madame, mais je n'ai pas sommeil.

D'ailleurs, la gouvernante va m'envoyer un verre de punch, et des petits gâteaux, et cela m'occupera ! répondit Eudoxie en souriant.

— C'est cela ! je compte sur votre zèle pour me faire appeler s'il y avait besoin.

Dès que nos invités seront partis, je remonterai, avant de me coucher, pour l'embrasser.

Et la baronne, toute rassurée et toute joyeuse, était redescendue à la fête, où son absence de quelques minutes avait passé inaperçue.

En redescendant l'escalier, elle avait rencontré la gouvernante, qui montait, en effet, quelques friandises et des rafraîchissements à la nourrice.

A deux heures du matin, on soupa ; puis, vers les trois heures, commença le cotillon, qui se prolongea jusqu'à cinq heures du matin.

Enfin, les salons commencèrent à se vider.

Pendant que les derniers hôtes du banquier se retiraient, Emma prise d'une subite et inconsciente inquiétude, remonta jusqu'à la chambre où reposaient ses filles.

La porte en était toute grande ouverte.

Cela l'étonna.

Elle s'avança sur la pointe de ses petits pieds, n'entendant aucun bruit, entra dans la pièce et regarda.

La nourrice, étendue sur la chaise longue, dormait d'un sommeil régulier et profond.

Les rideaux des deux berceaux placés l'un près de l'autre étaient abaissés, pour que la lumière de la veilleuse qui à cet instant, brûlait seule, ne blessât pas les yeux des fillettes.

Emma alla vivement aux berceaux, écarta les rideaux du premier.

Anita, reconnaissable à son petit collier bleu, y reposait doucement.

Un souffle calme et régulier soulevait sa poitrine potelée, passant à travers sa bouche rose entr'ouverte.

Emma eut un sourire de joie ; puis elle ramena doucement les rideaux, et doucement écarta les rideaux du second berceau.

Elle se précipita, regarda, se redressa, et poussa un cri terrible.

Ce second berceau, ce berceau où Anna devait reposer près de sa sœur, ce berceau était vide !

C'est là ce qui avait arraché à Emma un premier cri de terreur.

Puis, comme si elle ne comprenait pas, comme si elle ne pouvait en croire ses yeux, la mère palpa de ses mains tremblantes le petit lit, rejetant la couverture, cherchant machinalement sa fille où elle avait l'habitude de la voir, chaque soir, où, pour la première fois, elle ne la voyait plus.

Le drap était encore tout blanc, et sur l'oreiller, on voyait encore la forme arrondie de la tête de l'enfant.

Cela rassura un peu la baronne.

Cette idée traversa son cerveau déjà enfiévré :

— Que je suis donc folle, d'avoir peur ainsi.

Eudoxie aura pris Anna avec elle, pour calmer la petite, qui pleurerait sans doute.

Et, bien qu'à son entrée, au premier regard, la jeune mère eût parfaite

le punch, et des petits
riant.

re appeler s'il y avait

avant de me coucher,

ait redescendue à la
aperçue.

la gouvernante, qui
nents à la nourrice.
s trois heures, com-
u matin.

raient, Emma prise
la chambre où re-

endant aucun bruit,

d'un sommeil régu-

autre étaient abais-
t, brûlait seule, ne

x du premier.

ait doucement.

elée, passant à tra-

ement les rideaux,

ri terrible.

or près de sa sœur,

de terreur.

ne pouvait en croi-

tit lit, rejetant la

l'habitude de la

t plus.

voyait encore la

te, qui pleurait,

nère eût parfaite

ment vu que la nourrice dormait seule, d'un bond, elle s'élança vers la chaise longue, où la bretonne continuait à dormir du même sommeil paisible, profond.

L'enfant n'était ni dans les bras de sa nourrice, ni auprès d'elle. Emma secoua la jeune paysanne, l'appelant d'une voix étouffée, balbutiant :

— Eudoxie, Eudoxie, Où est Anna ? Réveillez-vous donc !

Mais ni les attouchements, ni la voix ne troublait ce sommeil étrange.

Le corps, quoique souple, restait inerte, les paupières ne s'ouvraient pas.

Le son frappait en vain les oreilles qui n'entendaient point.

La respiration, lente et régulière, continuait à soulever les seins tout gonflés de lait de la nourrice.

Cela mit le comble à la terreur d'Emma, qui, tournant des yeux presque égarés autour d'elle, fouillait tous les coins de la pièce avec l'espoir d'y apercevoir sa fille.

Mais la pièce, qui avait peu de meubles montrait trop, malgré la pauvreté de la veilleuse, que l'enfant n'était nulle part.

Alors, Emma bondit jusqu'à la porte, et là, elle appela, d'une voix dont la tonalité avait quelque chose de déchirant, son mari, puis la gouvernante, ne pouvant se décider à s'éloigner de la chambre.

Quelques secondes après, M. Rivadarcos apparaissait, très effrayé de ces cris, qui s'entendaient à travers toute la maison.

Qu'y a-t-il ? demanda-t-il, en saisissant sa femme dans ses bras, la regardant avec l'idée quelle était atteinte de quelque mal subit.

— Où est Anna ? répondit-elle affolée.

— Anna !

Que veux-tu dire ?

— N'est-ce pas toi qui es venu la prendre tout à l'heure ? s'écria la bonne, qui se cramponnaient brusquement à cette idée invraisemblable, mais non impossible, après tout.

— Tu sais bien, que je n'ai pas quitté les salons ! fit-il, très inquiet.

Est-ce qu'Anna n'est pas dans son berceau ?

Mais, au lieu de lui répondre, emportée par la fièvre d'inquiétude, Emma s'accrochant à un dernier espoir se mit à appeler :

— Luisa ! Luisa ! espérant que ce serait la gouvernante qui aurait emmené Anna à l'étage inférieur.

Pendant qu'elle appelait la gouvernante, Rivadarcos s'était élancé à son tour vers le berceau d'Anna, dont les rideaux étaient restés entr'ouverts, et il constatait que la petite fille n'y était pas.

Extrêmement inquiet, quoique plus maître de lui que sa femme, il s'était ensuite retourné vers la nourrice, dont le sommeil se prolongeait toujours dans les mêmes conditions.

— Mais qu'a donc cette malheureuse ? murmura-t-il.

Ce sommeil n'est pas naturel.

Il courut vers Eudoxie, la souleva, la secoua, puis s'arrêta, un peu de sueur froide au front.

— Oh ! oh ! fit-il à voix basse, se parlant à lui-même.

Je reconnais ce sommeil, et je sais qui l'a procuré.

Un moment, il resta immobile, songeur, tremblant, presque hébété, paraissant plus frappé et plus effrayé de ce qu'il entrevoyait et des sensations que cela éveillait en lui, que de la disparition d'une de ses deux filles que rien ne prouvait qu'on n'allait pas retrouver entre les bras de sa gouvernante.

Mais celle-ci venait d'accourir à son tour, très étonnée et un peu effrayée elle-même de la façon dont on l'appelait.

— Où est Anna ?

Est-ce que vous ne l'avez pas, lui demanda la baronne, comme elle l'avait demandé à son mari.

— Moi, madame ? je ne l'ai pas touchée.

Quand je suis descendue, il y a une heure, au vestiaire, pour aider Louis et François qui étaient débordés par les demandes des invités qui portaient, mademoiselle Anna dormait paisiblement dans son berceau.

— Regardez ! fit Emma en étendant son bras.

La gouvernante courut au berceau.

— Vide ! fit-elle.

Mais Eudoxie doit savoir....

— Eudoxie, interrompit le banquier, Eudoxie ne sait rien, ne peut rien dire, et ne dira rien de longtemps, si on ne l'arrache à ce sommeil maudit.

— Qu'a-t-elle donc ? interrogea Luisa, puisque tel était le nom de la gouvernante, très surprise aussi de ce sommeil étrange que rien ne parvenait à troubler.

— Elle a été endormie par quelque narcotique....

Il s'arrêta, regardant Luisa, d'un regard tout chargé de commentaires.

Celle-ci tressaillit, courut à la chaise longue, tâta le pouls de la jeune Bretonne, et, prise d'un rapide frisson :

— Oui, murmura-t-elle, le curare !

Et, comme son maître, elle parut atteinte d'une sorte de fureur brusque.

— Un narcotique ! répéta la baronne, que ce mot avait frappée, au milieu de son désespoir qui augmentait de minute en minute.

Emma s'avança vers son mari droite et paraissant marcher automatiquement.

De sa petite main glacée, elle saisit la main de Rivadarcos.

— Un narcotique ! fit-elle encore.

Mais alors, c'est bien d'un crime qu'il s'agit, on m'a volé ma fille !

Cependant, les gens de l'hôtel, attirés par le bruit de cette scène étaient arrivés près de leur maître. Interrogé, aucun d'eux n'avait vu Anna, ne savait ce qu'elle était devenue.

— Courez chercher le docteur Renout, ordonna Rivadarcos en s'adressant à son valet de chambre.

Pénétrez jusqu'à lui à tout prix et ne revenez qu'en le ramenant.

Il y a urgence, vous m'entendez ?

Il faut qu'il vienne à l'instant, à l'instant même.

Le valet de chambre était aussitôt parti, tout courant, ainsi que le lui ordonnait le baron.

Les autres domestiques se livrèrent, dans l'hôtel, à une recherche qui ne produisit aucun résultat.

Nulle part, on n'avait trouvé une trace qui parlât d'Anna, qui pût faire deviner ce qu'elle était devenue, car il fallait bien qu'elle eût été enlevée, puisqu'elle n'était plus là.

— Il faut prévenir la police, dit tout à coup la baronne, à qui l'excès du désespoir rendait peu à peu cette apparence de sang-froid qui n'abandonne jamais les âmes vaillantes, qui ne s'abandonnent pas elles-mêmes.

— C'est fait ! répliqua le banquier.

Louis, sur mon ordre, est parti, il y a déjà un quart d'heure, pour prévenir le commissaire de police.

A présent, il faut attendre l'arrivée du médecin et celle de la justice.

— Attendre ! murmura Emma en froissant fébrilement ses mains d'enfant l'une contre l'autre.

Et le père et la mère muets n'osant ni se regarder, ni se parler, de peur de faire éclater au dehors la douleur qui était en eux, remontèrent dans la chambre aux berceaux, où, de deux filles adorées, il n'en restait plus qu'une.

III—LA NOURRICE

Eudoxie n'était pas réveillée.

Elle ne faisait pas un mouvement : on eût pu la croire morte sans cette respiration régulière et monotone quoique faible qui soulevait sa poitrine.

Enfin le docteur Renout arriva ramené par le valet de chambre.

A cet instant, il était sept heures du matin, et le jour commençait à poindre, jetant des lueurs blafardes à travers les lueurs plus vives des bougies encore allumées.

Le docteur Renout, âgé d'une cinquantaine d'années était un petit tout rond, très chauve, vif et prompt.

— Qu'y a-t-il donc ? Qu'est-ce qu'on me dit ? s'écria-t-il en se précipitant dans la chambre, où il pénétra à la façon d'une bombe.

— Ah ! docteur, docteur, venez, venez ! vers lui.

Arrivé au milieu de la chambre, le docteur Renout s'était arrêté, embrassant d'un rapide regard, le spectacle qui s'offrait devant lui.

D'abord il avait regardé du côté de Mme Rivadarcos agenouillée près du berceau, et qui se relevait vivement, en l'entendant, puis il avait regardé la nourrice étendue sur la chaise longue, et ses yeux ne s'en étaient plus détachés. Pendant qu'il la considérait, le banquier en quelques mots émus, le mettait au courant de la situation. Il écouta en silence, mais sans détourner ses yeux de la nourrice.

— Ah ! docteur, ajouta Emma, quand son mari eut terminé son rapide récit, Eudoxie seule peut nous renseigner, nous donner quelques éclaircissements sur ce qui s'est passé. Il faut l'arracher tout de suite, à ce sommeil inexplicable.

— Oui, chère madame, oui, répliqua enfin le docteur d'une voix émue et sympathique qui contrastait avec la brusquerie de son ton habituel, mais sans cesser de regarder la jeune Bretonne. Oui, ce qui sera possible sera fait. Mais quel drôle de sommeil et quel drôle de narcotique !

Rivadarcos et Luisa tressaillirent ensemble.

—Que voulez-vous dire ? interrogea Emma palpitante.

—Chut ! fit-il.

Il s'était rapproché de la chaise longue.

La nourrice étant étendue au trois quarts sur le dos, il n'eut qu'à se pencher pour appliquer l'oreille sur le cœur, qu'il écouta attentivement ; puis il se redressa, prit le pouls, l'interrogea avec la même attention enfin, tâta la peau, et s'assura de l'état de mollesse ou de tension des muscles.

—Eh ! bien ? dit enfin Rivadarcos, qui ne pouvait dissimuler ni contenir davantage son inquiétude.

—Eh ! bien, répliqua le docteur avec une expression d'étonnement, si cette malheureuse n'est pas réveillée dans une demi-heure, elle sera morte.

—Morte ! s'écria Emma.

—Mais, je vais faire le nécessaire.

De l'encre, du papier, une plume, pour écrire mon ordonnance et, en attendant, des frictions sur tout le corps, frictions vigoureuses, énergiques, incessantes, auxquelles d'ailleurs, je vous aiderai moi-même.

—Mais on l'a donc empoisonnée ? s'écria encore Emma.

—Et d'une façon bien étrange, répliqua le docteur, car je ne pense pas que beaucoup de personnes, à Paris, possèdent un semblable poison, ou puissent se le procurer.

C'est même la première fois de ma vie que je le vois à l'œuvre, bien que j'en connaisse la marche et les allures par les livres qui en parlent et les récits des voyageurs.

—Oh ! mon Dieu ! balbutia Rivadarcos, en cachant sa tête dans ses mains.

Il y avait une telle expression d'angoisse dans ce cri, que le docteur releva vivement la tête, et, de son regard fin et scrutateur, enveloppa celui qui venait de pousser cette exclamation.

Après avoir regardé M. Rivadarcos, le docteur s'était assis près d'une petite table, et rédigea une assez longue ordonnance. Lorsqu'il eut tout terminé, il se retourna vers le domestique qui attendait, et lui remit son ordonnance en ajoutant :

—Vite, chez le pharmacien le plus proche.

—Le domestique sortit aussitôt.

—A présent, continua le docteur, que mademoiselle, et il désignait la gouvernante, veuillez bien se mettre à ma disposition ainsi qu'une autre femme, pour procéder aux frictions énergiques que nous allons commencer immédiatement.

—Donnez-moi Anita, fit Mme Rivadarcos en saisissant la petite fille.

Elle ne me quittera plus.

Oh ! mon Dieu, comment ai-je pu les perdre de vue une seule minute ?

Si j'y avais été on ne m'eût pas volé la moitié de mon cœur.

Et tout à coup les sanglots que la mère avait refoulés jusque-là lui montèrent à la gorge et ses yeux se gonflèrent de larmes.

—Emma ! murmura le banquier très ému.

Du courage !

—Oh ! j'en ai, voulut-elle dire, mais le docteur l'interrompt !

—Laissez-là pleurer.

Cela soulage.

La femme de chambre était venue se joindre à la gouvernante pour aider celle-ci et le docteur aux premiers soins à donner à la nourrice.

—Retire-toi, dit alors Rivadarcos à sa femme.

Il est inutile....

—Je veux être là quand elle reviendra à elle, répliqua Emma : entendre ce qu'elle dira.

On t'appellera, quand il sera temps, reprit le mari avec insistance.

Retire-toi, je t'en prie, je t'en supplie.

Le docteur, tout en écoutant ce que disait le baron à sa femme, et en faisant des réflexions à part lui, fut frappé de l'aspect de Rivadarcos et de son insistance à éloigner la jeune femme.

—Vous désirez me parler, n'est-ce pas ?

—Oui.

Les deux hommes s'éloignèrent du groupe formé par les femmes, et se rapprochèrent de la porte placée à l'extrémité de la pièce.

—Je vous écoute, dit le docteur.

—Quel est le nom du narcotique, ou plutôt du poison employé ?

—Vous tenez beaucoup à le connaître ?

—C'est le curare, n'est-ce pas ?

—En effet. Comment l'avez-vous deviné ?

—C'est un poison de mon pays, dont j'ai constaté plus d'une fois les symptômes.

Sa voix tremblait.

—N'en dites rien à Mme Rivadarcos, ajouta-t-il.

Le docteur allait répliquer, quand une rumeur emplit la maison. Cette rumeur montait à travers la cage de l'escalier, et presque aussitôt, la porte de la chambre s'ouvrit. Un domestique venait annoncer que le commissaire de police était arrivé.

—Allez le trouver, dit vivement le docteur Renout, en s'adressant à Rivadarcos, pendant que je vais continuer les soins que réclame l'état de la dormeuse.

Je n'ai pas besoin de vous pour cet office, où me suffiront ces deux jeunes femmes.

—Oui, vous avez raison, répondit le banquier.

Et il s'élança hors de la pièce.

Le commissaire de police s'était installé dans l'un des salons du rez-de-chaussée.

Lorsqu'il y pénétra, Rivadarcos y trouva sa femme, déjà en face du magistrat, et racontant les faits que nous connaissons déjà.

Lorsque la jeune femme se tut, le commissaire garda un instant le silence.

—Il résulte de tout cela, conclut-il enfin, qu'à la faveur du mouvement et de la foule qui remplissait cette nuit votre hôtel, quelqu'un a pu s'introduire, mêlé à vos nombreux invités, sans être remarqué, gagner l'étage su-

périeur où vos deux filles étaient couchées l'une près de l'autre, et s'emparer de celle que vous appelez Anna.

—Evidemment, interrompit le banquier, ce crime n'a pas pu se commettre autrement.

—Toute la question est donc de chercher sur qui nous pourrions faire retomber nos soupçons.

D'ailleurs, la nourrice, complice ou non, nous fournira de précieux renseignements.

Est-elle revenue à elle ? ajouta-t-il, en s'adressant à M. Rivadarcos.

—Elle ne l'était pas, quand j'ai quitté le docteur Renout, mais il me fera avertir aussitôt qu'elle se sera éveillée et qu'elle sera en état de répondre à nos questions.

—C'est parfait.

Le magistrat se recueillit, regarda fixement la femme et le mari, et reprit :

—Vous, monsieur, ou vous, madame, vous connaissez-vous quelque ennemi ?

Aucun ! répliqua Emma avec une franchise et une sincérité absolues. Rivadarcos n'avait pas répondu.

Ce silence ne pouvait échapper au commissaire.

— Et vous, monsieur ? dit-il, en posant de nouveau la question.

Je ne m'en connais pas... en France.

Si faible qu'elle fût, il y avait là une réticence, de même qu'il y avait eu une légère hésitation dans la voix.

Le commissaire de police nota l'une et l'autre dans son cerveau, mais ne jugea pas à propos, sur l'instant, de les souligner ouvertement ou d'indiquer qu'il s'en était aperçu.

Il continua :

—Maintenant, veuillez, je vous prie, me communiquer la liste de vos invités de cette nuit, ou la dicter à mon secrétaire, afin que j'en prenne connaissance avec vous, et que nous l'étudiions soigneusement.

IV—LA CARTE DE VISITE

Cette liste d'invités, c'était Mme Rivadarcos qui l'avait dressée elle-même ; on la retrouva facilement, et elle fut remise au commissaire de police qui la parcourut attentivement.

—Elle contient, comme vous le voyez, lui dit le banquier, environ trois cents noms, noms tous connus, soit dans le monde de la finance, soit dans le monde des arts et des lettres.

—En effet, répliqua le commissaire, c'est là une illustre et brillante réunion de ce que Paris contient de remarquable, soit en hommes soit en femmes.

—Et nulle de ces personnes ne peut être soupçonnée, ajouta Emma.

—Cela me paraît probable ; cependant vous ne pouvez connaître intimement tous les personnages inscrits sur cette feuille.

Il est possible qu'une personne étrangère, inconnue, mal intentionnée

ait pu parfaitement se faufiler dans votre hôtel, à la faveur de la cohue qui le remplissait.

Et c'est ainsi certainement, que le rapt a pu être accompli. Quant à l'heure ?

—C'est entre quatre et cinq heures ! s'écria la mère.

—Qui vous le fait croire ?

—La déclaration de la femme de chambre qui n'a quitté la nourrice qu'à quatre heures environ. Moi, je suis montée vers cinq heures pour embrasser mes deux filles, et c'est alors que j'ai constaté qu'Anna, ma pauvre Anna ! avait disparue !

Un sanglot mal étouffé souleva la poitrine de la jeune femme, arrêta sa voix.

Nous interrogerons cette fille, dit le commissaire avec bonté.

Ne perdez pas courage, madame.

Rien n'est désespéré.

Avant demain, nous saurons exactement quels sont ceux des personnages inscrits sur cette liste, qui sont réellement venus chez vous.

Le juge d'instruction fera appeler vos hôtes dans son cabinet, ils seront présentés à votre valet de chambre, et nous saurons ainsi s'il s'est glissé parmi eux quelque étranger suspect.

—Demain ! s'écria la jeune femme, demain ! mon Dieu que c'est long ! Le banquier ne disait rien.

Pendant toute la durée de cet interrogatoire, il paraissait violemment préoccupé.

A chaque instant, on eût dit qu'oubliant le lieu où il se trouvait, son esprit allait s'égarer dans quelques souvenirs menaçants ou poignants.

Il était visible qu'il lui fallait faire effort pour écouter et suivre cette scène à laquelle il assistait et qui eût dû lui inspirer un intérêt si violent.

Ce trouble, ces absences, cette préoccupation, ne frappaient pas Emma trop absorbée dans sa propre douleur et trop suspendue aux lèvres de celui de qui elle attendait l'unique remède possible à cette douleur, pour songer à ne rien observer autour d'elle.

Mais le commissaire de police ne perdait rien de ces singulières allures et ses yeux en apparence sans regard essayaient de fouiller dans cette conscience.

—On ne me dit pas tout ! pensait-il.

La femme ne sait rien, mais M. Rivadarcos a des soupçons qu'il ne veut pas manifester.

Cela n'est pas clair.

Puis il souriait en dedans de lui, en homme expérimenté, et ajoutait *in petto* :

Un drame de cette nature n'éclate jamais ainsi, tout à coup, au sein d'une famille, sans qu'il y ait des antécédents.

Et c'est faute de connaître ces antécédents que la justice, le plus souvent, reste impuissante et désarmée, lorsqu'il s'agit de découvrir le coupable. J'interrogerai le baron à part.

Cependant, le commissaire de police, poursuivant son enquête régulière.

ment, fit venir et interrogea les différents serviteurs de l'hôtel ; ni les uns ni les autres ne purent fournir de renseignement.

Restaient à interroger la gouvernante et la femme de chambre demeurées près de la nourrice, en compagnie du docteur Renout. On fit demander à ce dernier, s'il était possible qu'il se passât pour quelques instants du concours de ses deux aides.

Qu'on monte près de moi ! répondit laconiquement le médecin.

Le baron, la baronne, le commissaire de police, son secrétaire se hâtèrent donc de se rendre au neuvième étage, et pénétrèrent dans la pièce, où l'on avait eu grand soin de ne rien changer à la disposition de la chambre, afin que la justice retrouvât tout en l'état primitif, et pût se livrer à ses investigations habituelles. Après un regard désespéré, dans la direction du berceau qu'occupait quelques heures auparavant la petite Anna, Mme Rivadaro, s'élança la première vers le docteur, debout près de la chaise longue où la nourrice s'était endormie.

Celle-ci, étendue sur le dos, le corps caché par une couverture, avait les yeux ouverts, et le docteur lui faisait prendre une cuillerée à café de la potion ordonnée par lui, et que le domestique avait rapportée de chez le pharmacien.

— Elle est réveillée ! s'écria Emma.

Eudoxie, ma bonne Eudoxie répondez, que s'est-il passé ?

Chut ! fit vivement le docteur.

Elle revient à elle.

Elle est sauvée mais son esprit n'est pas encore net, et il ne faut pas la presser, ce serait dangereux.

En effet, en entendant la voix de sa maîtresse, la jeune Bretonne avait tourné péniblement ses grands yeux un peu fixés vers la baronne et la regardait d'un regard vague, hébété.

Cependant, elle reconnut celle qui lui parlait, car elle essaya de sourire.

— Oui, oui c'est votre maîtresse, c'est Mme Rivadarcos, lui dit le docteur Renout en parlant doucement, et en étudiant l'effet de ses paroles, pour voir si l'intelligence était revenue.

La nourrice fit un léger mouvement, le premier qui indiquait une vitalité de se soulever.

— Que lui a-t-on donné pour la mettre en cet état ? interrogea le commissaire de police, frappé comme tout le monde de l'état singulier, où se trouvait la jeune bretonne.

Du curare ! répliqua le médecin.

— Oh ! oh ! fit le commissaire.

Du curare ! N'est-ce pas ce poison terrible que les Indiens fabriquent en Amérique ?

— Justement ! répondit le docteur, en étudiant derrière ses lunettes, le visage du banquier qui frissonnait et pâlissait malgré tous ses efforts.

— Voilà un renseignement précieux ! murmura le commissaire de police et qui pourra nous mettre sur la trace du coupable, car ce n'est pas là un poison connu, banal, si l'on peut s'exprimer ainsi et son emploi devra dénoncer celui qui a pu s'en servir.

Je ne pense pas que beaucoup de personnes à Paris soient en mesure de s'en procurer ou d'en préparer.

— En effet, continua le docteur, et c'est même la première fois que je me trouve appelé à le combattre.

Cependant, Eudoxie, de qui la baronne s'était encore approchée, paraissait revenir à elle de plus en plus, quoique lentement.

L'intelligence apparaissait peu à peu dans ses regards.

Elle avait pu saisir les mains de sa maîtresse et les serrer.

On voyait qu'elle eût voulu parler, mais sa langue lui refusait son usage, étant encore paralysée.

— Dans cinq minutes, elle parlera ! dit alors le banquier d'une voix troublée.

Il savait évidemment, aussi bien, sinon mieux que l'homme de science, la marche exacte des symptômes.

— Que c'est long ! pensait Emma, qui comptait les minutes, et se disait que chacune d'elle l'éloignait de sa fille, rendait plus difficile la recherche à laquelle on allait se livrer.

Le commissaire de police, pensant de même que la baronne, sans doute, reprit en s'adressant à ceux qui l'entouraient :

— On n'a rien changé à la disposition de cette pièce ?

— Non, monsieur, répondit la gouvernante. Nous n'avons pas quitté Eudoxie, et tout est resté exactement tel que cela était, quand madame a constaté la disparition de Mlle Anna.

— C'est bien.

Et, après un rapide regard à celle qui lui parlait et dont il remarqua le type étranger, le commissaire interrogea tout ce qui l'entourait, ne remarquant rien de suspect, ni qui parût de nature à dénoncer le passage du coupable, puis il se dirigea lentement vers les deux berceaux, suivi par M. Rivadarcos, tandis que la baronne restait près du docteur et de la nourrice.

— Quel est celui qu'occupait la petite Anna ? demanda-t-il.

Celui-ci, fit le père d'une voix émue en désignant celui de gauche, car ils étaient placés côte à côte, presque en face de la porte d'entrée, la tête appuyée contre le mur et les pieds tournés vers la porte.

Dans son premier mouvement de désespoir, Emma, en le voyant vide, avait rejeté violemment la couverture qui formait une sorte de petit monticule du côté des pieds.

Le commissaire de police inspecta d'abord l'oreiller, le souleva, le remit en place, puis ramassa lentement la couverture en homme qui cherche si, par hasard le voleur, quel qu'il fût, n'aurait pas laissé quelque indice, comme il arrive souvent, de nature à faire connaître sa personnalité, et à mettre par conséquent, sur sa trace.

M. Rivadarcos suivait tout ses mouvements en silence, avec une intensité d'attention facile à expliquer.

— Tiens, dit tout à coup l'agent de la justice, qu'est-ce que cela ?

Il venait d'apercevoir parmi les plis de la couverture, un petit morceau de carton.

— On dirait une carte de visite, fit-il en saisissant l'objet.

—Et c'en est une, en effet, ajouta-t-il d'un air surpris.

Qu'est-ce que cela signifie ?

Voyez donc, monsieur le baron.

Il tendit la carte au banquier qui la prit vivement, y jeta les yeux et poussa un cri sourd, en chancelant.

Au cri poussé par son mari, Emma s'était retournée de son côté, ainsi que le docteur, la gouvernante et la femme de chambre. Tous restèrent un moment immobiles, frappés de la décomposition subite des traits de M. Rivadarcos, et de l'expression de terreur profonde qui se lisait sur son visage devenu brusquement livide.

Il tenait à la main la carte remise par le commissaire de police, les yeux larges ouverts et fixes, comme s'il se fût trouvé en face de la tête de Méduse.

Emma eut la sensation aiguë que du malheur s'ajoutait à son malheur, et reçut une commotion sous laquelle elle plia, d'abord. Mais en âme vaillante qu'elle était, elle surmonta cette première faiblesse, et courant à son mari, elle lui dit :

—Qu'est-ce ? Qu'est-ce que cela ?

Le commissaire, très surpris aussi de l'effet foudroyant produit par la découverte, regardait le malheureux père, et pensait :

—Nous touchons au nœud de la situation, tout va s'expliquer.

A la voix de sa femme, le baron tressaillit, et laissa échapper la carte, qui alla rouler à terre ; en même temps, il passa ses mains tremblantes sur son front glacé et murmura :

—Ah ! mon Dieu, mon Dieu !

Emma se baissait pour ramasser la carte sur le parquet. Elle fut prévenue par la gouvernante, qui s'était jetée dessus, et, au lieu de la remettre à sa maîtresse ainsi que cela eût été naturel, et comme celle-ci s'y attendait, la garda pour lire ce qui était écrit dessus, et poussa, à son tour, une exclamation de terreur étouffée,

—Nous sommes perdus ! balbutia-t-elle.

—Mais qu'est-ce donc ? qu'est-ce donc ? répétait la baronne, et elle arracha, plutôt qu'elle ne prit des mains de Luisa, la carte dont la vue paraissait révéler un si terrible mystère !

Il y avait simplement une ligne imprimée, qui portait une mention, peut-être étrange en sa forme, mais après tout assez simple : "La veuve de Miguel," lut Emma. Elle se retourna lentement vers son mari.

—Je ne connais pas ce nom, fit-elle.

—Ah ! je le connais ; je le connais trop ! balbutia le banquier.

—Moi aussi ! murmura la gouvernante, comme une sorte d'écho lugubre.

—Où a-t-on trouvé cela ? demanda encore la jeune femme, dont les doux yeux bleus s'emplirent d'un soupçon tragique.

—Dans le berceau de celle de vos deux filles qui a disparu, répliqua le commissaire de police.

—Ah ! ah ! s'écria la mère tremblante, mais, alors, ce serait elle, ce se-

rait cette personne, cette femme, cette veuve, qui aurait enlevé mon Anna.
—Oui, oui, c'est elle ! répoudit Rivadarcos.

J'en avais le pressentiment. Je ne voulais pas le croire, je ne voulais pas croire à cet épouvantable malheur.

Ah ! il n'y a plus d'espoir, Anna est perdue, perdue à jamais ! morte, ou destinée à mourir d'une mort affreuse !

—Et la vengeance ne s'arrêtera pas là, ajouta la gouvernante à voix basse.

Tous, nous périrons, tous, tous sous ses coups !

—Lopez ! poursuivit Mme de Rivadarcos, à qui l'excès de la crainte et de douleur donnait une énergie factice, Lopez, explique-toi, explique les paroles effrayantes que tu viens de prononcer. Ne vois-tu pas que ton silence est la pire des tortures pour moi, qu'il me tue ! Qui est cette femme qui nous a pris notre enfant, cette femme que tu connais, et dont je n'ai jamais entendu le nom sortir de tes lèvres, cette femme que Luisa connaît aussi ajouta-t-elle, en se retournant vers la gouvernante, qui, maintenant gardait le silence et semblait foudroyée par la peur. Si vous la connaissez tous les deux, il n'y a qu'à la faire arrêter, et nous retrouverons Anna. Voyons, j'écoute, parlez, de grâce..

—En effet, monsieur le baron, interrompit le commissaire de police, madame a raison.

Qui est la personne qui met sur ses cartes : (La veuve de Miguel.)

Si c'est elle qui a consommé le rapt, cela simplifiera beaucoup l'action de la justice.

—C'est elle, n'en doutez pas, dit enfin le banquier, en essayant de reprendre un peu d'empire sur lui-même.

Puis, rencontrant le regard d'Emma fixé sur lui, fouillant dans son cerveau et dans son cœur, il détourna les yeux et ajouta :

—Cette femme est la veuve d'un nommé Miguel Mussagary, qui a été fusillé à Buenos-Ayres, il y a huit ans.

—Eh bien ! fit Emma.

—Eh bien, elle se venge, voilà tout.

—Elle se venge ? fit encore la baronne d'une voix brève. De quoi ?

—De... de la mort de son mari ! C'est pour cela qu'elle nous a volé notre enfant, et que nous ne la retrouverons jamais, acheva-t-il plus bas, avec un frisson de désespoir.

—Je ne comprends pas, dit encore Emma.

Qu'avons-nous à voir avec la mort, avec l'exécution de son mari ?

—C'est que.... c'est moi.... qui ordonnai cette exécution.

—Toi ! fit Emma en reculant effarée, de deux pas.

—Sans doute.

Ne sais-tu pas que j'étais général dans l'armée argentine du dictateur Rosas ?

—Si !

Ne sais-tu pas que c'est à la suite de la révolution qui éclata dans la république et qui renversa.... celui que je servais.... que j'ai dû quitter l'Amérique ?

— Si, tu m'as dit tout cela !

— Eh ! bien, ce Miguel était un insurgé... fait prisonnier, j'ai dû appliquer la loi, ordonner son exécution comme il eût ordonné la mienne si j'étais tombé entre ses mains.

Il y avait tant d'embarras dans la voix de Lopez, en répondant ; son visage exprimait une telle angoisse, son regard était devenu si fuyant, on sentait si bien qu'il ne disait pas tout, qu'une honte étouffait ses paroles, que la peur lui serrait le cœur, dans la poitrine, qu'Emma, la noble et vaillante Emma, qui ne connaissait et n'admettait que les sentiments élevés, les actions qu'on peut avouer, le front haut devant tous, sentit comme un souffle glacé qui traversait son âme et menaçait de renverser de son piédestal, l'homme aimé, épousé par elle.

Il y eut brusquement un silence. La jeune femme regardait son mari avec un commencement de surprise douloureuse, luttant contre l'apparition dans sa vie d'un nouveau malheur, si non plus grand, au moins égal à celui dont elle venait d'être atteinte, quelques heures auparavant. La mère, toute saignante, craignait à présent aussi, de voir couler le sang de l'épouse.

Cependant, tout cela n'était pas raisonné.

Elle sentait en elle un redoublement de souffrance voilà tout, et n'analysait encore aucune de ses impressions.

D'ailleurs, c'était et ce devait être, quoi qu'il arrivât, le sentiment de la perte de sa fille et des dangers suspendus sur cette petite tête chérie, qui dominait chez Mme Rivadarcos.

Enfin, il ne s'agit pas de cela, fit-elle brusquement.

Si tu as ordonné l'exécution du mari de cette femme, c'est que c'était ton devoir et qu'il méritait la mort.

Nous connaissons celle qui nous a pris notre Anna.

Vous entendez, monsieur le commissaire de police.

Il faut qu'elle soit arrêtée, arrêtée immédiatement.

C'est facile maintenant !

— Je l'espère, répliqua le commissaire.

Néanmoins, son nom ne suffit pas.

Il faut savoir où elle demeure, connaître son signalement.

Et M. le baron va nous renseigner à tous ces égards.

Rivadarcos eut un mouvement de rage et de désespoir marqué.

— Je ne sais rien, dit-il. Ah ! si je savais, je n'aurais besoin de personne, c'est moi, c'est moi, qui... qui la frapperait !

Et tout à coup son visage, dont, en présence de sa femme, il éteignait habituellement et modifiait l'expression, soit parce qu'Emma exerçait sur son âme, une action bienfaisante, soit parce qu'il sentait la nécessité de ne point se révéler sous les yeux de sa compagne, modèle d'un cœur honnête et bon, tout à coup, disons-nous, son visage reprit cette expression de dureté ironique et d'impitoyable férocité qui laissait apparaître le sang indien, dans les veines de l'homme du monde.

— Voyons, monsieur le baron, reprit le commissaire de police, remettez-vous, calmez-vous.

Que voulez-vous dire, en affirmant que vous ne savez rien.

— Je veux dire, répondit Lopez, que je n'ai plus jamais entendu parler de cette femme depuis huit ans, que j'ignorais qu'elle fût en France, à Paris, que j'espérais qu'elle était morte, elle et tous les siens, que je ne puis donc vous dire où elle demeure, ni ce qu'elle fait, à présent.

Mais, interrompit le docteur, qui pour avoir gardé le silence pendant toute cette scène n'en avait perdu aucun détail, cette jeune femme, il désirait la gouvernante, sera peut-être mieux renseignée car elle paraît connaître aussi bien que M. Rivadarcos....

— En effet, interrompit vivement le commissaire, ma demoiselle vous avez entendu.... pouvez-vous répondre ?

J'ai connu la sonora Dolorès, répliqua Luisa avec un embarras aussi marqué que son maître, quand j'habitais Buenos-Ayres, d'où je suis originaire ainsi que M. le baron.

Mais comme lui, je croyais que tout ce qui touchait à Miguel avait disparu à jamais, et qu'on n'en entendrait plus parler.

Et la présence de.... sa veuve.... à Paris.... me surprend autant que... quoique ce soit.

Cette femme est capable de tout pour se venger.

— Est-ce que vous étiez déjà au service du baron ? fit le magistrat.

— Non, monsieur, répondit Luisa, d'une voix hésitante pendant que le baron lui lançait un regard foudroyant. Mais le hasard m'a mise en rapport avec le général Lopez, à cette époque.

— Bien, fit le commissaire de police, s'interdisant de pousser plus avant cet interrogatoire, par égard pour Mme Rivadarcos, dont il sentait, ou, plutôt, devinait l'excitation grandissante sous son silence passionné, et l'on peut s'exprimer ainsi, se réservant d'approfondir la question, s'il y avait lieu, lorsqu'il serait tout seul avec le banquier et la gouvernante. Mais vous pouvez donner son signalement, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui ! s'écria Lopez, les lèvres blêmes.

C'est une femme assez grande, très bien faite, d'une taille élégante et noble.

Les yeux et les cheveux noirs, le teint pâle ou plutôt mat.

Le type pur des créoles d'origine espagnole de la Plata.

— Belle ? demanda le commissaire.

Très belle, oui.

— Ce type étranger permettra de la reconnaître plus facilement.

Il réfléchit une seconde et ajouta :

— Parlait-elle français quand vous l'avez connue ?

— Elle l'avait appris comme beaucoup de jeunes filles de bonne famille, mais elle n'avait guère occasion de s'en servir.

— Alors elle doit avoir un certain accent.

— Certes.

— Je vois, monsieur, que vous l'avez beaucoup fréquentée, dit simplement le commissaire en le regardant fixement.

Le banquier fit un habile mouvement et ne répondit pas.

- Quel est son âge ?
- Elle a trente-deux ans aujourd'hui.
- Avait-elle des enfants ?
- La pâleur de Lopez augmenta.
- Combien ?
- Deux.
- Des garçons, des filles ?
- Une fille et un garçon.
- De quel âge ?

Le banquier paraissait sur des épines, et, parfois, malgré l'effort qu'il faisait pour se dominer, jetait de côté un rapide regard sur sa femme qui restait immobile.

- Le fils avait trois ans, dit-il avec effort.
- Donc, il en a onze aujourd'hui.

Mais la fille ?

- La fille avait sept ans.

— Mais, monsieur, pourquoi toutes ces questions ? demanda Lopez avec un regard soupçonneux et presque menaçant. Qu'importent ces détails ? Cette femme a notre fille. Elle l'a volée... pour se venger, chaque minute de retard livre peut-être l'enfant à de cruels traitements et fera peut-être que nous la trouverons morte !

Il y avait quelque chose de vraiment tragique et déchirant dans l'accent du père, en prononçant ces paroles, en même temps qu'une sorte d'irritation ou de colère contenue, inexplicable pour les assistants, sauf pour Luisa qui, connaissant son propre crime et celui de son maître actuel, s'expliquait fort bien cet interrogatoire.

— Une dernière question, monsieur le baron. La personne que nous soupçonnons.....

— Oh ! c'est elle, c'est bien elle ! interrompit violemment Rivadarcos. Son poison, ce poison indien suffirait à la dénoncer.

— Soit. Cette personne est-elle riche ?

— Du fait de son mari, oui.

— Cela rendra les recherches un peu plus difficiles, murmura le magistrat.

— Maintenant, monsieur, dit alors Emma, grave et résolue, sortant de son mutisme, vous la retrouverez, n'est-ce pas ?

— Je l'espère, madame.

En ce moment le docteur Renout, qui était revenu près d'Eudoxie éleva la voix.

— La nourrice est en état de répondre, dit-il, si vous voulez l'interroger.

V. — UNE AUTRE MÈRE

Il faut maintenant que nos lecteurs nous permettent de rétrograder de quelques jours et de pénétrer dans un autre intérieur bien différent de celui que nous venons de dépeindre.

Pour cela, il ne sera pas nécessaire d'aller bien loin, nous n'aurons qu'à traverser la faible distance qui sépare la rue Morée de la rue de La Tour d'Auvergne.

Vers le milieu de cette rue, moins passagère et moins bâtie à cette époque qu'elle ne l'est aujourd'hui, existait une grande maison derrière laquelle s'étendait un assez vaste jardin.

Au fond du jardin on avait bâti un petit pavillon mais ce pavillon trouvait rarement des locataires.

Cependant, une jeune femme qui, un an avant les scènes auxquelles nous venons d'assister chez le banquier Rivadarcos, avait visité, par une jolie matinée de juin, le petit immeuble dédaigné, l'avait loué séance tenante sans en marchander le prix un peu exagéré.

Aux questions de la concierge, elle avait répondu qu'elle s'appelait Mme Marcus, qu'elle était veuve, qu'elle avait deux enfants, un garçon et une fille cette dernière malade et ayant besoin de beaucoup de calme autour d'elle plus deux domestiques.

Elle avait déclaré encore qu'elle était étrangère, née en Espagne, ce qu'indiquaient, d'ailleurs, son type et son accent ; qu'elle ne recevait jamais personne, ne sortait guère et tenait essentiellement à la solitude, ne s'occupant que du soin de l'éducation de ses enfants. Elle n'avait aucune relation à Paris, où elle désirait ne s'en point créer.

Tout cela était dit simplement, avec une grande dignité, qui imposait le respect et la discrétion, et la beauté mélancolique de cette femme achevait de lui conquérir les sympathies, même des êtres inférieurs et les plus grossiers auxquels elle pouvait avoir affaire.

La concierge, brave femme, veuve elle-même, âgée d'une cinquantaine d'années, avait ressenti vivement cette impression de respect vis-à-vis de l'étrangère, augmentée par ce fait que Mme Marcus payait d'avance un an de location et donnait un denier à Dieu de nature à dépasser les espérances de la concierge la plus exigeante.

Dès le lendemain, les tapissiers étaient arrivés sous la direction d'un vieux nègre, absolument taciturne, et des grosses lèvres saillantes de qui c'était impossible de tirer une parole en dehors de celles qu'il adressait nécessairement aux ouvriers pour les guider dans leur travail.

Le mobilier et les tentures dans le pavillon étaient riches, mais un peu sévères.

Lorsqu'ils eurent fini de placer les meubles, les tapis, les rideaux, pendant deux jours arrivèrent des caisses scrupuleusement fermées, qu'on introduisait dans le rez-de-chaussée, la caisse déballée sans doute, le vieux nègre revint accompagné d'une jeune servante ou femme de chambre aussi discrète, aussi muette que son noir compagnon.

Tous deux s'enfermèrent dans l'appartement et achevèrent l'installation loin de tous les regards.

Huit jours après la première arrivée de Mme Marcus qu'on n'avait pas revue, tout était terminé évidemment car un soir, une voiture s'arrêta devant la porte de la maison principale donnant sur la rue de La Tour d'Auvergne.

De cette voiture qui s'éloigna aussitôt à toutes brides, descendirent trois personnes.

Mme Marcus strictement voilée et vêtue de noir, un petit garçon âgé d'une dizaine d'années, et une fillette qui paraissait, à en juger par la taille, avoir de treize à quatorze ans.

Tous les trois se dirigèrent vers le pavillon où ils trouvèrent la porte ouverte par le vieux nègre, qui attendait sa maîtresse, en compagnie de sa femme de chambre. Puis, la porte se referma.

La concierge qui n'avait pas osé suivre ses nouveaux locataires eût bien voulu certainement connaître l'état exact de l'appartement et la disposition intérieur des objets qu'on y avait amenés, surtout des caisses fermées dont elle ignorait le contenu, mais jamais la porte du pavillon ne s'était ouverte pour la digne Mme Ledou et jamais l'occasion ne s'était présentée pour elle de venir même remettre une lettre, une dépêche, un paquet, annoncer qu'un visiteur avait demandé "madame" et laissé sa carte "en l'absence de madame".

Il ne venait pas de lettres ; il ne venait pas de dépêches : il ne venait pas de visiteurs.

Nul fournisseur même n'avait apporté quoi que ce fût.

Le vieux nègre allait aux approvisionnements, et faisait la cuisine.

Les enfants dont on eût pu, peut-être espérer quelque indiscrétion, ou quelque bavardage, ne sortaient qu'avec leur mère et toujours à la nuit tombée.

On avait seulement fini par savoir que le petit garçon répondait au nom de Jean, sa sœur au nom de Jeanne prononcé d'une façon étrange et c'est tout.

Plus favorisé que les voisins et les concierges, nous allons pénétrer dans cet intérieur si bien fermé et voir ce qui s'y passe.

Le pavillon n'était pas fort grand.

Elevé de trois marches au-dessus du sol pour le protéger contre l'humidité et d'ailleurs, bâti sur caves, il se composait, outre le rez-de-chaussée, d'un étage, surmonté d'un toit presque plat sous lequel on avait ménagé, en plus d'un assez vaste grenier, deux mansardes habitables.

Tout cela était meublé d'une façon confortable, riche même, mais simple et sévère ainsi qu'il convient à une veuve.

La chambre personnelle de Mme Marcus, seule, frappait par un caractère particulier absolument exotique, et les fameuses caisses qui avaient tant excité la curiosité de la concierge en contenaient nécessairement la décoration puisqu'aucun des objets placés dans cette pièce, ne sortait des magasins du tapissier.

Cette pièce était garnie de haut en bas de nattes d'Orient d'une grande richesse, et d'une extrême originalité, qui couvraient les murs, en guise de tapisserie, le parquet et même le plafond.

Du reste, toute cette chambre évidemment venue de loin, conservée avec un soin passionné, n'était pas autre chose qu'un souvenir, la relique adorée des jours enfuis.

Cette chambre ainsi disposée, conservée par Mme Marcus dans la fidélité de son exactitude, c'était la chambre de jeune marié de Dolorès, reconstituée par elle, sans que rien y manquât, car le portrait en pied de Miguel, se dressait en pleine lumière placé de telle sorte, que le premier regard de la jeune femme, en s'éveillant comme son dernier regard au moment de s'endormir tombât sur ces traits chéris.

Un seul objet nouveau était entré dans cet asile de l'amour fidèle et absolu, promesse et preuve de l'amour éternel, cet objet était un prie-Dieu d'ébène au-dessous du portrait.

Chaque soir, avant de se coucher, Dolorès allait s'agenouiller sur le prie-Dieu devant le portrait de son mari.

Chaque matin à son lever elle allait s'agenouiller là !

Et elle priait et elle parlait longuement à la chère image du mort chéri, lui ouvrant son cœur, lui demandant conseil, aide et appui, lui disant :

—Inspire-moi ! Envoie-moi la force et le courage ! Envoie-moi la lumière et la vérité !

VI.—CE QU'IL ÉTAIT DEVENU DEPUIS HUIT ANS

Après cette prière du matin, Dolorès, chaque jour, entrait dans la chambre de sa fille, de cette héroïque petite Juanita, dont on se rappelle le sacrifice filial, et que les années en se succédant, avaient faite grandelette, sans lui rendre la raison. La charmante et malheureuse enfant, en effet, était restée folle, moins malheureuse en sa démente, que la mère en sa pleine raison, cette noble et fière Dolorès, frappée au cœur de tous les coups qui peuvent atteindre un être humain.

Elle parlait, pensait à peu près ainsi que tout le monde, lorsqu'il s'agit des choses de la vie courante. Elle tombait dans de fréquents engourdissements dont elle revenait d'elle-même, sans souffrance, avec une nouvelle provision, au contraire, de vitalité et de bonheur. Quand on l'interrogeait, elle répondait avec un doux sourire :

—J'étais avec Juanita et son papa. Ils étaient ensemble bien heureux. Ils parlaient de toi, maman, et de mon frère.

Alors, elle racontait parfois des lambeaux de ces conversations, où Dolorès reconnaissait avec une émotion facile à comprendre, non seulement les tournures de phrases de son mari, mais la tournure de ses idées.

Peu à peu, Dolorès en était venue elle-même à interroger sa fille sur ces mystérieux entretiens auxquels elle prétendait assister entre Juanita et son père, et à régler une partie de ses actes d'après ce que l'enfant lui en rapportait et lui en expliquait.

On doit se rappeler qu'à la suite des événements rapportés dans le prologue de ce récit, tout ce qui touchait de près à Miguel avait disparu de Buenos-Ayres sans qu'il fût possible d'en retrouver la trace.

Bien des raisons avait décidé Dolorès à en agir ainsi.

La jeune femme n'avait consenti à survivre à l'homme aimé que pour l'accomplissement d'un double devoir également sacré à ses yeux : Elever les enfants nés de sa courte union avec celui qui n'était plus, punir les infâmes qui avaient assassiné le père, torturé la fille, faire de la belle et douce existence de Dolorès une longue et cruelle agonie de toutes les minutes.

Pour élever ses enfants, Dolorès n'avait besoin de personne. Miguel était riche, et lorsque avait commencé la guerre civile, lorsqu'il s'était mis à la tête des insurgés soulevés contre la tyrannie du dictateur, il avait eu la précaution de réunir tous ses fonds, après avoir réalisé sa fortune, et de les placer en Europe, à l'abri des confiscations du dictateur. De ce côté donc, Dolorès n'avait aucune préoccupation, et rien ne la forçait à séjourner dans la république Argentine.

D'autre part, ayant constaté que Lopez n'avait point succombé pendant la lutte, et qu'il avait dû s'échapper, il fallait savoir ce qu'il était devenu, trouver le moyen de le rejoindre où qu'il fût, et l'atteindre sans qu'il songeât à se mettre sur ses gardes. Or, le meilleur moyen de se rassurer, de l'amener à n'avoir aucune défiance, de lui inspirer une pleine sécurité, c'était de lui faire croire que la veuve de Miguel était morte, qu'il ne restait rien de la famille de la victime.

Donc, elle avait résolu de disparaître absolument, de disparaître à tout jamais, de façon que Lopez, n'entendant plus parler d'elle, ni d'aucun de ceux qui portaient encore le nom de Miguel Mussagaray, pût croire que la mort les avait atteints à leur tour, et qu'il s'endormît dans une sécurité trompeuse le retrouver plus facilement, suivre sa vie, en découvrir le point sensible ; et se révéler brusquement le jour venu, aux coups qu'elle frapperait.

Le dévouement de Négro et de Frasquita lui avait permis d'exécuter immédiatement son plan.

Pendant les trois jours que dura la bataille des rues, Négro aidé de Frasquita, réunissait à la hâte les objets les plus chers au souvenir de Dolorès, ceux auxquels son cœur attachait le plus de valeur et qui lui permettraient un jour de constituer d'un passé aimé que rien ne ramènera plus, mettait ces objets dans un abri sûr, où personne ne pourrait les découvrir suivant la volonté de sa maîtresse, incendiait le maison et la faisait en partie sauter de façon que l'on pût croire que ceux qui l'avaient habitée restaient ensevelis sous les décombres.

Ce sacrifice suprême accompli, ils s'étaient tous éloignés de Buenos-Ayres.

Les huit journées qui s'écoulèrent, à la suite du départ, se passèrent sans incident et sans que les voyageurs eussent rencontré un être humain ou découvert la trace de son passage, lorsque Négro, qui était parti en chasse, revint près de sa maîtresse, l'air assez préoccupé.

— Senora, dit-il, en la prenant à part, un cavalier nous précède.

Dolorès tressaillit.

— Qui te le fait supposer ? lui demanda-t-elle.

— Plusieurs petits faits, qui m'avaient déjà frappé depuis hier, et dont

je n'avais pas voulu vous parler, afin de ne pas vous inquiéter inutilement tant que je n'étais pas certain....

— Et tu es certain, à présent.

— Oui, maîtresse.

— Alors on nous à vus ? reprit-elle avec une crainte marquée.

— Je ne le pense pas ; car, ainsi que je viens de vous le dire, ce cavalier nous précède, et évidemment à une assez grande distance.

— Mais, toi, tu l'as vu ?

— Non, oh ! non. Je n'ai vu que la trace, ou plutôt la trace des chevaux qui s'impriment sur la poussière de la pampa ?

— Un cheval monté et un cheval en liberté ne marchent pas de la même allure et l'empreinte du sabot est toute différente pour celui qui connaît le Campo comme je le connais.

— Oui, c'est vrai, murmura la jeune femme, très frappée de ces observations si simples, et si justes ; mais on dirait que ce cavalier suit la même route que nous.

— Absolument, depuis deux jours, je l'ai constaté.

— Il va donc au Brésil ?

— S'il ne s'arrête pas en chemin, ou n'oblique pas à un moment donné, cette direction y conduit tout droit.

Tout en parlant, Négro remuait machinalement le sable du bout du pied ; tout à coup il aperçut un petit morceau de papier froissé. Il le ramassa et le tendit à sa maîtresse.

— Qu'est-ce que cela ? fit-elle.

Dolorès y jeta les yeux et aperçut une ligne d'écriture, à demi roussie, comme si le reste avait été brûlé. Mais à peine eut-elle regardé que la jeune femme devint d'une pâleur mortelle. Elle venait de lire ce commencement de phrase de quelque lettre qu'on avait cru détruite par le feu :

“ Général Lopez, aussitôt le reçu de cet ordre, vous vous rend....

* C'était bien en effet le général Lopez, le meurtrier de Miguel, le tortureur de Juanita qui s'échappait à travers la pampa pour gagner le Brésil, en avant seulement de quelques heures sur Dolorès et les autres victimes de son lâche et monstrueux crime.

On devine donc facilement, quelle fut l'émotion profonde ressentie par Dolorès en voyant fugurer sous ses yeux les lettres de ce nom maudit.

— S'adressant à Négro et à Frasquita qui s'étaient rapprochés :

Amis, dit-elle, le plus difficile de notre entreprise est accompli.

Lopez est retrouvé !

— Est-ce possible ? s'écria Frasquita, très étonnée.

— Oui, et tu avais raison, Négro.

Un homme nous précède fuyant à travers la pampa et nous suivons sa trace guidés, sans doute par la providence elle-même.

Elle montra alors le lambeau de la lettre qu'elle avait gardé.

C'est un ordre de Rosas, dont je connais l'écriture, adressé par un autre monstre à un monstre. Regardez ce nom !

Tous deux penchèrent avidement la tête et virent, en effet, le nom de Lopez, dont la vue seule faisait frémir tout le corps de la jeune veuve.

—Le doute n'est pas possible, dit Frasquita. C'est Dieu qui nous l'en-voie, maîtresse.

—Et il n'y a qu'à le rejoindre et à frapper, ajouta Négro avec une expression de férocité, où l'on reconnaissait toute la sauvagerie du vieux sang africain. C'est moi qui m'en charge.

Un sourire étrange crispa les lèvres de la jeune femme.

—Non pas, dit-elle, il n'appartient qu'à moi. Et il est trop tôt, et ce n'est pas de cette façon simple et insuffisante, qu'il doit être frappé.

—Que voulez-vous donc faire, lui demandèrent ses deux confidents.

—Je vais vous le dire.

Elle se recueillit un instant.

Le poursuivre, l'attendre, le frapper, comme tu dis, mon vieux Négro, rien en effet ne serait plus simple et plus facile.

Il ne peut se douter que nous avons trouvé sa trace, il n'est pas sur ses gardes contre nous, puis, il est seul et nous sommes trois, car je sais qu'au besoin, je pourrais compter sur ma sœur de lait, sur Frasquita et que sa petite main de femme, pas plus que la mienne, n'hésiterait, s'il le fallait, à manier le revolver ou le poignard.

—Oh ! oui, chère maîtresse, interrompit vivement la servante, qui malgré sa gentillesse et son air de douceur habituel, n'en était pas moins, ainsi que Dolorès, fille de la pampa et capable d'un de ces actes de résolution qui paraissent naturels à tous ceux qui appartiennent à certaines races.

Mais, poursuivit Dolorès, le regard fixé dans le vide sur quelque avenir lointain, connu ou deviné d'elle seule, une semblable vengeance serait insuffisante.

Cet homme m'appartient.

Je veux avoir le choix de l'heure où l'expiation s'abattra sur lui... des moyens que j'emploierai.

Il faut qu'il connaisse d'autres tortures que celle d'une mort rapide qui n'est après tout, que la délivrance des douleurs de la vie.

—Qu'allons-nous faire alors ? demanda Négro.

—Le suivre et nous cacher, et au besoin veiller sur ses jours comme sur les jours d'un ami.

—Il n'y avait pas à discuter contre la volonté de Dolorès.

D'ailleurs, ses serviteurs comprenaient trop bien la nature des sentiments qui s'agitaient dans le cœur broyé, d'épouse et de mère, pour ne pas s'incliner devant ses ordres.

Nous ne suivrons pas la poursuite opérée par Dolorès. Cette poursuite dura plus de deux ans, tantôt à travers les républiques de l'Amérique du sud, tantôt à travers l'Amérique du nord, où Lopez avait eu d'abord l'intention de séjourner, afin de ne pas trop s'éloigner de la Plata dans l'attente de quelque retour de fortune qui ramènerait Rosas ou pouvoir. Puis, lorsqu'il fallut renoncer à ce rêve, l'ancien général du dictateur gagna l'Europe, demeura quelque temps en Angleterre, et vint enfin se fixer à Paris, sans espoir de retour.

C'est alors que, riche du fruit de ses exactions personnelles et des confis-

cations dont son maître Rosas frappait ses adversaires, ou tous ceux que leur grande fortune désignait à ses convoitises, et qu'il distribuait ensuite à ses favoris. Lopez résolut pour s'occuper et faire figure dans le monde parisien, de fonder une maison de banque, qui ne tarda pas à prospérer, grâce aux millions que son chef lui avait versés.

Très prévoyant, malgré son apparente témérité, et son réel cynisme, il avait su mettre à l'abri des revers de la politique, ses richesses mal acquises, en les plaçant en Europe, et sachant que le nom du général Lopez, trop connu pour avoir été le conseil, du féroce Rosas, pourrait nuire à son intronisation dans la société parisienne, il l'avait fait disparaître sous le nom de Rivadarcos, qui lui appartenait également, étant celui de sa mère.

L'ex-général, qui n'avait plus entendu parler de Dolorès, avait fini par l'oublier, et vivait à présent dans une sécurité parfaite. Il ne se doutait guère que, depuis des années, la veuve de l'ami fusillé par ses ordres, la mère de Juanita, attachée à ses pas le suivait dans l'ombre, se tenait au courant des moindres détails de son existence et ne le perdait pas de vue, pour ainsi dire, ni le jour ni la nuit. Partout, où il avait été, elle avait été, s'arrêtant où il s'arrêtait, partant quand il partait, se fixant aux portes de Paris, et, finalement venant s'installer à quelques centaines de mètres de l'habitation luxueuse du banquier, comme l'oiseau de proie qui resserre peu à peu ses cercles au moment où il va fondre sur sa victime. L'enlèvement d'Anna était le commencement de la vengeance de Dolorès.

VII—LE RÉCIT DE LA NOURRICE

Lorsque la voix du docteur Renout annonçait tout à coup que la nourrice, enfin rentrée en possession de ses facultés était prête à parler, tous les personnages réunis dans la pièce se retournèrent vivement de son côté, paraissant oublier toute autre préoccupation sous la poussée d'une ardente curiosité.

La nourrice s'était redressée sur sa chaise longue où maintenant, elle était plutôt assise que couchée, et ses yeux d'un brun doré doux comme ceux des Bretonnes en général regardaient avec une expression de surprise, mais où l'intelligence complète était revenue.

Enfin, ma bonne Eudoxie s'écria Emma, en lui saisissant les deux mains vous voilà revenue à vous, hors de danger.

Vous allez pouvoir parler !

—Que se passe-t-il donc, madame ? répondit Eudoxie.

Est-ce que j'ai été malade ?

Pourquoi tout ce monde autour de moi ?

Est-ce qu'il est arrivé un malheur ?

—Un malheur ! Ah ! mais vous ne savez donc rien ! balbutia la baronne avec un accent de déception et un geste de brusque découragement.

—Calmez-vous, madame, dit le docteur Renout, Eudoxie, puisque tel est son nom, sort seulement d'un long et lourd sommeil, et ne peut savoir ce qui s'est passé pendant ce sommeil, dont j'ai eu tant de peine à la sortir ; il la rendait insensible à tout ce qui s'accomplissait ou se disait auprès d'elle, et comme morte.

—C'est vrai ! répondit la jeune mère.

Eudoxie, écoutez moi bien, comprenez-moi bien, on a volé ma petite Anna !

—Ah ! mon Dieu ! répondit la nourrice, en voulant se redresser complètement ; mais la force lui manqua, et elle retomba en arrière encore un peu engourdie. On a volé Anna ! Comment cela ? Qui cela ?

Le commissaire de police intervint à son tour.

—C'est justement pour le savoir que nous vous interrogeons, mon enfant, lui dit-il avec douceur.

—Ah ! mon Dieu ! balbutia-t-elle.

Est-ce qu'on m'accuse ?

Nullement, ma chère enfant, reprit le commissaire, soupçonnant bien ce qui se passait dans le cerveau de la nourrice. Je cherche quel est l'auteur du rapt, afin de rendre sa fille à votre maîtresse....que vous aimez tant n'est-ce pas ?

—Madame est si bonne ! répliqua la bonne avec un accent de sincérité indubitable, tout le monde l'aime.

Le commissaire voyant que la nourrice se rassurait davantage, que ses idées devenaient plus nettes, lui posa simplement cette question.

—Nous vous prions de rappeler vos souvenirs et de nous dire tout ce que vous savez jusqu'au moment où vous vous êtes endormie.

Eudoxie parut hésiter, chercher avec effort.

Tout à coup son visage s'éclaira.

—Je me rappelle, répondit-elle vivement.

Tout le monde se pencha instinctivement vers elle, comme suspendu à ses lèvres d'où allait sans doute s'échapper la révélation attendue.

—Parlez ! s'écria Mme Rivadarcos.

—Quelqu'un est entré.....

—Quelqu'un ?

—Oui ! je vois maintenant.

Le souvenir me revient complet.

—Connu de vous ?

—Non.

—Un homme, une femme ? demanda M. Rivadarcos d'une voix creuse.

—Une femme !

—Et vous ne l'avez jamais vue ?

—Jamais !

—Vous en êtes bien certaine ?

—Absolument.

Elle avait un aspect qu'on n'oublie pas.

Emma et son mari ouvraient la bouche pour interroger le commissaire de police qui éleva la voix :

—Par grâce ! dit-il, laissez-moi continuer l'interrogatoire.

Cela vaudra mieux, et d'ailleurs, c'est mon devoir.

Monsieur et madame Rivadarcos se turent, sentant bien que le sang-froid leur faisait défaut, et qu'il valait mieux que le magistrat, dont c'était le devoir, poursuivît l'enquête.

—Donc, reprit le commissaire de police, en pesant lentement tous ses mots, une femme étrangère que vous n'avez jamais rencontrée chez votre maîtresse ni ailleurs, est entrée ici lorsque vous étiez seule ?

—Oui, monsieur.

—A quelle heure ?

—Je ne sais au juste. Il y avait peu de temps que Luisa m'avait quittée.

—Comment est-elle entrée ?

—Mais... par la porte.

—Je veux dire : Est-elle entrée naturellement, tranquillement, ou avec précipitation.

—Je n'ai pas remarqué, je lui tournais le dos, et c'est au bruit qu'elle fit en ouvrant la porte, que je me retournai, croyant que c'était Luisa, ou Madame qui revenait. Lorsque je l'aperçus, elle était déjà au milieu de la chambre, tout près de moi.

—Qu'est-ce que c'était cette femme ?

—Une femme très bien, une dame, à coup sûr, que je pris pour une des invitées de la soirée.

—Jeune, âgée ?

—Plutôt jeune, très belle, autant que je pus en juger, sous un voile de dentelle épaisse qui couvrait le haut de son visage et ses épaules, et qu'elle semblait avoir jeté sur elle, comme font les dames, pour éviter un refroidissement, quand elles quittent le salon, où il fait une chaleur étouffante.

—Elle était donc en toilette de bal.

—Oui, monsieur, quoique tout en noir.

—La taille élégante, interrompit Rivadarcos, les cheveux lissés et très noirs, le teint pâle, l'accent étranger.

—Ah ! monsieur la connaît, répondit la nourrice, comme un peu rassurée.

—C'est bien elle ! murmura le banquier, les mains crispées et tremblantes.

—Elle vous a parlé ?

Que vous a-t-elle dit ? continua le commissaire de police.

—Voilà, monsieur.

Je la regardais avec étonnement me demandant pourquoi cette belle dame venait ici.

Alors, elle me dit :

—Ma bonne, je suis une amie de Mme Rivadarcos, votre maîtresse, et je viens voir ses deux petites et les embrasser, car je ne les connais pas encore.

Vous allez me les montrer ?

—Oh ! l'infâme ! l'infâme ! murmura la baronne.

—Continuez.

—En disant cela, cette dame qui avait une figure très sympathique et l'air très comme il faut, vous comprenez, je n'avais aucune méfiance, me prit par la main.

Je fis un mouvement, j'avais senti une légère piqure au doigt.

— J'en étais sûr, fit le docteur Renout.

— Moi aussi ! répondit comme un écho lugubre la voix du banquier.

Le docteur Renout avait saisi les mains de la nourrice, et les inspectait avidement.

Tenez ! dit-il brusquement, voici la petite cicatrice.

Elle est presque invisible.

Le commissaire s'étant penché, Il aperçut, en effet, un tout petit trou rougeâtre semblable à celui qui laisse l'introduction dans les chairs d'une fine aiguille.

Qu'est-ce que cela signifie ? interrogea-t-il.

— C'est ainsi que le curare agit.

Il faut le mettre en contact direct avec le sang, et c'est avec le curare que la nourrice a été foudroyée.

— Vous n'avez rien dit, poursuivit le docteur en s'adressant à Eudoxie, lorsque vous avez ressenti cette piqure ?

— Je n'ai pas eu le temps.

Ce fut cette dame qui prit la parole et me dit d'elle-même :

— Pardon ! ce sera ma bague qui vous aura froissée.

— Et vous l'avez crue ? interrompit Emma.

Bien sûr, je n'avais aucune raison pour me méfier d'elle ! Je croyais que c'était une amie de madame, comme elle le disait. Elle ne paraissait pas se cacher.

— Oui, c'est naturel, fit le commissaire, bien que vous eussiez pu vous étonner que votre maîtresse l'envoyait ainsi toute seule, au lieu de l'accompagner ou de la faire accompagner par mademoiselle.

Et du geste il indiqua Luisa.

Je n'y ai pas réfléchi. D'ailleurs je n'en ai pas eu beaucoup de temps.

Puis, comment pouvais-je me défier de quelque chose ?

— Continuez.

Après que cette dame vous eût expliqué la sensation de piqure au doigt que vous veniez de ressentir, que fit-elle ?

— Elle se dirigea du côté des berceaux, et je la suivis.

Les rideaux en étaient baissés pour amortir la lumière, et aussi le bruit qui montait du rez-de-chaussée et du premier, à travers la cage de l'escalier...

La nourrice s'arrêta.

— Eh bien ! fit vivement la baronne.

— Il n'y avait que deux ou trois pas pour atteindre les berceaux, et... je me le rappelle, ah ! mon Dieu.

Oui, une étrange faiblesse plia mes jambes, et il me semble que la lumière diminuait autour de moi.

— Achevez !

— Cependant, je fis un effort, j'étendis le bras, je tirai les rideaux du lit d'Anna, oui, c'était bien d'Anna.....

— Ensuite ?

Ensuite ? je ne me souviens plus de rien.

Il me semble pourtant que je chancelai, que la nuit profonde se fit autour de moi.

Je me rappelle encore que je sentis vaguement deux bras qui me soulevait de terre, c'était comme un rêve.

Eudoxie passa la main sur son front.

— Puis, c'est tout ! je ne me souviens plus.

— C'était le curare qui faisait son effet, dit alors le docteur Renout.

Cet effet est presque instantané, et comme nous pouvons le constater, il ne s'est guère écoulé plus d'une minute entre l'instant où la piqûre a été produite par une bague munie d'une pointe imbibée du toxique, et l'instant où la nourrice a perdu connaissance.

— Le reste est facile à reconstituer, ajoute le commissaire.

Puis, il termina la rédaction de son procès-verbal. Il prit très succinctement le signalement de l'auteur du rapt, donné en détail par Rivadarcos, ainsi que les noms de Dolorès Mussagaray, puisqu'il n'y avait pas de doute possible sur l'identité de celle qui avait, avec une audace prodigieuse et un sang-froid inouï, pénétré dans l'hôtel de la rue Morée, pour y commettre son crime, ou, plutôt, y accomplir quelque vengeance, plus terrible que la mort donnée à un ennemi.

Quant au crime commis, il n'y avait pas non plus d'hésitation. Alors même que les derniers aveux de Lopez Rivadarcos n'eussent pas révélé qu'il s'agissait bien de quelque vengeance longuement préméditée, le fait seul d'avoir laissé son nom, cette carte ou on lisait : (la veuve de Miguel), ce fait seul, disons-nous, prouvait que Dolorès avait voulu que ceux qu'elle frappait connussent de qui venait le malheur, et en savourassent mieux toute l'horreur.

Le commissaire et le médecin se retirèrent. La femme et le mari demeurèrent en face de l'un de l'autre. Emma ne prononçait aucune parole.

— Du courage ! essaya de dire Lopez, n'osant presque pas regarder sa femme

— Oui, mon... mon ami... répondit-elle avec ce regard étrange et qui regardait en dedans, pour ainsi dire, lequel causait une terreur instinctive au banquier.

Lopez s'avança vers elle. Il lui prit une main. Cette main resta froide et glacée dans la sienne.

— Il faut, lui dit-il avec effort, que je t'explique....

— Oui, plus tard, répondit-elle. Je désire rester seule.

Rivadarcos n'osa insister, et sortit lentement, presque soulagé d'éloigner une explication qu'il savait inévitable, et qui lui faisait peur.

VIII—LUISA

Lorsque Rivadarcos eût quitté la chambre, Emma prit Anita dans ses bras, la couvrait de baisers ardents, lui disant :

— Toi, tu me restes, mon pauvre ange et tu me resteras seule.

Mais qu'est-ce que je dis donc, s'écria-t-elle étonnée, effrayée de ses propres paroles qui lui formulaient tout à coup cette pensée, sans qu'elle le voulût :

— Tu n'as plus de mari, et tu ne reverras jamais ta petite Anna.

Cependant, tous les faits lui disent le contraire.

Est-ce que son mari n'était pas là, dans quelque pièce à côté, pleurant les mêmes larmes que sa mère.

Est-ce qu'on n'avait pas le signalement, le nom de la voleuse, de cette infâme qui avait pris l'enfant ?

Est-ce qu'il n'était pas certain que la police la retrouverait, ayant pour cela tous les renseignements nécessaires ?

— Mais, s'écria-t-elle encore, pourquoi mon mari n'est-il pas là auprès de moi ?

C'est moi qui lui ai dit de s'en aller.

S'il devait rester !

Ce sont les coupables qui se cachent ainsi qu'il fait....

En ce moment, on frappa à la porte.

— Ah ! c'est lui ! pensa-t-elle.

— Entrez ! dit-elle précipitamment.

La porte s'ouvrit et Luisa parut. Son apparition causa une commotion et un serrement de cœur à sa jeune maîtresse.

Il lui sembla qu'un peu de malheur allait encore s'ajouter à son malheur et que plus de ténèbres s'épaississaient autour d'elle.

L'aspect de la métis, d'ailleurs, eût pu justifier en partie, cette impression faite de sombres pressentiments. Luisa avait le visage décomposé des criminels, dont on vient de découvrir le crime, et une terreur remplissait ses yeux noirs d'Indienne, dont elle avait conservé en partie le type, malgré le mélange de sang qui coulait dans ses veines.

Emma, surprise à l'excès de l'arrivée de la métis, alors qu'elle se figurait voir son mari ; frappée au si, en une commotion subite, par l'étrange aspect de Luisa, avant que ses yeux fixés eussent perdu cet aspect, Emma, disons-nous, serra d'instinct Anita contre son cœur en disant :

— Que me voulez-vous ?

— Madame, répliqua la gouvernante, dont le regard troublé n'osait se fixer sur sa maîtresse, je désirerais vous parler.

— Est-ce bien grave, est-ce bien pressant ? demanda encore Emma avec douceur. Dans l'état où je suis je ne me sens guère capable de m'occuper de quoi que ce soit.

— Je comprends la douleur de madame, et certes, je la partage, comme tous ceux qui ont eu le bonheur de servir madame, mais je ne puis hésiter, ni tarder plus longtemps. Ce que j'ai à dire à madame, me coûte beaucoup.

Et cela devait être, car la baronne constata tout à coup, la pâleur marquée de Luisa et le léger frisson qui, par moments parcourait son corps. En d'autres circonstances, cela eût effrayé Mme Rivadarcos, mais enveloppée de malheurs, n'attendant plus que du malheur, elle n'en fut pas étonnée et raidit seulement ses nerfs pour recevoir vaillamment le nouveau coup qui allait sans doute l'atteindre, bien qu'elle ignorât d'où il venait et ce qu'il apportait de souffrance avec lui.

— De quoi s'agit-il fit-elle simplement d'une voix un peu courte.

— Je suis obligée de quitter le service de madame.

Vous ne voulez plus rester avec moi ?

— Je ne le puis plus, madame.

— Pourquoi ?

— Je je ne que madame me dispense de le lui dire.

— Ah ! fit encore Emma.

Elle regarda plus attentivement la métisse.

Son embarras était extrême, et elle paraissait sur des épines.

Un éclair traversa le cerveau de la femme du banquier.

Brusquement elle se rappela deux regards échangés entre son mari et cette servante ; elle rappela l'expression de terreur que cette dernière n'avait pu dissimuler, lorsque la personnalité de Dolorès s'était révélée ; elle se rappela le cri poussé par Luisa, ce "Nous sommes perdus !" qui avait échappé à la métisse, après avoir lu la carte de visite laissée par "la veuve de Miguel".

Il y avait un secret, un secret terrible entre cette fille et M. Rivadarcos, un secret qui avait rapport à l'exécution du mari de Dolorès ; un secret qui se rattachait à l'enlèvement d'Anna.

Elle se leva, reposa Anita dans son herceau, et fit deux pas vers Luisa.

— Luisa, dit-elle, en la regardant fixement, vous ne pouvez partir ainsi sans me faire connaître les motifs de votre départ.

— Cela n'est pas naturel.

Je croyais que vous vous plaisiez à mon service, que vous aviez même quelque attachement pour moi.

A ces mots, Luisa s'élança vers elle, lui prit une main, et, la portant respectueusement à ses lèvres, avec les formes humblement démonstratives qui appartiennent à sa race, murmura :

— Oh ! oui, madame, mais pardonnez-moi. Ce n'est un grand chagrin que de faire ce que je fais. Si je restais ici, ce serait la mort pour moi, et cela ne vous sauverait pas.

— La mort pour vous ! répéta la baronne.

Il y eut un court silence entre ces deux femmes, séparées par les distances de la hiérarchie sociale, mais unies par les péripéties d'un même drame ; entre ces deux femmes, dont l'une n'osait parler, dont l'autre n'osait interroger. — Ce fut Emma qui rompit la première.

— Luisa, dit-elle d'une voix presque calme, bien que ces yeux bleus fussent tout remplis d'uneangoisse intense, il faut que vous parliez, que vous m'expliquiez ce qui se passe. Il y a un secret, un secret terrible entre vous et mon mari. C'est à cause de cela que vous voulez partir. J'exige de vous la vérité, toute la vérité.

— Madame, je vous le jure.

— Ce secret, poursuivit madame Rivadarcos sur le même ton, sans s'inquiéter de la réponse et de l'effroi de la métisse, ce secret a rapport à l'exécution de ce Miguel, dont la veuve vient d'enlever sa fille. Ce secret, il faut que je le connaisse.

Luisa baissa la tête sous le regard de madame Rivadarcos.

— Je crois avoir été bonne pour vous, mon enfant, continua cette dernière, vous prétendez avoir quelque attachement pour moi. Vous ne me le prouve-

rez qu'en parlant, en me disant ce que j'ignore et ce que j'ai le droit de connaître.

—Eh bien, madame, répondit enfin la métisse, vous l'exigez, j'aurais préféré me taire.

Je l'avais juré à votre mari.

Mais les choses sont trop graves, et vous êtes trop menacée vous-même.

Il est vrai je crains, je suis certaine que la vengeance de Dolorès ne s'arrêtera pas là.

On la croyait morte, on pensait qu'elle avait péri avec ses enfants.

Elle cachait seulement et attendait l'heure d'exécuter ses projets.

Elle n'aura de pitié pour personne.

On l'a faite veuve, elle vous fera veuve.

—Sa fille est peut-être, sans doute morte, des suites de la torture qu'elle a subie, vos filles sont destinées à mourir aussi. Quant à moi, je sais d'avance que je suis condamnée par elle, et cela se comprend.

Si elle n'a point commencé par moi, c'est qu'elle a ses raisons pour cela, ou que les circonstances ne le lui ont pas permis encore, mais mon tour viendra, et ma présence auprès de vous, ne peut qu'irriter, qu'augmenter sa haine contre vous, contre tout ce qui porte le nom du général Lopez.

C'est pour cela que je vais essayer de fuir, de me cacher, si bien qu'elle ignore ce que je suis devenue comme j'ignorais ce qu'elle était devenue, malgré toutes mes recherches.

La pauvre et charmante Emma écoutait ces paroles hâchées trop clair dans leur apparente obscurité immobile, sans faire un geste.

—Luisa, reprit-elle quand celle-ci s'arrêta, pour que cette femme, pour que cette veuve ait voué une haine aussi implacable et que vous semblez comprendre vous-même, à tout ce qui porte le nom de Lopez, il faut croire que ce Miguel soit mort autrement et dans d'autres circonstances qu'on ne me l'a dit tout à l'heure.

Si cet homme avait été coupable, s'il avait péri en vertu de la loi, si mon mari.....n'avait fait qu'accomplir en ordonnant son exécution, un devoir pénible mais un devoir légal, je le répète, il pourrait y avoir une femme désolée, pleurant l'homme aimé : il n'y aurait pas cette créature implacable dont vous parlez, et qui vient de se révéler cette nuit, en brisant mon cœur avec cette cruauté.

—Madame, répliqua Luisa, sans cacher un embarras croissant, nous ne raisonnons pas et nous ne sentons pas, là-bas comme on raisonne et comme on sent en Europe.

Depuis que je suis en France, que je vis chez vous, je vois qu'il y a une grande différence dans les idées.

Aux colonies surtout, sous les ordres de Rosas, vous ne pouvez pas comprendre tout cela, quand quelqu'un vous nuit ou fait du mal, on se venge ! Le général Lopez haïssait ce Miguel....

—Pourquoi ?

—Demandez-le lui, je ne le sais pas très bien.

—Et vous, dit-elle seulement. Comment vous êtes vous mêlée à cela ?

— Moi, je haïssais cette femme, cette Dolorès. J'avais été à son service. Elle m'avait chassée injustement. Je voulais avoir ma revanche !

— Ah ! continuez.

— Sachant combien il aimait sa femme et ses enfants, j'étais sûr que Miguel Mussagaray ferait tout pour les revoir, et lorsque les insurgés se rapprochèrent de Buenos-Ayres, je guettais comme nous savons guetter notre proie. nous autres.

Une nuit, je le reconnus, déguisé, rentrant chez lui. Sa tête était mise à prix. Je courus avertir le général Lopez, qui poussa un cri de joie. La maison fut cernée. Mais il s'était caché, si bien qu'on ne le pouvait trouver Et sa femme.....

— Dolorès ?

— Dolorès, oui, madame, jurait qu'il était à combattre dans les rangs de rebelles et qu'elle ne l'avait pas vu depuis bien longtemps. Elle jurait.

— Eh bien ?

— Eh ! bien, il fallait la faire parler.

— Ah !

— Et comme c'est une femme qui serait morte sans prononcer une parole qui pût livrer son mari, on prit sa fille.

— Sa fille !

— Elle avait six ans et j'avais des raisons de croire qu'elle connaissait la cachette où son père s'était réfugié.

D'ailleurs, si elle ne savait pas, nous espérions que la vue de son supplice délierait la langue de sa mère.

— Quel supplice ? demanda la baronne, avec un calme qui avait quelque chose d'effrayant dans sa solennité, mais que Luisa, revenue à sa nature sauvage en ravivant ces scènes sanglantes, ne songeait plus à remarquer.

— Le supplice des esclaves : le fouet.

— Et c'est le supplice qu'on a infligé à cette petite fille de six ans, sous les yeux de sa mère pour lui arracher la dénonciation, qui devait envoyer son père à la mort ?

— Mais oui, madame.

— Et qui s'en chargea ? vous n'est-ce pas ? dit encore Emma qui lisait et comprenait enfin la nature de Luisa dans la flamme sombre de ses yeux, qui comme tous les Indiens passent du calme à l'extrême férocity.

— Oui, madame ! Et je ne regrette pas. Je haïssais cette famille, qui m'avait humiliée, qui avait tenté de me déshonorer. D'ailleurs, je servais Rosas, et c'étaient des ennemis, et entre ennemis, il n'y a pas de pitié, vous le savez bien !

L'ancienne Luisa était revenue tout entière, faisait éclater, sous la poussée de ses passions, le léger vernis que la civilisation et une vie plus douce avaient étendue sur la métisse.

— L'enfant a parlé ? demanda Mme Rivadarcos.

— Non.

— Alors, c'est la mère ?

— Non ! Seulement Miguel entendit les hurlements de sa fille et les im-

précations de sa femme, il les entendit de sa cachette ignorée où il s'était réfugié, et il vint se livrer.

— Et il fut fusillé !

— Oui, madame, fusillé sous les yeux de Dolorès, qui l'accompagna jusqu'au bout.

— Et c'est, . . . M. Rivadarcos qui ordonna l'exécution ?

— Sans doute, puisqu'il n'était venu que pour cela !

Emma paraissait de marbre, dans sa pâleur et son immobilité sépulcrale.

— Qui ordonna le supplice de l'enfant, de la petite fille ? demanda-t-elle encore.

— Lui aussi ! Lui seul avait le droit de commander.

— Qui, lui ? interrogea la jeune femme.

— Le général Lopez ?

— Oui, madame.

Emma s'était levée. Elle plaça ses deux mains glacées sur les épaules de Luisa, plongea ses yeux un peu hagards dans les yeux de celle qui venait de parler, et lui dit :

— Vous mentez !

— Je vous jure que je dis la vérité !

Et elle se signa le ponce pour consacrer ce serment et lui donner toute sa solennité. Emma recula de deux pas.

— C'est bien, fit-elle, vous pouvez partir.

— Madame comprend que ma vie est en danger, sans cela, je ne l'aurais jamais quittée, mais il vaut mieux après tout que vous soyez prévenue, on se défend mieux.

Elle voulut prendre la main de sa maîtresse pour la porter à ses lèvres, en signe de dernier adieu, mais la jeune femme recula encore deux pas.

— Partez ! répéta-t-elle, en lui montrant la porte.

Luisa dominée par l'accent qui n'avait rien de menaçant, pourtant, s'inclina et sortit sans ajouter une parole, un peu effrayée du regard étrange de la baronne.

Emma restée seule, fit quelques pas chancelants vers le berceau d'Anita la contempla un instant d'un air fou et balbutia :

— Et mes enfants ont un tel père.

— Puis elle roula sans connaissance sur le tapis.

IX- LES PRESENTIMENTS DE LUISA SONT JUSTIFIÉS

Pendant ce temps, Luisa était remontée dans sa chambre où, après avoir entassé hâtivement dans une malle les objets lui appartenant et mis sur cette malle un nom de fantaisie sans adresse, elle écrivit un billet à l'ex-général Lopez pour le prévenir de sa résolution et lui annoncer que plus tard, elle ne savait quand ni comment, elle ferait prendre cette malle.

Ceci fait, elle sortit de l'hôtel de la rue Morée.

Ce fut la nourrice, ce fut Eudoxie, qui entra la première assez longtemps cependant, après le départ de Luisa, dans la chambre de Mme Rivadarcos.

Eudoxie, toujours un peu étourdie par le lourd et meurtrier sommeil dont on avait eu tant de peine à la retirer, était restée quelques heures encore un peu inerte, et le docteur Renout, en lui laissant ses prescriptions, lui avait recommandé de ne pas essayer de vaincre trop vite ce restant de torpeur purement physique, dans la crainte que cet effort ne produisit ainsi qu'il arrive en pareille circonstance, une crise nerveuse.

Emma était toujours étendue sur le parquet, à la place où elle était tombée. Elle avait les yeux fermés, les bras allongés et les mains crispées. Près d'elle la petite Anita, qui s'était jetée à bas de son berceau, on ne sait comment, pleurait effrayée et balbutiait :

“ Maman ! maman ! ”

Eudoxie se précipitait vers le groupe ; et, sans s'occuper d'abord de la fillette qui n'avait aucun mal, souleva la baronne, dont la raideur et le froid glacial l'épouvantèrent. Cependant, elle trouva la force de porter ce jeune et léger corps sur le lit, où elle l'étendit, puis elle s'élança sur le palier, et appela au secours. Lopez qui s'était renfermé dans son cabinet, en proie à de sombres réflexions, entendit l'appel de la nourrice.

— Quel nouveau malheur vient d'éclater ? pensa-t-il, en s'élançant hors de son cabinet.

Le banquier ne mit que quelques secondes pour parvenir près de sa femme. Lorsqu'il entra, la femme de chambre, et le valet de chambre tous deux attirés par les cris d'Eudoxie, se trouvaient déjà près de leur maîtresse. Rivadarcos les écarta brusquement, en disant :

— Qu'y a-t-il ?

Il aperçut alors Emma, étendue sans mouvement.

— Evanouie ! murmura-t-il en la palpitant et en constatant que le cœur ne battait qu'avec une faiblesse extrême.

— Qu'on retourne immédiatement chercher le docteur Renout ! ordonna-t-il en s'adressant au valet, qui sortit aussitôt.

Puis, avant de poser une question, il s'occupa, aidé de la femme de chambre, de faire revenir sa femme, en employant les moyens ordinaires. Pendant près d'un quart d'heure, tous les efforts restèrent impuissants. On eût pu voir la sueur perler sur le front du mari, dont l'émotion tendait tous les nerfs. Enfin, un long soupir souleva la poitrine d'Emma, et elle fit quelques mouvements.

— Ce ne sera rien ! dit alors Eudoxie. La voilà qui revient à elle !

— Oui, fit le baron, lequel avait une des mains de la baronne dans la sienne et la sentait peu à peu se réchauffer.

— Il se pencha vers le charmant visage de la jeune femme épiant le retour de la vie, l'appelant doucement, lui disant :

— Emma ! Emma ! Ma Mignone, c'est moi !

Emma battit faiblement ses paupières, puis entrouvrit les yeux, les ferma les ouvrit encore regardant autour d'elle.

Mais l'expression de ce regard était si étrange, si peu semblable à son expression ordinaire que Rivadarcos tressaillit effrayé.

— Emma, répéta-t-il, regarde moi.

Ne me reconnais-tu pas ?

Mme Rivadarcos tourna lentement les yeux du côté de son mari, le regarda fixement, puis une expression de terreur agrandit ses prunelles ; elle poussa un grand cri et, se détachant de l'étreinte de son mari, elle plaqua d'un geste fou ses deux mains blanches et fines sur ses paupières comme pour échapper à quelque spectacle horrible !

— Mon Dieu, balbutia le banquier.

On dirait qu'elle ne me reconnaît pas, qu'elle a perdu la raison !

Il voulut lui retirer les mains, et il y parvint, malgré la résistance que la jeune femme opposait avec une énergie inattendue et une force décuplée.

— Emma, répéta-t-il en même temps, qu'as-tu ? Ne me fuis pas ainsi ! C'est moi, c'est ton mari.

Tout à coup, contrainte ainsi de regarder de nouveau, elle se dressa sur son séant, plongea ses prunelles dilatées dans les yeux de celui qui lui parlait et qui recula effrayé, puis, poussant un grand cri, elle retomba en arrière et fut prise d'une attaque de nerfs d'une extraordinaire violence.

Les trois personnes qui l'entouraient pouvaient à peine la contenir. Mais il était évident que le contact de son mari augmentait l'accès.

Cela était même si évident, quoiqu'elle ne prononçât par une parole, que la nourrice s'en aperçut et dit au banquier :

— Ne la touchez pas, monsieur ; je crois que nous en viendrons mieux à bout toutes seules la femme de chambre et moi.

Rivadarcos qui avait constaté le phénomène mais qui ne voulait pas se l'avouer à lui-même obéit, cependant, le cœur serré d'un redoublement d'inexprimable angoisse.

Dès qu'Emma ne fut plus en contact avec lui, ses convulsions se calmèrent peu à peu puis un flot de larmes s'échappaient de ses yeux en voyant le présent déjà si sombre, l'avenir lui paraître plus sombre encore.

Enfin le docteur Renout entra ramené par le valet de chambre.

— Évanouissement, crise nerveuse ! dit-il en s'avancant vers le lit.

Il fallait s'attendre à cela !

Il se pencha vers la jeune femme qui pleurait lentement, immobile et silencieuse.

— Voyons, mon enfant, reprit-il avec la familiarité du médecin ami qu'avons-nous ?

Regardez-moi, oh ! oh ! fit-il encore frappé de l'expression de ses grands yeux bleus qui se tournaient vers lui, du délire !

— Est-ce que sa raison est menacée ? balbutia Rivadarcos qui s'était rapproché avec le docteur, mais en ayant soin de rester derrière ce dernier et de regarder par dessus l'épaule du médecin.

Bien que le banquier eût parlé presque bas et qu'il fût presque entièrement masqué par la personne de M. Renout, Emma, au son de sa voix, avait

tressailli, et une crispation nerveuse de mauvais augure avait traversé ses traits comme si la crise nerveuse aiguë allait revenir.

— Retirez-vous ! dit vivement le docteur, devinant ce qui se passait. Ne vous montrez pas, laissez-moi l'interroger.

Rivadarcos alla se réfugier à l'extrémité de la pièce. Pendant quelques minutes, le médecin resta près de la jeune femme, lui parlant, tâtant le pouls l'étudiant soigneusement. Enfin, il fit signe à la nourrice et à la femme de chambre de veiller sur leur maîtresse, et revint près de son mari.

— Docteur, la vérité, toute la vérité, lui dit celui-ci avec énergie. Est-ce que la raison est menacée ?

— Je ne crois pas, j'espère du moins, qu'il n'en sera rien, répondit le docteur Renout ; mais il y a du délire.

— Qu'y a-t-il à faire ?

La veiller, cette nuit, sans la quitter une minute ; mais vous, par exemple, ne vous montrez pas à elle, avant que je vous y autorise. On lui fera prendre une potion calmante, dont je vais écrire l'ordonnance, et je reviendrai demain matin. J'espère que tout ira mieux.

Si la nuit fut cruelle pour Mme Rivadarcos, en proie à une fièvre violente et à ce délire muet qu'on lisait dans ses yeux grands ouverts, délire plus effrayant et plus terrible par son mutisme que ne l'eussent été les divagations les plus insensées, cette nuit fut épouvantable pour M. Rivadarcos. Il la passa dans le ludoir, debout, écoutant, l'oreille collée contre la porte, écoutant la respiration haletante de sa femme, à qui il n'osait se montrer.

À la première heure, le docteur revint fidèle à sa promesse, et resta environ dix minutes auprès de la malade.

— Eh ! bien ? lui demanda le baron tremblant.

— Elle est sauvée. Je craignais une fièvre cérébrale. Nous l'éviterons. Il n'y a plus qu'une grande prostration.

— Le délire ?

— Le délire est passé.

— Elle ne m'a pas demandé ?

— Non ; j'ai prononcé votre nom.

Elle a gardé le silence.

Je vous interdis absolument de vous présenter devant elle avant qu'elle ne vous fasse appeler.

Elle est extrêmement faible.

Elle a besoin de repos.

La moindre commotion pourrait produire de graves complications, et je ne répondrais plus de sa raison.

La journée s'écoula, comme s'était écoulée la nuit, sans que le mari retiré dans son cabinet osât se montrer, mais renseigné et rassuré par les femmes qui veillaient près d'Emma et lui déclaraient qu'elle allait de mieux en mieux.

Vers le soir, le commissaire de police fit demander à M. Rivadarcos, un moment d'entretien.

— Oh ! qu'il entre ! qu'il entre ! s'écria le banquier.

Peut-être qu'Anna est retrouvée, peut-être qu'on a arrêté Dolorès. Alors, tout serait sauvé !

Le commissaire fût introduit aussitôt.

— Monsieur le baron, dit commissaire de police, en ce qui touche la disparition de votre fille, je dois vous dire d'abord qu'il n'y a rien de nouveau. Il ne faut pas d'ailleurs s'en étonner.

Ce n'est pas en si peu de temps, que nous pouvons espérer un résultat à nos recherches mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, continua le commissaire ayant hâte de quitter ce terrain pénible.

Ce qui m'amène de nouveau près de, c'est un autre crime.

— Un autre crime !

— Oui, et qui sans vous toucher directement, semble pourtant se rattacher à vous.

— A moi !

— . . . Puisqu'il a atteint, du moins tout porte à le croire, une personne à votre service.

— Quelle personne ? demanda Rivadarcos.

— Est-ce que la jeune gouvernante que j'ai vue hier chez vous n'a pas disparu ?

— Luisa !

Rivadarcos s'était levé brusquement.

— C'est de Luisa que vous voulez parler ?

— J'ai toutes raisons de le supposer.

— Cela n'est pas douteux même, mais répondez à ma question : Cette Luisa a-t-elle disparu de chez vous ?

— Depuis hier soir, oui, elle est partie !

— Voilà qui établit la certitude. C'est donc bien elle dont on a trouvé le corps ce matin.

— Le corps ! Elle est morte ?

— Assassinée, oui, monsieur.

Rivadarcos poussa un cri sourd, et retomba sur son siège comme foudroyé.

— Excusez-moi, monsieur le baron, de vous porter ce nouveau coup. Mais je ne pouvais vous laisser ignorer ce fait douloureux, et la justice aura besoin des renseignements que vous seul et madame la baronne, qui a eu cette fille longtemps à son service, vous pouvez nous donner.

— Assassinée ! assassinée ! répétait Lopez mais alors ce sera mon tour, demain, celui de ma femme, celui d'Anita !

Il se redressa, effrayant, le visage convulsé, regardant autour de lui, comme s'il s'attendait à voir la chambre pleine de meurtriers armés.

— Du calme, du courage, monsieur le baron, essaya de lui dire le commissaire.

— Vous ne comprenez donc rien ! s'écria Lopez. Et la justice ne peut donc pas nous protéger.

Mais cette femme ne s'arrêtera que lorsqu'il ne restera plus un seul être vivant tenant de près ou de loin au général Lopez.

— Vous pensez donc que ce crime est la suite du premier, provient de la même main.

— Et qui voulez-vous donc que ce soit ?

— C'est aussi mon avis, répliqua le commissaire.

Malheureusement, la preuve en manque, et vous pourrez sans doute la fournir.

— Oh ! oui, je le peux !

— Vous venez de dire que cette Luisa était partie hier au soir de chez vous ?

— Pourquoi ? comment ? dans quelles conditions ?

— Parce qu'elle avait peur ; parce qu'elle se sentait condamnée, parce qu'elle voulait fuir la mort suspendue sur sa tête.

Ah ! la malheureuse, elle ne se trompait pas !

— Elle vous l'a dit ?

— Elle me l'a dit !

Et tirant brusquement un papier froissé de la poche de côté de son vêtement, il le tendit au magistrat qui le saisit avidement.

Voici ce que contenait ce papier :

“ Monsieur le baron,

Je suis aussi menacée, plus menacée que vous-même, de la vengeance de Dolorès.

Sa haine contre moi doit être implacable.

Ce qui m'étonne, c'est de n'avoir pas été frappée la première.

Du moment où Dolorès vit, nous sommes tous condamnés.

Je vais essayer de fuir, de me cacher si bien, de disparaître si complètement, qu'elle ne puisse jamais retrouver ma trace.

Excusez-moi de vous abandonner au moment du danger, mais ma présence ne pouvait vous protéger ni moi-même ni madame la baronne, pour qui je m'étais éprise d'une affection très réelle, et que je plains de tout mon cœur.

Adieu ! gardez-vous ! LUISA.”

Le commissaire de police relut deux fois cette pièce, et au lieu de la rendre au baron, la replia et la garda, disant :

— C'est un document précieux, et qui lève tous les doutes. La malheureuse ne se trompait point dans ses craintes :

— J'ai reçu ce billet, hier soir reprit le baron, mais je l'avais presque oublié dans l'émotion que m'a causée la crise terrible de madame Rivadarcos.

Et le baron, en peu de mots hâchés, raconta au magistrat, les scènes auxquelles nous avons assisté.

— Je comprends, monsieur, répondit ce dernier lentement, tout ce que ces nouvelles inquiétudes sur la santé, sur la raison même, d'une épouse que vous semblez chérir, à justes titres, ajoutent d'angoisses à toutes vos angoisses paternelles, et il faut, en effet, éviter de porter ce nouveau coup à madame la baronne. Du reste, la lettre que vous venez de me confier vaut mieux que tous les témoignages oraux que j'aurais pu obtenir de madame Rivadarcos, et éclaire la situation d'une lumière éclatante. Laissons donc

ignorer, aussi longtemps que possible, ce triste événement à la malade. Vos réponses à mes questions, complèteront ce que la justice a besoin de savoir encore, pour se former une conviction absolue.

Le banquier, dont l'état moral, à cet instant, eût fait pitié, même à de cruels ennemis, releva vivement la tête et interrompit le commissaire :

— Mais, comment cette malheureuse a-t-elle été assassinée ?

— Elle a été noyée.

— Noyée !

— Des bateliers, ce matin, ont ramené son corps qui flottait du côté de Saint-Cloud.

— Ne serait-ce pas un accident, un suicide ? demanda Lopez, essayant de se rattacher à un reste d'espoir.

— Non, monsieur, car on a retrouvé sur son corps qui n'avait pas séjourné dans l'eau plus de douze heures, des traces incontestables de violence.

Le médecin qui a inspecté le cadavre, a fait un rapport des plus concluants.

Lopez était atterré ; il ne put prononcer une parole.

Le commissaire se retira, et Lopez resta seul en face de lui-même, en face de l'avenir.

— Mon Dieu ! se disait-il, avec une terreur croissante et craignant pour sa propre raison comme il avait craint pour celle de sa femme, comment se protéger ? Qui va-t-on frapper à présent ? Moi, ou Emma ! Emma ! Emma évidemment. La veuve de Miguel voudra me torturer dans toutes mes affections, comme je l'ai torturé dans toutes les siennes.

Et un meuble ayant craqué dans le silence du cabinet, le malheureux promena autour de lui des yeux égarés et saisit un revolver qu'il portait selon l'habitude américaine, comme pour se défendre contre quelque ennemi embusqué.

L'expiation commençait pour lui !

X. — LA BARONNE PRONONCE A SON TOUR

Pendant les huit jours qui suivirent, il ne se passa rien de nouveau. Emma n'avait pas eu de nouvelles crises, et peu à peu elle avait vu ses forces revenir ou plutôt, son énergie. Au bout de deux jours, elle avait parlé de son mari, et accepté qu'il s'approchât d'elle.

Celui-ci était heureux qu'elle fût sauvée ; il était heureux de la croire revenue à des sentiments plus naturels vis-à-vis de lui.

Il avait dû reprendre le train habituel de son existence, retourner à ses bureaux de la rue Lepeletier, pour y surveiller et diriger ses nombreuses entreprises de banque qui, sans cela, n'auraient pas tardé à périliter.

Chaque fois qu'il s'éloignait de sa femme et de sa fille, désormais unique, c'était un affeux serrement de cœur, en se demandant s'il les retrouverait à son retour, où si lui-même il reviendrait jamais auprès d'elles.

Le huitième jour, peu d'instants après le départ du banquier, la femme de chambre entra chez sa maîtresse, tenant à la main un pli cacheté assez volumineux.

—Voici, dit-elle, ce qu'un commissionnaire vient d'apporter pour madame, en recommandant que cela lui fût remis en mains propres, et en ajoutant qu'il n'y avait pas de réponse.

Emma prit le petit paquet, avec un peu d'étonnement, et le considéra. Sur l'enveloppe, il y avait d'une écriture élégante, ces simples mots :

"Madame la baronne Rivadarcos.

"CONFIDENTIEL."

Emma ne connaissait pas l'écriture, et en touchant ce papier, elle ressentit comme une vague commotion qui lui retentit au cœur.

Pendant près d'une minute, elle regarda ces mots, surtout celui-ci : "Confidentiel." ayant presque peur d'ouvrir cette missive, se demandant ce qu'elle pouvait contenir.

Puis avec sa vaillance que rien ne devait abattre complètement, elle congédia la femme de chambre, s'approcha de la fenêtre pour y voir plus clair, et, d'une main qui tremblait un peu, déchira l'enveloppe.

Elle contenait un certain nombre de feuillets, couverts d'une écriture serrée.

Ses yeux en tombant sur la première ligne y lurent ceci :

"Madame.

"Je n'ai point de haine contre vous."

Emma s'arrêta, et, retournant fièvreusement les feuillets, courut au dernier pour voir la signature.

—Oh ! mon Dieu ! balbutia-t-elle en se cramponnant de la main restée libre au bouton de la fenêtre, pour ne pas tomber.

Elle venait de lire la signature, et cette signature, c'était "La veuve de Miguel."

—Madame, qu'avez-vous ? demanda la nourrice, qui tenait Anita dans ses bras.

—Rien, rien ! répliqua la jeune femme, d'une voix sèche.

Donnez-moi un siège seulement.

Eudoxie roula vivement un fauteuil près de la fenêtre.

Emma s'y laissa tomber en disant.

—Merci ! Occupez-vous d'Anita. Laissez-moi.

Eudoxie s'éloigna, assez surprise du ton de sa maîtresse, et un peu effrayée de son aspect bouleversé. Une fois assise, la baronne passa sa main sur ses yeux comme pour en chasser quelque nuage importun, et revenant à la première page, commença la lecture d'un long manuscrit, où Dolorès, la veuve Miguel, raconta sa vie, ses malheurs auxquels Lopez avait été mêlé d'une manière si terrible et si criminel de sa part. Dolorès terminait ainsi :

"Ce récit vous explique la conduite de Dolorès. Je ne vous hais point et je voudrais vous plaindre, mais je m'appelle : La Justice. — La veuve de Miguel."

A la suite de ce récit, il y avait en note, la liste détaillée des exactions auxquelles Lopez devait son immense fortune. Elle résultait des confiscations après l'exécution de ses ennemis, ou de ceux dont la richesse excitait ses convoitises, ordonnées par Rosas et distribuées, ensuite, en partie, à ses favoris, à la tête desquels comptait le général Lopez.

Emma relut deux fois ce récit. Au commencement, elle avait cru qu'il y serait question d'Anna, qu'elle apprendrait ce que sa fille était devenue, ce que Dolorès en avait fait, ou l'intention d'en faire. Mais Dolorès se taisait à ce sujet.

— Ah ! murmura la pauvre femme frissonnante, pourquoi n'est-ce pas moi qu'elle a frappé la première ? Pourquoi, puisqu'elle prétend ne point me hair, n'a-t-elle pas eu la pitié d'arrêter d'un seul coup de couteau les battements de mon cœur brisé d'où toute espérance s'est envolée ?

Mais en ce moment, la voix d'Anita vint jusqu'à la baronne. Cette voix disait :

“ Maman ! ”

Emma se retourna vivement. La petite fille, que tenait la nourrice, étonnée de n'avoir pas reçu, depuis plus d'une heure, les baisers de sa mère, l'appelait en lui tendant ses petits bras.

— Il me reste le devoir ! s'écria la mère.

Et d'un bond, elle s'élança vers sa fille, la prit, la serra contre sa poitrine, posant ses lèvres sur les yeux innocents du bébé, sur ses épaules, ses joues, sur ses petits bras blancs et potelés.

Sa vie, si douloureuse qu'elle fût, avait un but, une raison d'être.

Emma avait sa fille à protéger, à défendre, à sauver.

C'était un duel sans merci contre Dolorès, où elle se disait que l'amour maternel, plus fort que la vengeance resterait vainqueur.

— C'est mon seul bien, à présent, se dit-elle, on ne me le prendra pas. Oui, mon seul répéta-t-elle ; je n'ai plus d'époux.

En effet, en lisant ces pages de Dolorès, cet homme qu'elle avait tant aimé, qu'elle adorait encore, il y avait à peine quelques jours, ne lui inspirait plus qu'horreur et mépris. Elle ne pouvait hair Dolorès, ne la méprisant point. Elle ne pouvait plus aimer Lopez le méprisant.

Jusqu'au soir, elle resta pensive, absorbée dans sa douleur en proie aux luttes, aux hésitations les plus cruelles. Ce qui fut une longue agonie, l'agonie de tous les calvaires à gravir, lorsqu'on porte avec soi, la croix du crucifiement. Lorsque Lopez rentra à son heure habituelle, la résolution de Mme Rivadarcos était sans doute arrêtée, car en entendant le pas de son mari, elle dit à la nourrice.

— Laissez-moi ma fille et retirez-vous un instant, Eudoxie. Je désire rester seule avec... monsieur Rivadarcos...

Eudoxie sortit, au moment où le banquier entra. Depuis huit jours, c'était la première fois que la femme et le mari allaient se trouver en tête à tête. Le baron, heureux de cette circonstance qui semblait annoncer une détente dans leurs rapports et un retour de sa femme, s'approcha d'elle, et voulut lui prendre la main. Emma évita cette caresse, en lui tendant le manuscrit de Dolorès.

— Qu'est-ce que cela ? fit-il surpris.

— Lisez ! répliqua la jeune femme.

Lopez regarda sa femme avec inquiétude. Il y avait quelque chose de si particulier dans l'accent dont elle avait prononcé ce seul mot... puis le

visage glacé de madame Rivadarcos, le regard profond douloureux et résolu à la fois, dont elle accompagnait cet acte, en apparence si simple, tout fit peur au banquier.

Ses yeux se détournèrent des yeux bleus d'Emma, et se reportèrent sur le manuscrit.

Mais, à la première ligne, il fit comme avait fait la baronne, il courut au dernier feuillet, pour y lire la signature.

— Encore cette femme ! balbutia-t-il, en devenant livide.

Ah ! la misérable !

Mais la curiosité l'emporta sur le reste et tremblant, avide de savoir ce qu'elle disait, avide de savoir surtout, peut-être ce qu'Emma avait appris par Dolorès, il se mit à lire rapidement.

Quand il eut fini, il releva les yeux sur sa femme.

Elle n'avait pas bougé, et son regard n'avait pas quitté le visage décomposé de son mari, y suivant avec une netteté terrible la marche de ses moindres impressions.

— Comment ceci est-il arrivé entre tes mains ? demanda-t-il.

— Un inconnu l'a apporté pour moi.

— Quand cela ?

— Presque aussitôt après votre départ.

— Et on ne l'a pas arrêté ! hurla-t-il, éprouvant le besoin d'exhaler la fureur qui grondait en lui, de se tromper lui-même ainsi sur l'état réel de son esprit, et sur les terreurs qui le hantaient, espérant par la colère et l'indignation, faire illusion à sa femme dont l'aspect et l'accent lui disaient trop ce qui se passait dans cette âme droite.

— Je n'y ai pas pensé, répondit Emma, et d'ailleurs, si j'y eusse pensé, il était trop tard.

Ah ! cette femme ! si je pouvais la broyer sous mes talons.

Il fit deux tours dans la chambre.

— Voyons, dit-il tout à coup, en revenant vers Emma, il faut nous expliquer. D'abord, cette femme ment !

Elle dit la vérité, fit Emma impassible.

— C'est à-dire, répliqua-t-il, qu'elle l'arrange et la dénature et que, d'un fait simple, elle fait tout un roman destiné, à me perdre dans ton esprit.

— Tout est vrai ! dit encore Emma.

Vous auriez dû me prévenir, quand j'ai accepté d'être votre femme.

— Eh ! s'écria-t-il, je n'avais pas à faire un cours de politique... Ce sont les lois de la guerre qu'une femme, telle que toi, ne pouvait comprendre.

Il s'approcha d'Emma, voulut encore lui prendre les mains, l'attirer à lui, égarer son esprit, en faisant appel à son cœur ; elle se recula, et cette main, qu'elle n'avait pu lui retirer, resta si froide, glacée, cette main si douce et si souple ordinairement, lui parut si semblable à un marbre insensible qu'il l'abandonna avec un geste de découragement.

— Lope, lui dit-elle, il est inutile de nier.

— Ainsi, vous vous entêtez, reprit-il changeant, de ton à croire la haine

et la calomnie de cette femme affolée de vengeance plutôt que les explications de votre mari ?

Je crois vos propres aveux, et je crois le témoignage de Luisa, qui a été votre complice qui n'avait aucun intérêt à se calomnier et à vous calomnier à nos yeux.

—Luisa ! fit-il épouvanté.

Vous avez vu Luisa, elle vous a parlé ? Quand cela ? — Quand elle est venue m'avouer qu'elle avait peur d'être frappée à son tour par la veuve de Miguel.

—Que t'a-t-elle dit ?

Emma lui répéta le récit de Luisa.

—Donc, conclut-elle, celle qui a écrit ces lignes, elle montrait le manuscrit, celle qui a volé Anita, celle qui a puni Luisa elle-même, sans doute par la mort, celle dont la vengeance ne restera pas là, Dolorès, en un mot, n'a rien inventé, n'a rien exagéré.

Lopez se taisait, accablé par l'évidence. Nier plus longtemps, en effet, était inutile.

—Eh bien, quand cela serait vrai ? dit-il, ce sont les mœurs du pays, et ce qui paraît si effroyable à une Française, à une femme douce et bonne comme vous, paraît si simple et naturel à nous autres. Je n'ai fait que ce que tout autre eût fait à ma place, et si je n'avais pas porté Rosas la preuve que Miguel avait péri, c'est moi que Rosas eût fait fusiller.

—Tout autre n'eût pas été l'ami, le frère, l'obligé des Miguel et, dans ce cas il fallait mieux risquer la mort que la donner.—D'ailleurs, vous ne me ferez pas croire que vous n'êtes pas un lâche !

—Ah ! des raisonnements de femme.

—Soit ! alors je vous dirai seulement ceci :

Lopez, quand vous avez été impitoyable, vous n'avez donc pas songé qu'un jour, vous aussi, vous pourriez avoir une femme et des enfants !

Quand vous avez repoussé cette épouse, vous n'avez pas songé à ce que vous eussiez éprouvé, à ce qu'eût ressenti votre femme, si marié un jour, vous eussiez eu à subir ce que vous faisiez subir à ce mari et à cette femme qui s'aimaient ?

Quand vous faisiez martyriser, sous les yeux de cette mère cette héroïque petite fille, qui se mourait plutôt que de trahir vous n'avez donc pas songé qu'un jour aussi vous pourriez être père, qu'un jour aussi vous pourriez avoir à pleurer sur vos enfants, auprès de leur mère, folle de désespoir ?

—Eh !

—Quand on agit ainsi que vous avez agi, quand on est sans pitié, ainsi que vous avez été, quand on méconnaît toutes les lois du cœur et toutes les lois de la nature, on ne vient pas ensuite, demander au cœur et à la nature des joies et du bonheur auxquels on n'a plus droit.

Quand on traîne derrière soi un pareil passé, quand on est poursuivi dans la vie par la haine d'une veuve, d'une mère inconsolable, dont on a été le bourreau, on n'expose pas une autre femme, la sienne, une autre mère, celle de ses enfants, Lopez, à devenir aussi malheureuse, plus malheureuse, peut-être, au risque de se transformer un jour, pour la seconde fois, en bourreau, et, cette fois, bourreau des siens !

— Emma, soit, j'ai été coupable, je l'admets, mais si tu m'aimes, pardonne.

Après tout, ce n'est pas envers toi que j'ai péché. N'oublie pas que je t'aime, que j'aime nos enfants, que pour toi et pour eux, je donnerais tout mon sang. Ne suis-je pas assez frappé ? Vas-tu t'unir à cette ennemie, et ne trouves-tu pas que j'ai assez souffert ? Toi-même, pourquoi ajouter de la torture à la torture ? Le devoir d'une femme est d'aimer son mari, quoi qu'il ait commis, d'autant plus qu'à toi, je n'ai jamais fait de mal.

Le jeune homme eut un triste sourire, plein d'une résignation navrée.

— Vous m'avez fait, dit-elle, le plus grand mal qui pût m'être fait : vous avez tué en moi, mon admiration et mon adoration pour vous. Pendant quatre ans, j'ai vécu d'un beau rêve, le réveil est venu.

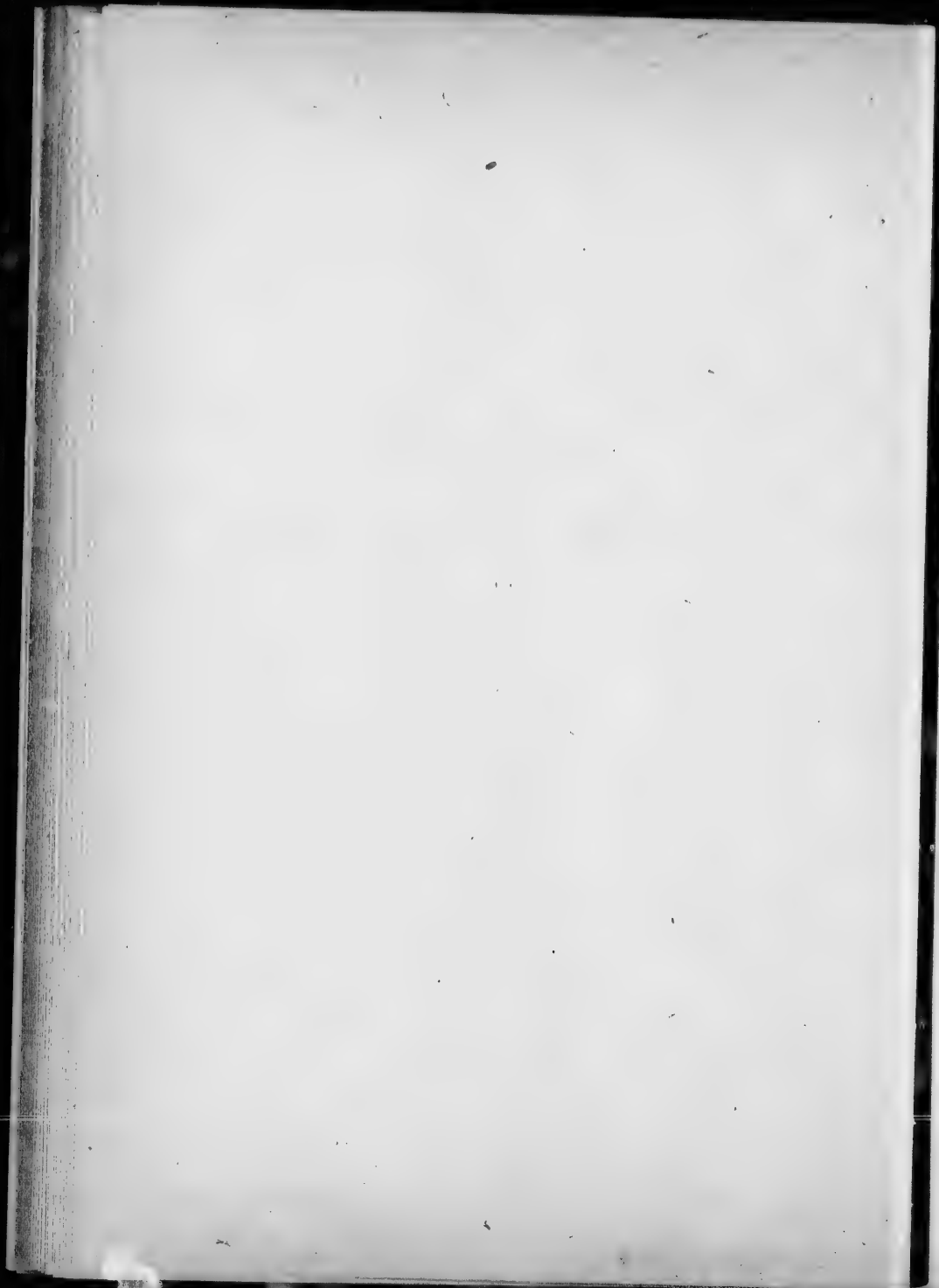
— Ah ! fit-il avec rage, cette femme est bien vengée !

— Mais, rassurez-vous, Lopez, je ne suis point mauvaise, et je n'oublierai jamais que je vous ai aimé. Je resterai votre amie fidèle, votre compagne, votre sœur dévouée. Plus jamais de mes lèvres ne sortira un mot de reproche pour l'existence d'angoisse, de deuil et de désolation, que vos crimes m'ont faite. Et si la veuve de Miguel vous menaçait d'un poignard, et que je fusse là, je me dresserais entre elle et vous, qui êtes le père de mes enfants, pour vous couvrir de mon corps et recevoir la mort à votre place. Mais ne m'en demandez pas davantage. Dans mon cœur brisé, il ne reste plus qu'un sentiment, l'amour maternel, et je n'ai pas trop de toutes mes forces pour veiller sur Anita.

Anita, ma fille unique, à présent, afin de la protéger et de la défendre, afin de détourner, dans la mesure du possible, de sa tête innocente, la fatalité que le père traîne avec lui.

— Emma, ce n'est pas votre dernier mot. Vous changerez d'idée !

— Jamais !



DEUXIEME PARTIE

LES DEUX GOUTTES DE SANG

I.—QUATORZE ANS APRÈS

Cinq heures venaient de sonner, lorsqu'un garçon, ouvrant la porte du bureau où travaillaient plusieurs employés, dit d'une voix respectueuse :

—Monsieur Marcus, monsieur le baron vous prie de venir lui parler.

Un jeune homme qui écrivait à une table d'acajou massif, recouvert d'un cuir rouge et surmontée d'un casier garni de cartons portant des numéros d'ordre, releva aussitôt la tête.

—J'y vais à l'instant, répliqua-t-il.

En effet, ouvrant rapidement un tiroir placé à sa droite, il y fit disparaître quelques papiers qu'il avait devant lui, et le referma soigneusement. Ce jeune homme, très brun, avec de grands yeux châtain, avait une des plus jolies têtes qu'une mère puisse rêver pour le fils sur lequel elle a mis toutes ses espérances et qui sait, toute la fierté. Après avoir resserré les papiers, avec soin et empressement, le jeune homme traversa la vaste pièce où deux autres employés beaucoup plus âgés travaillaient chacun devant sa table, et sortit vivement.

Les bureaux de la maison de banque Rivadarcos occupaient tout l'entresol d'un des plus riches hôtels de la rue Lepeletier. La caisse, les salles destinées au public, tenaient toute la partie du devant, M. Rivadarcos s'était réservé le second pour son cabinet personnel et d'autres pièces où attendaient les nombreux visiteurs qui n'avaient affaire qu'à lui.

Le jeune homme n'eût donc qu'un très court corridor à traverser pour

arriver à une antichambre où veillait un huissier on ne peut plus solennel et correct.

A la vue de l'employé, cet huissier se leva, et, sans mot dire, alla soulever une lourde tenture, de velours, derrière laquelle apparut une porte à laquelle il frappa un léger coup, avant de l'ouvrir ; puis il s'effaça, pour laisser passer celui qu'il introduisait, et referma la porte.

Le cabinet du banquier était immense et agencé avec un luxe inouï, même un peu tapageur. Lorsque le jeune Marcus entra dans ce cabinet, Rivadarcos s'y promenait de long en large, les bras derrière le dos, le front penché, les sourcils contractés, l'air profondément inquiet et préoccupé.

A la vue de son employé, il essaya de chasser brusquement cette expression, où l'on eût pu lire de terribles angoisses ; mais si habile qu'eût été la transformation dictée par sa volonté, il était impossible, au premier regard jeté sur cet homme, de ne pas dire :

— Voilà un homme malheureux ?

Lopez avait, en effet, bien changé depuis les quatorze années écoulées. Quiseparèrent cette seconde partie de notre récit. Cependant, aucun fait matériel nouveau ne s'était produit de la part de Dolorès, depuis ces trois événements successifs. Les recherches de la police avaient été vaines, à la vérité. On n'avait retrouvé ni Dolorès, ni Anna, ni le meurtrier de Luisa.

On n'avait plus jamais entendu parler d'Anna que la mère pleurait tous les jours, et croyait morte, la veuve de Miguel ayant voulu, sans doute, rendre coup pour coup et torture pour torture à la fille de celui qui avait fait torturer Juanita : mais, d'autre part, il n'avait été fait aucune tentative contre Anita, ni contre la femme de Lopez, et on eût pu croire que Dolorès avait disparu de ce monde, au grand silence qui s'était fait autour d'elle.

Cependant, ni Lopez ni Emma, bien qu'ils évitassent avec soin de parler jamais de la veuve de Miguel ne se firent à cette apparente torpeur.

Tous deux sentaient des yeux fixés sur eux dans l'ombre ; tous deux se disaient qu'un jour quelque nouveau trait empoisonné viendrait les atteindre en plein cœur tous deux silencieusement se demandaient, chacun de son côté, à quel instant s'abattrait le nouveau malheur suspendu sur leur tête.

Le jeune Marcus entra dans la maison du banquier depuis deux ans seulement, n'avait donc jamais connu les jours de tranquillité morale du baron.

Pendant les deux années écoulées, il l'avait vu à peu près dans l'état où nous le retrouvons, bien que cet état allât en s'aggravant avec une persistance et une sorte de rapidité pareille à celle que subit un quartier de roche, arraché de sa base et précipité sur une pente vertigineuse.

Marcus avait appris, en entrant dans la maison de banque de la rue Lepelletier, qu'un grand malheur avait frappé son patron, qu'une petite fille la sœur de Mlle Anita Rivadarcos, avait été enlevée, et qu'on ignorait ce qu'elle était devenue mais là s'arrêtaient ses renseignements à ce sujet ; ainsi que ceux du public, et il connaissait, comme on le verra avant peu, assez d'autres causes aux inquiétudes et aux angoisses de son patron, pour ne pas les trouver suffisantes et s'aviser de chercher au-delà.

D'ailleurs, son regard, en allant au baron, exprimait tant de sympathie, que celui-ci tendit les deux mains à son employé, en lui disant :

— Ah ! mon jeune ami, j'avais hâte de vous voir.

J'ai lu hier soir, ou plutôt cette nuit, car je ne sais plus ce que c'est que le sommeil, votre travail sur les mines de *** C'est clair et c'est concluant.

Impossible de discuter vos chiffres et vos calculs.

— Je le crois, monsieur le baron ; mais, avec les indications et les documents que vous m'avez fournis, il ne s'agissait plus que d'un travail d'exposition et de classification.

— Mais tout est là dans les affaires, mon cher Marcus.

Il ne suffit pas de trouver les idées.

Elles courent les rues.

Le tout c'est de savoir les présenter.

Après avoir lu votre résumé, après avoir vérifié les chiffres groupés par vous, après avoir pesé les considérations sur lesquelles vous les appuyez et dont plusieurs m'avaient échappés, j'ai tant de chose en tête ! ma conviction, est faite, absolue.

Il y a une fortune colossale, une fortune certaine, pour qui aura la concession.

— Et ce sera vous, monsieur le baron.

— Cela dépend de quelqu'un.

Ce sera moi, je l'espère, si je puis obtenir son appui.

— Pourquoi ne le ferait-il pas.

— Pourquoi ?

Le baron regarde autour de lui, puis baissant la voix.

— Ecoutez-moi, mon cher enfant, je puis parler franchement devant vous.

Je sais que vous êtes discret et je compte sur votre dévouement.

— Absolu ! fit le jeune homme avec un accent de sincérité qui ne pouvait laisser aucun doute sur ses sentiments.

— Et ce dévouement, je saurai le reconnaître, un jour où l'autre, comme il le mérite.

Le jeune homme devint très pâle, et s'inclina silencieux, en baissant les yeux, avec un embarras qui n'échappa point à Lopez, et alluma dans les prunelles du banquier un éclair de satisfaction aussitôt réprimé.

— Donc reprit Rivadarcos, j'ai vu X. il y a trois jours au sujet de ces mines, lui demandant son appui.

— Et bien ?

— Il m'a écouté froidement, suivant ses habitudes. Quand j'eus fini, j'attendis sa réponse. Un tel est votre concurrent m'a-t-il répondu avec sécheresse.

— Soit.

Mais je suis prêt aux plus grands sacrifices pour réussir.

Alors, il s'était levé, m'a tourné le dos, s'est approché de la cheminée, surmontée d'une belle glace.

Il l'a ternie de son haleine puis a tracé de son doigt, sur cette vapeur passagère, le chiffre un, suivit de six zéros.

—Un million s'écria le jeune homme.

—Voilà ce qu'il demande pour me favoriser. J'ai répondu oui, lorsqu'il est revenu vers moi. Nous nous sommes donné la main, et je suis parti.

—Mais si votre concurrent en offre autant ? fit Marcus qui devait, sans doute, connaître le personnage car il ne parut pas surpris de ce spirituel procédé pour passer les marchés qui ne doivent pas figurer devant la cour des comptes.

—Je crois qu'on est assez mon ami pour me donner la préférence, à chiffre égal, ricana Lopez.

Pendant une minute, il régna un silence un peu embarrassant pour deux hommes.

—Il y a des jours, reprit Lopez lentement, en étudiant de côté la physiologie de son jeune confident, où un million n'est rien pour une maison de l'importance de la mienne, mais tous mes fonds sont engagés jusqu'au dernier sou, et je ne pourrais réaliser actuellement.

Il s'essuya le front où perlait un peu de sueur.

—Il y a eu, ajouta-t-il d'une voix altérée, une panique folle en Bourse, aujourd'hui.

—Je le sais, monsieur, et je n'osais vous en parler, répliqua timidement le jeune homme.

—D'autant plus, n'est-ce pas, ajouta le banquier, que cette panique et baisse formidable qui a suivi, portent justement sur les valeurs dont j'ai bourré mon portefeuille ?

—En effet.

Ces actions sont tombées à 75 francs. C'est un désastre.

Cela ruine des milliers de personnes, et l'on cite deux maisons d'Allemagne qui vont sauter.

—Lesquelles ? demanda Lopez, devenu brusquement livide.

Marcus lui cita deux noms connus.

—Mais comment n'en suis-je pas prévenu ? s'écria le baron avec un geste de fureur,

—La nouvelle est venue par le courrier que je dépouillais, lorsque vous m'avez fait l'honneur de me faire appeler, et, sans les avoir communiquées à personne, je vous apporte les deux lettres.

Je vous les aurais déjà remises, si vous ne m'aviez interrogé sur d'autres sujets.

Rivadarcos arracha plutôt qu'il ne prit, les deux missives que lui présentait son commis, et les parcourut, sans pouvoir contenir le tremblement qui agitait ses mains.

Puis, il fit deux tours dans son vaste cabinet et se laissa tomber sur un fauteuil, devant son bureau, où il s'accouda.

Marcus le regardait, immobile, hésitant, devenu très pâle lui-même.

On lisait son embarras sur son juvénile visage, peu apte à cacher ses émotions ou ses pensées. Devait-il se retirer et laisser le banquier seul,

livré à ses méditations ? Devait-il intervenir, dire une parole, poser une question ?

C'est dans ce sens qu'il se décida.

Il fit deux pas en avant.

— Monsieur, commença-t-il timidement.

— Que me voulez-vous ? répondit brutalement Lopez, en levant sur lui des yeux rougis, et presque égarés.

— Pardonnez-moi.

— Ah ! oui, c'est vous, Marcus reprit Rivadarcos.

Je vous avais oublié.

Laissez-moi excuser la faiblesse à laquelle vous venez d'assister, mais vous en savez tant sur mes affaires !

— La situation est-elle donc si désespérée ? reprit le jeune homme un peu rassuré par le changement de ton du baron.

— Oui, fit celui-ci, et vous ne pouvez guère l'ignorer, et demain, ou dans quelques jours, tout Paris le saura.

— Votre crédit n'est pas encore ébranlé.

— Parce que nul ne connaît encore, du moins, je l'espère, la déconfiture de ces deux maisons de Francfort.

Rivadarcos se leva violemment.

— Et pourtant, c'était une spéculation magnifique !

Tout à coup la baisse effroyable, quand j'allais réaliser, tous mes fonds y sont engagés.

J'ai, en plus, pour soixante millions de papier de ces deux maisons de Francfort.

Nous périrons ensemble.

Si elles succombent, et cela n'est pas douteux d'après cet avis, je suis perdu, c'est la banqueroute.

Marcus chancela sous cette parole terrible, comme s'il se fût agi de sa propre fortune ou de son propre honneur.

— N'y a-t-il pas moyen de parer au désastre demanda-t-il enfin d'une voix étouffée.

— Si j'avais quelques jours, peut-être, balbutia le banquier.

Voyons donc.

Il relut plus attentivement les deux lettres qu'il avait froissées dans un premier mouvement de désespoir.

— Ah ! ah ! fit-il subitement avec le geste fou d'un noyé qui se rattache à une branche.

Quoi donc monsieur ? demanda Marcus.

Nous sommes le 20 juin, n'est-ce pas ?

Sans doute.

Eh bien nous avons acheté à terme, fin courant.

Nous avons huit jours devant nous, et la faillite ces maisons de Francfort n'éclatera pas avant la fin du mois !

— Alors . . .

— Alors, il faut qu'avant six jours j'aie la concession mines, et, une fois en possession de ce titre, je trouverai deux millions si j'ai besoin.

— Vous voilà sauvé !

Peut-être, car, pour cela, il faut un million d'abord à donner à ce . . . et je ne l'ai pas.

Il y eut encore un silence.

Lopez ruminait quelque idée possible dans son cerveau enfiévré.

Marcus également cherchait ou plutôt il ne cherchait pas, ayant trouvé ce qu'il voulait dire, hésitant seulement à le dire par une de ces timidités qui sont certes, un des plus grands charmes de la jeunesse, car elles en révèlent les candeurs, quand il y a candeur, chose qui devient de plus en plus rare de nos jours où beaucoup d'éphèbes en remontreraient aux vieillards.

— Monsieur le baron, reprit-il enfin, l'air presque aussi troublé que s'il allait commettre une mauvaise action.

Lopez le regarda.

— Monsieur le baron, reprit-il, je vous ai dit lorsque je suis entré chez vous que j'avais une certaine fortune.

— Sans doute.

— Et que je tenais peu aux appointements, pourvu que j'apprise la haute banque sous votre direction.

— Cela est vrai.

A combien monte exactement ma fortune, qui n'est pas bien considérable toutefois, je l'ignore.

— Comment cela ?

— Je vous avais dit que j'étais orphelin.

Ne l'êtes-vous pas ?

— Non, j'ai encore ma mère, une noble et sainte femme, mais qui habite à l'étranger, et que je vois hélas bien rarement.

Une émotion profonde, en prononçant ces paroles avec un respect enthousiaste, remplissait évidemment le cœur du fils.

— Si, je ne vous en ai point parlé, c'est que ma mère vit si retirée du monde, à la suite d'une maladie qui l'a privée de l'usage de ses membres . . .

Les mots sortaient péniblement des lèvres du jeune homme, et Lopez attribua naturellement ce trouble extrême, à l'affection du fils pour sa mère, à la peine qu'inspiraient à ce fils les souffrances de cette mère.

— " Qu'elle préfère qu'on ne parle pas d'elle.

Lopez, au fond, était trop absorbé par ses propres angoisses et le désespoir aigu que lui causait sa situation tragique pour s'intéresser beaucoup à ces détails et y attacher une importance quelconque.

Où voulait en venir Marcus ? voilà ce qui préoccupait seulement le banquier.

— Bien que je sois majeur depuis plus de deux ans, je ne lui ai jamais demandé de comptes, poursuivit le jeune homme.

Elle a toujours subvenu à tous mes besoins, et d'ailleurs les questions d'argent n'existent point entre mon père et moi.

— Eh bien, après ? interrompit le baron Rivadarez.

— Je vais demander à ma mère, la part qui me revient, et si vous voulez l'accepter . . .

Lopez regarda longuement le jeune homme.

Evidemment, ce trait de confiance et de générosité étonnait celui qui en était l'objet, avant même de la toucher.

— Merci, dit-il enfin, en tendant les deux mains au jeune homme ; merci, mon ami.

Vous êtes un noble cœur.

— Alors, vous acceptez ?

— Je ne sais si je le dois, mais je suis vraiment ému de l'offre, et puis, il est peu probable que ce secours puisse me sauver.

— Pourquoi ?

— D'abord, parce qu'il n'arrivera pas à temps.

Ensuite... à combien monte votre part légitime ?

— Je vous ai dit que je ne le savais pas au juste, mais je suppose que cela peut aller à 4 ou 500,000 francs environ, à en juger par le revenu que ma mère m'assure, depuis ma majorité.

Cela ne ferait pas le million dont vous avez besoin, mais cela en ferait toujours la moitié, et vous trouveriez plus facilement le reste.

— Mon jeune ami, reprit Lopez, je vous répète que je ne sais si cet appui que vous m'offrez avec tant de dévouement, pourrait arriver en temps opportun.

Mais, ce que je vous affirme c'est que si j'obtiens la concession, c'est que si je réunis d'ici à quelques jours, le million qui peut me sauver, vous serez mon associé dans cette affaire des mines, sans avoir pour cela, besoin d'y verser un centime.

Agissez cependant de votre mieux, et faites le possible, pour réunir vos fonds.

J'accepte votre proposition, mais je vais tenter néanmoins une autre démarche, bien qu'elle me coûte et me soit cruelle.

Cette démarche aboutira j'en suis convaincu, et, sans rien ôter à ma reconnaissance, me permettra de me passer de votre dévouement.

Il serra encore les deux mains du jeune homme et ajouta :

— Il est six heures.

Je donne un grand dîner ce soir.

Vous êtes des nôtres, et vous n'avez que le temps d'aller passer habit.

Inutile, n'est-ce pas mon jeune ami de vous recommander d'être gai, moi-même, ajouta-t-il avec un rire amer ; il ne nous est pas permis, en ce moment, d'avoir l'air triste ou préoccupé !

— Oh ! je comprends, et vous pouvez être assuré, répondit Marcus, dont, en effet le visage rayonnait, depuis que le banquier avait accepté son offre et qu'il l'avait invité à dîner.

— Très bien ! interrompit Lopez qui avait hâte de partir.

Je prévienrai la baronne, et ma fille.

— Elles seront enchantées de vous voir.

Marcus s'inclina et sortit précipitamment.

— Décidément, il est amoureux fou... amoureux comme je l'ai été murmura le banquier resté seul.

Dans la lutte pour la vie, il faut savoir se servir de tout.

Puis, secouant la tête et prenant un visage qui cachait les angoisses de l'homme sous le masque de fer du banquier, il descendit dans la cour où l'attendait son coupé et y monta, après avoir dit au cocher : Boulevard Malesherbes.

CHAPITRE II

ANITA

M. et Mme Rivadarcos avaient abandonné l'hôtel de la rue de Morée, à la suite du triste événement qui les avait privés de l'une de leur deux filles.

Emma ne voulait plus rester dans le cadre qui lui rappelait trop douloureusement la perte faite.

Le banquier avait donc revendu l'hôtel de la rue de Morée et acheté un charmant hôtel avec grand jardin, et bordure, sur le parc Monceau, où Anita jouait toute la journée, pendant la belle saison, sous les yeux de sa mère, et pouvait se promener, quelque temps qu'il fit.

C'est à ce nouvel hôtel, où les deux époux vivaient depuis douze ans, que se rendait Rivadarcos, et c'est là également, qu'arriva Marcus, à sept heures moins quart, en avance de trois bons quart d'heures sur l'heure du dîner.

Comme de juste, arrivant si tôt, Marcus se trouva le premier dans le grand salon du rez-de-chaussée, où l'on introduisait les visiteurs et les invités.

Non seulement, il s'y trouva le premier, mais encore, il s'y trouva seul.

Aussi après avoir traversé le salon lentement, le confident de Lopez pénétra sous une véranda couverte, qui communiquait avec le salon, regardant autour de lui, puis, au bout de quelques pas, s'arrêta brusquement, tandis qu'une vive rougeur empourprait son visage généralement un peu pâle.

Il venait d'apercevoir entre deux buissons de camélias, une tête qui lui souriait. Cette tête était celle d'une jeune fille, dont la beauté éblouissait au premier regard.

— Bonjour, Monsieur Marcus, fit la jeune fille, en se dégageant avec grâce des buissons qui la cachaient en partie pour apparaître tout à coup, dans sa ravissante toilette de soirée.

Si elle avait calculé par coquetterie féminine, ce petit coup de scène, elle du être satisfaite de l'effet produit, car l'admiration du jeune homme acheva de le troubler complètement et c'est à peine s'il put balbutier un "mademoiselle !..."

Toutes les forces vives de son âme semblaient concentrées dans ses yeux. Elle resta une seconde ou deux, silencieuse, immobile, dans la posture qu'elle avait dû prendre pour écarter les branches des buissons qui lui formaient cadre, le haut du corps légèrement en avant, les bras étendus s'appuyant sur la pointe de ses petits pieds, jouissant de l'effet produit, regardant celui qui la regardait.

— Vous êtes donc des nôtres maintenant, en achevant de se déga-

ger des touffes qui semblaient vouloir la retenir, et en s'avançant de deux pas vers le jeune commis de banque de Rivadarcos.

—Oui, mademoiselle, répliqua Marcus, monsieur votre père m'a fait l'honneur de m'inviter.

—J'en avais le pressentiment, dit-elle.

Vraiment vous... pensiez à moi !

Anita tendit la main à Marcus, avec la sincérité de son innocence heureuse, et en jeune fille habituée à ne point mentir et être franche vis-à-vis d'elle-même et des autres ; ce fut sa réponse.

Il saisit cette main d'une façon si respectueusement passionnée, qu'à ce seul geste, tout ce qu'il y avait peut-être d'un peu peu hardi et d'un peu trop sincère, diront beaucoup de gens, dans l'action de la jeune fille, se trouva justifié !

—Je suis toujours prête avant maman, poursuivit-elle, sans songer à se cacher du plaisir qu'elle éprouvait.

Aussi, je suis descendue pour prendre des camélias.

Il y en a un pour moi, celui-ci qui était légèrement teinté et dont elle indiqua la place en l'approchant de ses cheveux sur son côté, l'autre est pour maman.

Nous portons toujours les mêmes fleurs.

—Comment va madame votre mère, demanda Marcus avec sollicitude ?

—Maman va bien, dit Anita.

Sous son aspect frère qui la fait ressembler à sa sœur, aînée, elle est vaillante, voyez-vous, monsieur Marcus ; et puis je crois qu'elle vit de ma vie et qu'elle ne sera jamais malade tant que je me porterai bien de même qu'elle ne vieillira jamais tant que je serai jeune.

Votre mère vous aime passionnément, répondit Marcus.

Qui ne vous aimerait pas ainsi vous voyant et vous connaissant ?

—Alors vous m'aimez ? répliqua-t-elle, en le regardant avec une douceur encourageante.

—Oh Anita, murmura-t-il, si je vous aime ?

—Vous ne l'avez jamais dit, il est vrai.

Pourquoi répéta-t-il ?

Vous savez poursant bien que je ne vous déteste pas, continua-t-elle avec son frais sourire à la fois spirituel, confiant heureux et tenace.

—Anita, vous feriez croire aux anges !

—Ce n'est pas une réponse, cela !

—Vous avez raison,

—Je vous en dois une.

J'ai des explications à vous donner, à vous seule.

—C'est donc bien mystérieux et bien grave ?

—Vous en jugerez quand vous m'aurez entendu.

Il la regarda d'un air profondément ému, et ajouta :

—Je suis venu d'avance, parce que j'espérais vous rencontrer peut-être, et que j'étais décidé à vous parler.....

—Eh bien dit-elle, je trouverai moyen dans la soirée, de vous écouter.

Il y aura beaucoup de monde, c'est plus facile en pareil cas.

— Merci, j'ai tant de choses à vous dire !

— Et à présent nous serions interrompus.

Nos hôtes vont arriver.

Il faut que je remonte auprès de maman, pour lui placer moi-même son camélia dans les cheveux.

Voulez-vous les sentir ?

Elle lui donna les deux fleurs quand on entendit la porte cochère s'ouvrir et le roulement sourd d'une voiture sur le sable fin de la cour d'entrée.

— Voici du monde, s'écria Anita, je me sauve.

A tout à l'heure ! fit-elle, en lui envoyant un dernier sourire et elle s'enfuit, légère et prompte, comme une gazelle effarouchée.

Toujours courant, elle arriva au premier étage, à l'appartement particulier de la baronne.

— Comme tu es rouge, et comme le cœur te bat, ma chérie, s'écria Mme Rivadarcos, à la vue de sa fille, qui lui sautait au cou et l'embrassait gentiment.

— C'est que j'ai couru, répliqua Anita. Je suis un peu en retard.

— Comme tu sembles gaie et heureuse.

— Ne le suis-je pas toujours auprès de toi, maman ?

— Sans doute, ma chérie. Mais aujourd'hui il y a quelque chose de plus, et ton petit cœur ne battait pas seulement de la course que tu venais de faire.

A ces mots, sous le regard interrogateur de sa mère, une fugitive flamme ajouta quelques atomes de carmin à l'incarnat transparent qui animait déjà le teint de la jeune fille.

— N'as-tu vu personne, tout à l'heure continua la baronne.

— Si, maman, répliqua Anita, sans baisser les yeux, avec sa jolie sincérité.

— Et c'est ?

— Monsieur Marcus. Papa l'a invité ce soir, et il est arrivé au salon, pendant que je cueillais nos deux camélias !

— Ah ! je m'en doutais fit Emma, qui devint pensive.

— Est-ce que cela te déplaît ?

— Non, pas le moins du monde. Et vous avez causé ensemble ?

— A peine échangé quelques paroles pendant cinq minutes, peut-être dix.

— Ce jeune homme te plaît beaucoup ?

— Oui, maman.

— Et lui ?

— Il m'aime.

— Il te l'a dit ?

— Non, mais il m'a promis de me dire pourquoi il ne me l'avait pas dit, répliqua Anita, en souriant de cet air tendre et spirituel qui n'eût appartenu qu'à elle s'il n'avait appartenu déjà à sa mère.

— C'est à moi qu'il aurait dû s'adresser d'abord, poursuivit la baronne toujours songeuse.

— Oh ! maman, puisque je n'ai point de secret pour toi, et que tu lis dans mon cœur comme dans ton propre cœur, pourquoi me priver de la douceur de l'entendre la première.

En ce moment la femme de chambre vint annoncer qu'il y avait du monde au salon.

— Nous recauserons de tout cela ! fit vivement Emma, en embrassant sa fille avec des larmes de tendresse dans les yeux.

— Quand tu voudras, mère chérie.

Lorsque madame Rivadarcos entra dans le salon suivie de sa fille, il y avait en effet quelques-uns des invités du baron parmi lesquels naturellement monsieur Marcus.

Les deux jeunes gens se saluèrent, comme s'ils ne s'étaient pas vus déjà, et Emma tendit la main au jeune homme avec cette expression de sympathie qui prenait tant de charme, venant d'elle.

Lopez quoique parti avant Marcus était arrivé bien après lui, ayant été arrêté en route pour l'un de ses principaux clients de ceux dont le crédit à la banque était le plus élevé, et qu'il n'eût pu rembourser, si ce client avait réclamé ses fonds, à cet instant de crise.

— Emma, dit-il, à sa femme au moment où on allait passer dans la salle à manger, je vous prierai ce soir quand nous serons seuls de m'accorder quelques minutes d'entretien.

— Oui, mon ami, dit-elle doucement encore frappée de l'expression d'angoisse de son mari qu'elle seule pouvait déceler nettement sous le visage d'emprunt que lui imposait la présence des hôtes.

Le dîner fut somptueux ainsi qu'il l'était toujours chez les Rivadarcos.

Le repas fini les invités se répandirent dans la véranda et dans les jardins où l'on devait prendre le café à la fraîcheur relative de cette belle soirée de fin de printemps, avant l'heure où commençait le concert.

C'était l'instant favorable pour les deux amoureux qui désiraient échanger quelques mots sans témoins.

Aussi, Anita et Marcus en profiteront-ils sans s'être fait un signe avec le merveilleux instinct que l'amour donne de l'esprit aux filles.

— Parlez vite, je vous écoute, dit mademoiselle Rivadarcos, lorsque les deux jeunes gens se rencontrèrent, comme par hasard, au détour d'une petite allée, suffisamment éloignée et suffisamment obscure, pour qu'ils fussent assurés de la solitude de leur entretien.

— Mademoiselle, fit le jeune homme d'une voix émue, vous savez que je vous aime, que je vous aime follement, depuis le premier jour où je vous ai vue, il y a de cela deux ans.

C'est ce qui m'a décidé à solliciter mon entrée dans les bureaux de votre père.

J'ignorais ce qu'il en résulterait, mais ce m'était déjà un bonheur que de vivre en une atmosphère qui se rattachait à la vôtre si indirectement que cela fût.

Si j'avais été libre, poursuivit Marcus, il y a longtemps que je vous aurais avoué mon amour, que je vous aurais demandé la permission d'en parler

à madame votre mère, qui paraît vous aimer si tendrement, en ouragé à cela. Il est bienveillant qu'elle me fait, par la sympathie et la confiance que M. Rivadarcos veut bien me témoigner.

Il s'arrêta une seconde.

— Si vous étiez libre, dit alors Anita.

— Pas absolument. Ainsi que je l'avoue à M. Rivadarcos aujourd'hui même je ne suis pas orphelin.

— Ah ! fit Anita très surprise.

Il me reste ma mère, une noble et sainte femme, que j'ai toujours adorée et respectée, comme elle le mérite, par sa bonté envers moi, l'élévation de son cœur et les horribles souffrances qui ont brisé ce cœur dans des affections les plus légitimes et les plus sacrées.

— Eh bien, monsieur Marcus ?

— S'il ne s'agissait pas d'obtenir le consentement de ma mère, il n'y aurait point de difficulté. Mais ma situation et la sienne ne sont pas aussi simples que cela et je suis obligé de vous dire un aveu, de vous révéler des secrets que j'avais juré de taire et que nul, en dehors de vous, ne doit apprendre.

— Il hésita, et ajouta :

— Voulez-vous me promettre que rien de ce que vous allez entendre ne sortira de vos lèvres que vous ne le répéterez à personne pas même à madame votre mère ?

C'est donc bien grave ? demanda Anita.

— Vous en jugerez vous-même. Je ne devrais pas le dire.

— Même à moi ?

— Même à vous ! à vous que j'aime plus que ma vie ! Mais je ne veux pas que vous puissiez douter de moi, de mon cœur, de ma loyauté, que vous puissiez jamais mal interpréter ma conduite ou en souffrir.

D'ailleurs, aimer, dans le sens élevé, absolu du mot, c'est croire. Je crois en vous, et je ne vous demande plus cette promesse de silence qui semblerait vous inquiéter.

Vous ne me la ferez qu'après m'avoir entendu si vous jugez que vous le deviez.

Anita se rapprocha de lui et tendit la main.

— C'est que je n'ai jamais rien caché à maman, fit-elle.

Mais parlez.

La promesse que les lèvres ne prononçaient pas, l'accent et le regard la firent, et Marcus reprit.

— Je me dis orphelin, parce que ma mère désire que son existence demeure inconnue. Depuis vingt ans, elle a voué sa vie à une œuvre sacrée à un devoir noble et saint, dont rien ne peut, ne doit la dispenser, non plus que moi-même.

Il devint très pâle, et ses yeux habituellement doux et pensifs, s'emplirent d'une brusque flamme, dont l'éclat effraya presque la jeune fille.

— Un crime, poursuivit-il, un crime atroce et lâche, à rendu ma mère veuve.

ouragé à cela
confiance que

s aujourd'hui

ujours adorée
élévation de
des affections

ère, il n'y au-
ont pas rui-
s révéler des
e doit appren-

entendre ne
me à madame

is je ne veux
uté, que vous

oire. Je
e qui sem

z que vous le

t le regard la

existence de-
œuvre sacrée
spenser, non

nsifs, s'empli-
fille
du ma mère

Un misérable a assassiné mon père dans des conditions particulière-
ment infâmes, que je ne puis vous expliquer.

Il a même été plus loin, et si je vous donnais le détail de ces scènes san-
glantes, je troublerais votre âme et j'assombrirais pour longtemps votre jeune
imagination

Laissez-moi donc vous taire cela, vous l'apprendrez, un jour ou l'autre,
si vous consentez à devenir ma femme Anita, quand j'aurai un nom à vous
offrir.

— Un nom ? fit encore la jeune fille de plus en plus étonnée, mais émue
elle-même plus violemment qu'elle ne l'aurait cru par l'accent et les étranges
paroles de celui qu'elle aimait.

— Oui, Anita, car le nom sous lequel vous me connaissez, ce nom de Mar-
cus que je porte aux yeux de tous ce nom n'est pas le mien.

— Vous ne vous l'appellez pas ?

— Et, ajouta Marcus, j'ignore moi-même mon véritable nom, que ma mère
ne me révélera que le jour où elle me mettra en face de l'infâme qui assassina
son mari et mon père, elle me dira : Tiens ton serment !

— Oh ! mon Dieu ! balbutia Mlle Rivadarcos, que me dites-vous là ?
Quel serment ?

— Le serment que, tout enfant, j'avais à peine trois ans, et pourtant,
je me le rappelle, et je vois encore la scène comme si j'y étais, le serment
que ma mère me fit faire sur le cadavre encore chaud de mon père, en plaçant
ma petite main sur une poitrine trouée de balles, et où le cœur ne battait
plus !

Ce serment, Anita, reprit-il d'une voix basse mais pleine d'une résolution
implacable, ce serment, je l'ai répété bien des fois, après ma prière du soir
devant le portrait du mort.

Devenu jeune homme et capable de comprendre à quoi je m'engageais,
je l'ai renouvelé, ce serment, entre les mains de ma mère inconsolable !

— Et c'est un serment de vengeance ! dit Anita.

— J'ai juré de punir l'assassin, le traître, l'ami qui a versé le sang de
son bienfaiteur, l'homme qui a fait de l'existence de ma mère une longue
agonie, et une incessante torture, j'ai juré de punir celui qui a....

— Achevez !

— C'est inutile.

Il y a des infamies qu'il est préférable de taire, car, bonne et généreuse
comme vous l'êtes Anita, le récit de certains raffinements de cruauté vous
rendrait malheureuse.

Je sais trop l'effet que cela produit sur un jeune cœur.

Je sais trop qu'on en rêve toutes les nuits !

— Ah ! que je vous plains ! s'écria-t-elle avec une passion tendre, et que
vous avez dû souffrir. Que je plains votre pauvre mère !

Merci, Anita, merci de ces bonnes paroles.

— Alors, vous comprenez, Anita n'est-ce pas ! dit-il avec une prière
dans la voix, que je dois tenir mon serment ?

— Oui, je le comprends ! fit-elle, avec une expression d'énergie, qui
éclata brusquement dans ses yeux d'or.

Oui, oui, vous devez venger la mort de votre père, venger les larmes de votre mère et puis.....

—Et puis ?

—Quand on fait un serment, il faut le tenir !

—Alors, Anita, si vous faisiez le serment de m'attendre, le serment de m'aimer toujours, de n'être jamais quoi qu'il arrive, à un autre que moi ?

Si je faisais ce serment, Marcus, je le tiendrais.

Il la regardait les mains presque jointes, son beau visage mâle et doux, fier et bon, tendu vers elle dans un mouvement de prière ardente et muette.

Elle le regarda un instant, non avec hésitation, mais avec bonheur et ajouta :

Et ce serment, Marcus, je vous le fais !

—Comme moi, je fais dit-il en relevant la tête, le serment que rien ne m'empêchera de vous aimer et d'être à vous où de mourir, si vous me repoussiez un jour.

—Jamais, dit-elle.

Rien ne me séparera de vous.

Dans ses yeux ne brillait plus que l'amour heureux.

—Me voilà fort, maintenant reprit-il.

Si je m'absente quelques jours, ne soyez donc pas inquiète.

C'est pour vous, c'est pour nous que j'agirai.

Voici du monde, interrompit vivement la jeune fille.

Elle se pencha jusqu'à effleurer presque l'oreille du fils de Dolorès, en ajoutant :

—Anita gardera le secret de Marcus !

Et elle disparut entre les touffes du buisson.

III.—ENTRE FEMME ET MARI

Les soirées de la baronne Rivadarcos, pour être devenues moins gaies et, si l'on peut dire, moins jeunes qu'elles n'avaient été au début de son mariage, alors que son âme en fleur éprouvait le besoin de se répandre au dehors, ces soirées n'en étaient pas moins recherchées avec empressement. Elles étaient même suivies par d'autant plus de monde qu'elles avaient lieu plus rarement. Ce soir-là, la foule qui encombrait les riches salons de l'hôtel du parc Monceau, était plus considérable qu'elle n'avait jamais été.

Au milieu du mouvement des arrivants que leurs équipages déposaient à l'entrée de la marquise dans la cour d'honneur, l'absence de Mlle Rivadarcos passa complètement inaperçue, sauf, pour une personne, sa mère qui se douta bien que la jeune fille avait accompli son désir, en se ménageant un entretien avec Marcus.

Lorsque Anita revint près de sa mère, Emma, d'un seul coup d'œil rapide, vit, dans les yeux d'or de sa fille, la lumière éblouissante des premières joies et des premiers deulements du grand amour juvénile.

La soirée s'écoula comme toutes les soirées du monde riche. Enfin, cela se termina.

Mais il était quatre heures du matin, quand Lopez et Emma purent se trouver seuls. La baronne avait regagné son appartement et renvoyé ses femmes, et son mari l'y rejoignit aussitôt, ce qui ne lui était pas arrivé depuis quatorze ans.

— Vous avez à me parler, mon ami ? lui dit-elle avec cette politesse douce et effable, qui lui était habituelle, mais qui montrait clairement à son mari qu'ici, il n'était plus chez lui.

— Oui, Emma, j'ai à vous parler, répondit-il, embarrassé et troublé et je compte sur cette amitié et ce dévouement que vous m'avez promis, auxquels pour la première fois, je viens faire un appel pressant, désespéré.

Emma tressaillit faiblement en entendant ces paroles.

— S'agit-il donc d'un nouveau malheur ? demanda-t-elle, en lui faisant signe de s'asseoir, et en s'asseyant elle-même sur un fauteuil.

— Oui, d'un malheur, vous l'avez dit, du plus grand de tous, mais qui peut se réparer... cependant... si vous le voulez... .

— Et je le voudrai, vous le savez bien, si cela m'est possible, si cela dépend de moi.

— Merci ! fit Lopez. Merci de cette bonne parole. Je n'attendais pas moins de vous, de votre cœur, bien que vous m'ayez chassé de votre cœur.

Il attendait une réponse qui ne vint pas, et reprit, après un insaisissable silence :

— Du reste, aujourd'hui, ce n'est pas de moi seul qu'il est question, c'est de nous, et surtout, peut-être, de notre fille.

— D'Anita !

— Oui, sans doute, puisque, en venant vous demander de me sauver de la ruine et du déshonneur d'une faillite, à laquelle je ne survivrais pas, c'est de la ruine et du déshonneur que vous sauvez notre chère Anita.

— En êtes-vous donc là ? fit Emma tremblante.

Elle se leva, le regarda, se tenant debout devant lui. Il n'y avait pas à s'y tromper.

Lopez disait la vérité, la vérité vraie. Ses traits décomposés, sa pâleur, la sueur qui coulait sur son front, tout racontait ses angoisses, tout expliquait la brutalité de son aveu, brutalité moins calculée qu'enfantée par la terreur que lui causait cet aveu. Il l'avait fait tout de suite en homme qui, décidé à en finir, se jette tête baissée dans le gouffre où le vertige l'attire.

— J'en suis là, Emma !

— Comment cela a-t-il pu se faire ? demanda-t-elle encore, avec moins de surprise que de douleur.

— Vous l'expliquer en détail serait trop long, et je ne sais si vous, qui ne vous êtes jamais occupée de mes affaires de banque, vous y comprendriez grand'chose.

Vous en saurez assez après tout, quand je vous aurai dit que depuis quelque temps toutes mes spéculations ont échoué.

Mes associés sauteront dans huit jours, m'entraînant dans leur catastrophe.

Voilà la situation.

Mais, rien n'est perdu, si vous le voulez si vous consentez à me tendre la main.

—Lopez, je vous ai toujours dit que cette main, cette main amie vous resterait ouverte, le jour où vous en auriez besoin.

Que puis-je faire pour vous ?

—Emma, j'ai dû vous exposer la situation sous son aspect le plus menaçant, afin que vous compreniez bien à quel gouffre la mauvaise chance m'a acculé.

Mais, d'autre part, avant huit jours, si vous m'y aidez, nous pouvons être plus riches que nous n'avons jamais été, et ma position désespérée aujourd'hui peut être telle, qu'elle fasse envie à tous.

—Que faut-il pour cela ?

—Il me faut un million.

—Un million.

—Oui, et je ne l'ai pas.

—Eh bien !

—Eh bien ! j'ai compté sur vous.

Donnez-moi ce million et nous sommes sauvés, et dans quinze jours, je vous l'aurai rendu.

Mais, dit-elle, cette somme, qui constitue presque toute ma fortune personnelle, ne m'appartient pas

Elle est à ma fille.....je ne puis ruiner Anita.

—Il vous restera cinq cent mille francs environ ; votre dot a été de quinze cent mille francs dont vous avez gardé, par contrat, la propriété. Je ne puis y toucher qu'avec votre signature. Cette signature, donnez-la-moi, et vous m'éviterez la banqueroute honteuse où je suis arrivé, et à laquelle je ne survivrait pas je vous le déclare.

Emma resta un moment songeuse.

Elle s'était accoudée au dossier de son fauteuil, tenant son front entre ses mains.

Lopez attendait la décision, n'osant la prévoir, car il savait quelle volonté inébranlable contenait ce corps frêle et gracieux, qui avait résisté si merveilleusement à la double atteinte du temps et des douleurs morales les plus oruelles.

Enfin elle releva sa tête blonde et lui dit d'une voix douce !

—Vous pensez bien, Lopez, que s'il ne s'agissait que de moi et que de ma fortune, je n'eusse pas hésité une seconde, et que je vous aurais déjà répondu "Prenez tout !" Mais il s'agit d'Anita, que je veux heureuse, d'Anita, qui, demain, sera en âge de se marier.

—Si je ne succombe pas aujourd'hui, le jour de son mariage, j'aurai triplé sa dot ! répondit Lopez.

—Vous le croyez....

—J'en suis certain.

D'ailleurs, il est un homme qui l'aime et qui l'épouserait même pauvre.

— Un homme, fit-elle très ému, regardant son mari comme pour lire au fond de sa pensée.

Un homme, continua-t-il, qui en apprenant ma ruine, est venu à moi et m'a offert sa fortune pour me sauver !

— M. Mercus s'écria la baronne.

— Lui-même.

Qui vous l'a dit ?

— Je serais indigne d'être mère, si je n'avais pas vu qu'il aimait Anita, et qu'il en était aimé.

Et il vous a offert ?

— Il m'a offert tout ce qu'il possède. J'ai accepté, non pas pour prendre son argent, il ne viendrait pas à temps, et serait insuffisant, car Marcus n'est pas riche, mais pour savoir combien il possède, et cela, dans l'intérêt de notre fille, que, moi aussi, Emma, je voudrais être heureuse et à l'abri de tous les coups du sort.

Le visage d'Emma rayonnait.

— Lopez, reprit-elle, si je comprends ce que cette demande que vous venez de m'adresser a pu vous coûter, vous devez savoir d'avance que celle qui porte votre nom ne permettrait jamais tant que cela dépendrait d'elle, que ce nom fût compromis, que le nom que porte votre fille fût déshonoré.

— Emma, répondit Lopez, rayonnant de joie, je sais que vous êtes bonne, que vous êtes sainte, que vous avez toutes les vertus.

— Quand voulez-vous ma signature ?

— A l'instant, si vous y consentez. Il n'y a pas une minute à perdre.

Il tira un papier de sa poche.

— J'ai préparé l'acte.

Emma le prit, le lut attentivement, et voyant qu'en effet, elle ne s'engageait, ou plutôt ne se dépouillait que pour un million, elle s'approcha de son bureau, trempa une plume dans l'encrier et signa.

— Merci ! merci ! s'écria Lopez.

Il voulut prendre la main de sa femme, la porter à ses lèvres.

Elle retira sa main.

— Mon ami, dit-elle doucement, maintenant que j'ai signé écoutez-moi.

— Je vous écoute, fit-il avec une expression marquée d'étonnement, quoique un peu douloureux.

— Ce que je viens de faire, je ne pourrais le renouveler.

Il ne me reste que cinq cent mille francs, qui, d'ailleurs, ne pourraient plus vous servir à rien, dans la situation où vous vous êtes mis, ces cinq cent mille francs, je dois les garder.

C'est pour vous-même, si la chance ne vous sourit pas.

Jamais, depuis quatorze ans, un reproche, une plainte, une allusion au passé ne sont sortis de mes lèvres.

— C'est vrai, dit-il faiblement.

— Jamais même je ne vous ai adressé une prière, présenté un conseil ; mais, je vous en supplie, si la Providence permet que vous échappiez à la

triste, à l'épouvantable situation où vous nous avez conduits, agissez désormais avec prudence.

De deux enfants que j'avais, il ne m'en reste qu'un.

Ne me forcez pas à pleurer sur le bonheur détruit, sur l'avenir renversé d'Anita, de même que j'ai pleuré et que je pleurerai toujours sur mon Anna, sur cette autre fille que j'aurais dû voir grandir et s'épanouir dans sa beauté, près de moi, comme sa sœur. Si Anita ne devait pas être heureuse, je mourrais folie et désespérée, je mourrais haineuse. Lopez, ne me faites pas souffrir davantage.

— Je vous jure, Emma, que vous n'avez rien à craindre, répliqua-t-il, en homme sûr de lui-même,

Après quelques mots, Lopez se retira triomphant. Il avait obtenu ce qu'il souhaitait, arraché à la ruine qu'il voyait venir depuis plusieurs mois, longs mois d'agonie secrète, pleins de ces angoisses terribles que nul ne connaît aussi bien que le joueur.

Quand Emma fut restée seule, elle se laissa tomber sur une chaise et, joignant les mains, elle balbutia avec un sanglot étouffé :

Mon Dieu, veillez sur ma fille.

Veillez sur Anita.

Que mon amour et ma résignation la rachètent des crimes de son père.

Puis elle s'endormit ainsi, brisée par la fatigue et l'émotion, et rêva de Dolorès, qui lui disait : " Pas de pitié ! "

IV.—MÈRE ET FILS

En rentrant chez lui, après la soirée passée chez M. Rivadarcos, Jean Marcus écrivit une tendre lettre à sa mère dans laquelle il se plaignait de sa longue absence, et la suppliait de venir le voir tout de suite.

Puis il mit sur sa lettre, l'adresse suivante :

D. M.

Aucune autre mention n'accompagnait ces deux initiales.

Il plaça l'enveloppe fermée sur sa table, et comme le jour était venu au lieu de se coucher, il passa simplement un peu d'eau sur son visage pour se rafraîchir et quitta son appartement, situé au cinquième étage sur les Champs Elysées.

Il ne retourna chez lui qu'après son déjeuner.

En rentrant ses yeux se portèrent vivement du côté de la table où il avait laissé l'enveloppe ayant pour unique adresse les deux initiales : D. M. La lettre n'y était plus !

Il en parût, non pas surpris ou inquiet, ainsi qu'on pourrait le supposer, mais satisfait.

Où était sa lettre ?

Entre les mains de Dolorès, qui n'avait jamais quitté Paris, sachant que, pour une personne qui a besoin de se cacher, de rester inconnue, Paris

est le meilleur des refuge, l'abri le plus sûr et le plus impénétrable à toutes les recherches de la police.

Il n'y faut qu'une condition ; c'est d'être seul dans son propre secret.

C'est pour cela, que Dolorès, sans se défier de son fils, avait jugé avec sagesse, que même Marcus devait ignorer où demeurait sa mère.

Marcus sans s'en apercevoir, sans le vouloir, eût pu commettre une indiscretion, une imprudence.

Mais elle avait inventé un système de correspondance qui ne pût donner au jeune homme aucune idée de l'endroit qu'elle avait choisi.

Elle faisait prendre les lettres de son fils par quelqu'un en qui elle avait toute confiance.

Il recevait la réponse par la même voie, c'est-à-dire qu'en son absence, le même messenger mystérieux qui emportait la lettre du fils apportait la lettre de la mère, toujours très courte et sans signature.

A cet effet, Marcus avait été prévenu qu'il y avait une double clef de son appartement, et il avait juré de ne jamais chercher à connaître la personne qui servait d'intermédiaire.

Au moment où nous retrouvons la veuve de Miguel, elle habitait Neuilly.

Elle avait loué un pavillon isolé, entouré d'un grand jardin, dans la partie la moins peuplée de l'arrondissement, au milieu d'autres maisons perdues elle-mêmes dans des nids de verdure.

Ce matin-là, donc, renfermée dans sa chambre, Dolorès, après avoir lu attentivement la lettre de son fils, demeura longtemps pensive.

A la vue de cette lettre, d'abord, son visage un peu sombre s'était éclairé. Une lettre de son fils était toujours une joie nouvelle. Puis, au fur et à mesure qu'elle avançait dans la lecture un nuage s'était répandu sur son front, une inquiétude aiguë et douloureuse avait lui dans ses beaux yeux, dont tant de larmes, chez elle, de même que chez Emma, n'avaient pu éteindre la belle lumière.

— Ai-je été imprudente, balbutia-t-elle.

— Pauvre enfant, est-ce que je vais avoir à briser son cœur ?

— Elle pencha la tête, relut quelques lignes, puis murmura de nouveau :

— Cependant, j'avais cru que c'était la Providence elle-même qui me facilitait ma tâche et me traçait la voie, lorsqu'il m'annonça que, pour s'occuper il désirait entrer dans une maison de banque et qu'il me déclara que, cette maison de banque était celle de.....

Elle se leva, fit deux ou trois tours dans sa chambre, qu'elle avait reconstituée la telle que nous l'avons décrite déjà alors que la veuve de Miguel s'étant fixée rue de la Tour d'Auvergne s'arrêta devant le portrait de Miguel et le contempla longuement, comme pour lui demander conseil et courage.

— Allons ! fit-elle tout à coup, prenant une résolution qui évidemment, lui coûtait beaucoup, il faut que je voie Juanita,

Elle sonna.

Frasquita apparut aussitôt.

Où est Juanita ? demanda Dolorès.

— Au jardin, madame.

— Seule ?

— Non pas. Elle est avec.....

— Oui.

Je sais.

Eh, veuillez dire à ma fille, ma bonne Frasquita, que je la prie de venir me parler.

Elle n'est point malade, n'est-ce pas ?

— Oh ! non.

Elle est au contraire plus gaie qu'à l'habitude, si on peut dire de mademoiselle qu'elle soit jamais gaie.

Quelques instants après, on entendait un pas léger, la porte s'ouvrit, et Juanita venait tendre le front à sa mère qui l'embrassa tendrement ; puis la regarda avec un mélange de curiosité, de crainte et de respect.

Juanita n'avait pour ainsi dire pas changé depuis que nous l'avons vue et dépeinte à l'époque déjà éloignée où elle vivait avec sa mère, rue de la Tour d'Auvergne.

— Bonjour, dit-elle de sa voix douce, tu veux me parler, maman !

— Oui, ma chérie.

Et Dolorès passa une main caressante dans les longs cheveux de Juanita un peu ébouriffés par le grand air du matin au jardin, d'où venait la jeune fille.

Mais avant que Dolorès eût pu achever sa phrase, Juanita trassaillit vivement, puis la pâleur se répandit sur son charmant visage et son regard devint fixe.

En même temps, elle disait d'une voix basse.

— Ah ! mon frère.... je le vois.... Pédro.... Pédro.....

Dolorès, si habituée qu'elle fût aux phénomènes extraordinaires dont la pauvre enfant lui donnait le spectacle fréquent ne put retenir un mouvement de stupefaction.

Mais elle était trop accoutumée aux facultés de voyante de Juanita, les avait trop étudiées, savait trop bien, maintenant, s'en servir à volonté, pour ne pas, la première surprise passée, chercher la raison de cette double transformation rapide et contradictoire.

— Ma petite Jeanne aimée, fit Dolorès, et franchissant le nom de la jeune fille, comme elle le faisait souvent, cela te ferait-il plaisir de voir ton frère, et veux-tu te transporter près de lui ?

— Si tu le désires, maman.

— Cela ne te fatiguera pas :

— Non.

Dolorès lui tendit la lettre de Marcus

— Et bien, ma chérie, dis-moi ce que tu penses et ce que tu sais, de ce qu'il m'écrit.

— Oh ! fit Juanita, souriant tout à coup, c'est bien simple, mon frère est de plus en plus amoureux.

— Et c'est de cela qu'il veut me parler ?

— Oui, maman, et d'autre chose encore.

—De quoi donc ?

Juanita eut un brusque frisson, et tout son charmant visage prit une expression d'horreur et de haine.

—Demandez-moi de qui, plutôt.

—De qui donc ?

—De Lopez !

Ce nom fut prononcé d'une voix sifflante.

—C'est naturel répliqua Dolorès, en faisant un effort pour comprimer les sentiments que le souvenir de cet homme soulevait dans son cœur, et pour paraître calme, car elle avait appris, par expérience, que son agitation se communiquait à sa fille et pouvait la rendre malade, en même temps, que cela nuisait à la netteté de sa vision. Que veut-il me dire à ce sujet ?

—Cet homme est ruiné !

—Je le sais, tu n'en as déjà avertie.

—Avant huit jours, il aura fait faillite.

—Alors ?

—Pédro veut le sauver.

—Comment cela.

—Je ne vois pas bien.

—Fais un effort, ma Juanita, je t'en prie. Tu sais que nous touchons au but, qu'il va être puni.

—Tu me le dis, mais je ne le vois pas.

—Allons, mon enfant, je ne voudrais pas te fatiguer, mais j'ai besoin de savoir.

Eloigne-toi de ce misérable.

Regarde ton frère.

Le visage de la jeune fille changea aussitôt d'expression.

La souffrance en disparut et elle sourit de ce sourire affectueux et doux qui venait parfois à ses lèvres, lorsque, elle vivait avec ceux qu'elle aimait.

—Où est-il ?

—Dans sa chambre.

Il est assis devant son bureau.

Tiens, il a un portrait dans ses mains !

—Quel portrait ?

—Celui d'Anita !

—Cet amour me fait peur ! murmura Dolorès.

Il faudra briser son cœur pour le lui ôter.

Juanita sourit et ne répondit pas.

—Tu te tais ?

—Je ne veux pas parler.

—Même à moi ?

—Surtout à toi.

—Tu me caches quelque chose ?

—Oui, maman.

—Et si je voulais, moi, te forcer à parler ?

—Je parlerais, mais

Deux grosses larmes sortirent des yeux de la voyante et coulèrent le long de ses joues pâlisantes.

— Mais ? répéta la mère, toute bouleversée.

— Mais tu ferais beaucoup de mal à la petite Juanita.

— Oh ! tais-toi, tais-toi, je ne te forcerai pas. Te faire de la peine te faire du mal, à toi, mon pauvre ange, ma mignonne victime, jamais !

Et de deux baisers tendres, Dolorès sécha les larmes de sa fille.

— Dis-moi seulement ce que j'ai besoin de savoir, ce qui ne te fera pas souffrir. Lis-tu dans la pensée de ton frère.

— Comme dans la tienne.

Pedro songe à Anita, à qui il a déclaré son amour et qu'il veut épouser.

— Lui épouser cette fille ! s'écria Dolorès.

Mêler le sang de Miguel au sang de Lopez ! Ah ! c'est impossible, et je ne le permettrai jamais !

Le ciel lui-même s'y opposera.

Ce serait odieux.

Cela ne se peut pas, cela ne sera pas !

Vois-tu, Juanita, j'ai eu tort.

Quand tu m'as annoncé cet amour naissant, j'aurais dû arracher mon fils de cette maison, c'est toi qui ne l'as pas voulu, c'est toi qui m'as dit que Miguel, que ton père m'ordonnait de laisser aller les choses, et je t'ai écoutée, et j'ai obéi à cet ordre sacré, mais maintenant que j'ai obéi, j'ai peur.... j'ai peur.....

Pendant qu'elle parlait ainsi, le visage de sa fille était devenu de marbre, et l'intensité de vision qu'annonçaient ses yeux avait encore augmenté.

Dolorès, frappée de ce phénomène au milieu même de la tempête que le projet de mariage de son fils soulevait en elle, s'arrêta brusquement.

— Où es-tu, Juanita ! demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Pedro, reprit la jeune fille, pense aussi à sa mère.

Il les aime bien, va, et il compte sur toi.... pour l'aider.

— Comment ?

Il veut te prier de lui donner sa part de fortune.

— Pour se marier ?

— Non, pour sauver.... le père de celle qu'il aime !

— Combien lui faudrait-il donc, à... cet homme pour éviter la ruine et le déshonneur, où tu m'as dit bien des fois qu'il marchait ?

— Un million.

— Pedro n'a pas plus de cent mille francs.

— Mais il l'a déjà trouvé.

— Qui cela ? Ce misérable ?

— Ne me force pas à prononcer son nom, qui me brûle comme un fer rouge.

— Qui lui a donné ce million ?

— Sa femme ?

— Il est sauvé ?

— Oui.

—Eh bien, non ! il ne le sera pas ! répliqua Delorès avec force, en levant vers le ciel un regard de passion et de prière.

—Maman, balbutia Juanita, je suis fatiguée, et tu me fais mal !

—Oh ! ma chérie, pardon, la violence de mes sentiments froisse la sublime délicatesse de ton âme de sensitive. Pardon, pardon ? Réveille-toi, mon ange, réveille-toi !

Et, passant ses mains sur le visage de la voyante comme pour en chasser le fluide accumulé, elle dégagea peu à peu le cerveau. Juanita commença par fermer les yeux sous les premières passes, puis elle les rouvrit. C'était fini ! Elle était redescendue dans la vie ordinaire de cette terre. Dès que sa fille se fût retirée, Dolorès sonna de nouveau Frasquita.

—Il faut me chercher une voiture, lui dit sa maîtresse, y mettre une valise, et m'aider à revêtir un costume de voyage.

—La senora va voir son fils s'écria la femme de chambre.

—Oui, je ferai comme si je m'étais croisée avec sa lettre. As-tu remarqué ce matin, s'il ne manquait de rien ?

—De rien absolument. Si vous voyiez son petit intérieur de jeune homme. Il est charmant.

Tout en parlant, Dolorès, avec l'aide de la fidèle compagne de sa vie, procédait à un changement complet de toilette. Elle se transformait en femme qui descend de chemin de fer, de façon à ce que Marcus ne pût supposer qu'elle habitait Paris et qu'un quart d'heure de voiture le séparait seulement de sa mère. En effet, dès qu'elle eut vu disparaître au tournant de la rue la voiture qui emmenait Dolorès, Frasquita s'éloigna rapidement de la maison, et, à l'entrée des Champs-Élysées, avisant un commissionnaire, elle lui remit une lettre en le payant moyennant la somme de trente sous, prix habituel de ces sortes de courses, de déposer cette lettre chez la concierge du No. * * de l'avenue des Champs-Élysées.

—Arrivée à l'hôtel de la place Vendôme, Dolorès se fit donner une chambre, en déclarant qu'elle venait de Lyon, et qu'elle ne resterait que quelques heures.

Elle n'était à Paris que pour affaires, et devait repartir le jour même.

Comme nom, elle donna *madame Louis*, avertissant qu'un jeune homme, son neveu, viendrait, sans doute, la demander.

Elle recommanda qu'on le fit monter aussitôt qu'il se présenterait.

Une fois dans la chambre où on l'avait conduite, et restée seule, elle ouvrit la valise d'où elle tira quelques menus objets, de ceux qu'on emporte en voyage, et les plaça d'une façon naturelle sur le lit et sur un fauteuil, en laissant de plus la valise entr'ouverte, afin que l'on vit que cette dernière était pleine.

Ces préparatifs achevés, elle s'assit sur une chaise, près d'une table, appuyant sa belle tête pensive sur ses mains.

Elle était vivement émue.

N'allait-elle pas voir son fils ?

Tout à coup, elle se souleva frémissante, et le visage empreint d'une expression de tendresse infinie.

Elle entendait le long du corridor un pas précipité qui s'approchait et qu'elle eût reconnu entre mille.

C'était Marcus, c'était son fils. D'un bond, où toute sa jeunesse repa-
raissait, elle fut auprès de la porte, la main sur la clef, prête à ouvrir au
premier heurt.

Dolorès ne s'était pas trompée.

Le pas s'arrêta, on frappa un léger coup, et Marcus se trouva dans les
bras de sa mère.

—Comment, toi ici ! s'écria-t-il tout en l'embrassant tendrement, avec
même un redoublement de tendresse, car les amoureux ont le cœur si plein,
qu'il en déborde toujours quelques chose.

—Mais oui. Puis-je rester si longtemps sans te voir ? Il y avait trois
mois que je n'étais venue, et je souffrais.

—Moi aussi, chère maman ! La preuve, c'est que je t'ai écrit ce matin
même.

—Vraiment !

—Et que ma lettre doit déjà courir après toi.

—Je la lirai à mon retour.

—Je te disais que j'avais besoin de causer avec toi, je te priais de venir
à moi, ou de me laisser venir à toi !

—C'est comme si j'aurais deviné ton désir, mon fils aimé. Mais il faut
que je te regarde un peu !

—Elle le repoussa à petite distance, pour mieux le contempler.

—Tu as l'air fatigué, préoccupé, dit-elle lentement.

—C'est que je ne me suis pas couché cette nuit.

—As-tu quelque chagrin ?

—Chagrin, n'est pas le mot. J'ai passé la nuit à une fête, chez M.
Rivadarcos, tu sais.

—Oui, oui.

Mais, parlons d'abord de toi. Quand es-tu arrivée ?

—Il y a deux heures environ.

—Et tu resteras ?

—Quelques heures.

—Si peu !

—Le temps de t'embrasser, d'entendre tomber de ta bouche la promesse
que tu vengeras ton père.

Ces paroles parurent assombrir la figure du jeune homme.

—Hésiteras-tu répartit sa mère.

—Non, je suis prêt, ordonne, fais-moi connaître le lâche assassin de mon
père, fais-moi connaître le tortureur de Juanita, et il sera puni."

—Bien, bien, Jean.

N'oublie jamais ces paroles.

—Pas plus que je n'ai oublié et que je n'oublierai mon serment.

Il y eut un court silence.

—Comment va ma petite sœur, ma pauvre Juanita ? reprit-il, je pense
bien souvent à elle.

Elle doit être aujourd'hui une grande jeune fille.

Parle-t-elle de moi quelques-fois ?

— Jamais.

Elle vit ailleurs, mais elle t'aime et, de loin, elle suit ta vie et veille sur toi.

Dans ses visions ?

— Oui ; mais, cher enfant occupons-nous de toi.

Ils avaient gagné un sofa et s'étaient assis l'un près de l'autre.

— Voyons, reprit-elle avec une sorte d'effort et d'appréhension que le jeune homme préoccupé de ce qu'il avait à dire, ne remarqua pas, voyons, je t'écoute.

— Chère mère, dit-il, je ne voudrais pas que tu interprétasses mal mes paroles.

De moi à toi, de toi à moi, il ne peut y avoir de sous-entendu.

Je t'aime, je te respecte, ja t'admire.

Donc, si je parle d'argent, chose laide qui n'est jamais intervenue entre nous, crois que j'en suis malheureux et qu'il faut à cela une raison majeure, d'ordre supérieur, que tu comprendras, que tu approuveras dans la générosité de ton cœur.

— D'argent ? fit-elle. En as-tu besoin ? Manques-tu en quoi que ce soit ?

Ce serait mal de ne me l'avoir pas dit !

— Personnellement, non. Tu as toujours pourvu à tous mes besoins, à tous mes désirs, et tu me donnes plus que je ne dépense.

Mais il se produit une circonstance que je t'expliquerai tout à l'heure, et qui me contraint de te demander.....

Il hésita.

— Achève.

— Combien monte ma fortune personnelle ?

— La part qui te revient, répliqua-t-elle, s'élève à quatre cent et quelques mille francs.

— Je m'en doutais. Tu m'en as toujours servi le revenu, et même, ajouta-t-il en souriant, un peu plus.

Il lui prit les mains :

— Eh bien, chère maman, peux-tu me donner mon capital ?

Ce n'est pas ton fils qui te réclame son héritage c'est un ami qui demande un service à la meilleure et la plus dévouée des amies.

J'ai besoin d'une grosse somme.

Peux-tu me la donner, comme je te la donnerais si je la possédais et si tu la désirais ?

— Je le puis certainement.

Mais peut-être pas en une fois et d'une façon régulière, comme cela devrait se faire si notre religion, notre situation devant la loi et suivant ses prescriptions ne s'y opposait pas.

— C'est que... ce serait pressé, dit-il, et que non seulement les jours, mais les heures ont leur importance.

— De quoi s'agit-il ?

— Voici, chère maman, continua-t-il, heureux, après tout, malgré son embarras, de traiter la question d'argent avant la question de cœur.

Alors, il raconta à Dolorès toute la scène que nous avons rapportée entre le jeune homme et Lopez.

Quand il se tut, il fallait répondre.

— Et c'est pour cela que tu veux ta part de fortune ? dit la veuve de Miguel.

— Oui, chère mère.

Tu comprends combien cela presse.

— Cela ne sauvera pas cet homme.

Rien ne peut le sauver.

— Je suis convaincu du contraire.

Dolorès haussa les épaules.

— N'essaie pas de me tromper sur tes véritables motifs, fit-elle d'une voix agitée, tu ne m'as pas tout dit.

— Comment ?

— Tu ne m'as pas dit la principale raison, ton unique !

N'espère pas me tromper, me cacher quelque chose.

Crois-tu que je ne lise pas dans ton cœur ?

— Dans mon cœur.

Tu aime la fille.

— Eh bien ! oui, je l'aime, et c'est aussi pour t'avouer cet amour pour le faire approuver de toi que je voulais te parler, que je te suppliais dans ma lettre de m'accorder cette entrevue.

Je m'en suis doutée dès le premier jour où tu es entré dans cette maison maudite, allait-elle ajouter, mais elle se contenta moins par esprit de prudence et par volonté, que parce qu'une douleur aiguë la serrait au cœur.

Mon cher enfant, c'est un grand malheur !

— Un grand malheur ! s'écria Marcus, très ému.

Marcus prit les mains de sa mère qu'il trouva glacées, à travers même les gants, qu'elle avait, en partie, déchirés, avec ses ongles, les pressant tendrement et aussi avec une sorte de terreur.

Mais Dolorès se leva brusquement et fit deux tours à travers la chambre dans un silence farouche, puis elle revint à son fils et lui dit d'une voix plus calme.

— Sais-tu seulement si elle t'aime ?

Oui, mère.

— Tu lui avais donc déclaré ?

— Non elle l'avait vu.

— Et tu t'es engagé vis-à-vis d'elle ?

— Comment elle s'est engagée vis-à-vis de moi.

— Tu n'es pas libre !

— Elle le sait.

— Comment ?

— Par moi.

— Ah ! mon fils, mon fils !

— Rassure-toi, il n'est pas sorti de mes lèvres une indiscretion.

Mais je lui devais la vérité !

J'ai prévenu Anita que je n'étais pas libre, et elle m'a juré de m'attendre et que rien ne nous séparerait, quoi qu'il arrivât.

— Bien, nous verrons si elle tient sa promesse quand tu auras tenu la tienne.

Oh ! si je n'ai que cela à craindre ! fit-il avec un élan de confiance juvénile.

Dolorès se tut pendant près d'une minute.

— Mon fils bien-aimé, reprit-elle enfin d'une voix émue, pour le moment je ne te demande qu'une chose.

— Laquelle ?

— C'est de ne pas m'engager, c'est d'attendre.

C'est de n'accomplir aucun acte décisif sur lequel tu ne pourrais revenir. Avant la passion, il y a le devoir.

Je ne l'oublie pas et je ne l'oublierai pas, je me mépriserais et je ne pourrais vivre avec mépris de moi-même.

Il se rapprocha de sa mère, la prit dans ses bras, ajoutant :

— Ne sais-je pas ce que tu as souffert, ce qu'a souffert ma sœur ? N'ai-je pas toujours présentes aux yeux les scènes abominables qui ont rendu Juanita folle et qui t'ont fait une vie de deuil et de larmes ? Tout mon sang ne bouillonne-t-il pas dans mes veines à la pensée que l'infâme qui l'a ainsi torturée, qui a été ainsi sans pitié, mène peut-être une existence heureuse, se croyant à l'abri de toute expiation ? Ah ! fais-le-moi connaître bien vite, mets-moi en face de lui, et tu verras si l'amour m'empêchera d'accomplir le saint devoir du juge qui frappe le criminel !

— Avant huit jours, répondit Dolorès d'une voix lente, ce que tu me demandes là, sera.

— Je connaîtrai le misérable ?

— Tu connaîtras l'assassin, l'heure est venue. Je le tiens. Rien ne peut plus le sauver, ni le protéger.

— Il mourra ! fit Marcus avec violence.

— Et il mourra déshonoré !

— Ah ! tu vois, chère mère, comme tu as bien fait de venir, comme j'avais raison de t'écrire, de vouloir provoquer entre nous cette explication nécessaire.

V.—OU L'ON APPREND CE QU'ÉTAIT DEVENUE ANNA.

La conversation entre Marcus et sa mère se poursuivit encore longtemps. Puis Marcus se retira.

Aussitôt, Dolorès fit demander une voiture et reprit le chemin de sa demeure secrète de Neuilly.

Lorsqu'elle arriva chez elle, sa résolution était prise, et rien ne devait plus l'arrêter.

Le serment qu'elle avait fait à Miguel vivant, puis à Miguel mort, ce serment serait tenu, quoi qu'il arrivât, quoi qu'il dût lui en coûter.

— Comment ! déjà de retour ! s'écria Frasquita, en accourant au-devant de sa maîtresse et frappée de l'état de décomposition de ses traits,

— J'avais hâte de revenir.



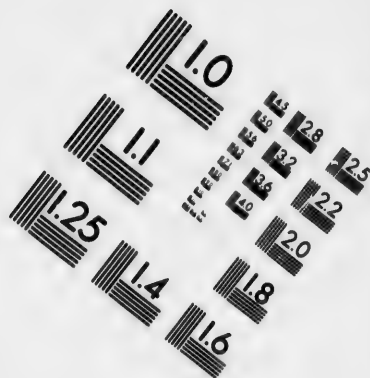
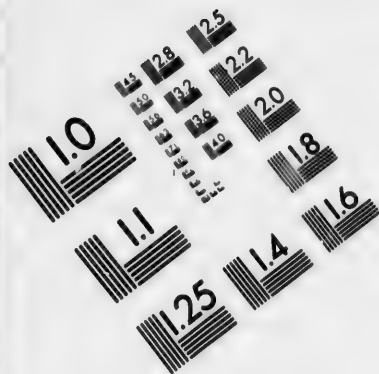
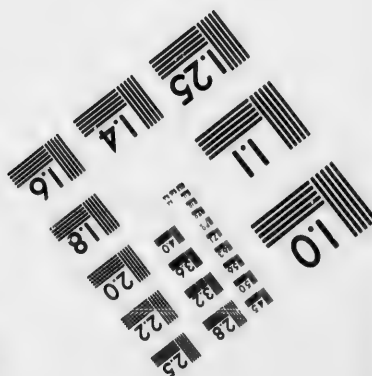
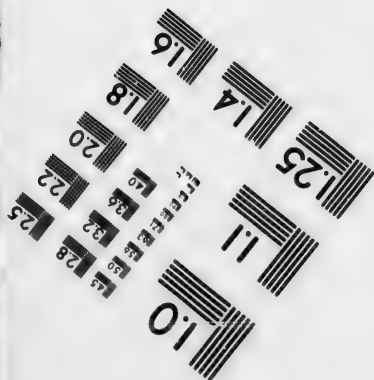
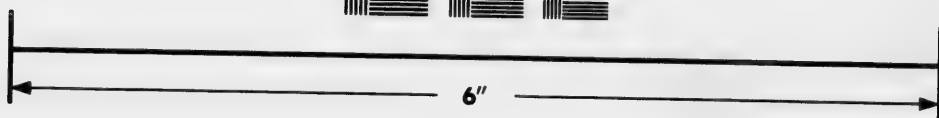
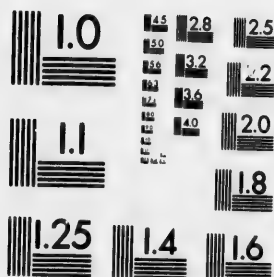


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
16
18
20
22
25
28
32
36
40
45
50
56
63
71
80
90
100

10
01
00
01
02
03
04
05
06
07
08
09
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

— Mais vous avez vu le jeune maître ?

— J'ai vu mon fils, oui, ma bonne Frasquita, je l'ai vu ; et, pour la première fois de ma vie dans cette entrevue, je n'ai guère trouvé qu'angoisse et souffrance et, pour la première fois de ma vie j'ai ressenti le besoin d'abrégier ces quelques instants si doux jadis, car, en le regardant, en l'écoutant, je me disais : " Bien, je vais le frapper d'un cruel chagrin ! "

— Il aime.

— Il aime, comme le fils de Miguel et de moi devait aimer. Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi ce surcroît d'agonie ?

— Qu'allez-vous faire ?

— Mon devoir, tout mon devoir.

Les deux femmes étaient remontées dans la chambre de Dolorès, où celle-ci, quittant son costume de voyage, avait repris ses vêtements ordinaires.

— Qu'ordonnez-vous ? demanda Frasquita.

— Dis à Anita qu'elle vienne me parler, répliqua la veuve de Miguel d'une voix profondément troublée.

Deux minutes après, Anita entrait, car c'était bien Anita, Anita elle-même, Anita tout entière, avec ses traits charmants, son air sincère et spirituel, ses grands yeux d'or, si bien que sa mère l'eût serrée dans ses bras sans hésitation et que Marcus fût tombé à ses pieds en lui disant :

" Je vous aime ? "

Dolorès regardait la jeune fille, qui s'avancait de son pas léger, et elle ne put s'empêcher de murmurer :

— Qu'elle est belle ! Pauvre Marcus !

— Tu m'as demandée ? fit Anita.

— Oui, mon enfant. Nous avons à causer sérieusement, solennellement.

— Eh bien, je suis prête à t'écouter, chère mère.

— Je ne suis pas ta mère, Anita, tu le sais bien.

— Ce que je sais, c'est que je te dois tout, c'est que tu m'as recueillie, élevée, adoptée, que ma vraie mère n'eût pas été meilleure et plus dévouée pour moi que tu ne l'as été, et que si tu n'es pas ma mère tu ne peux m'empêcher d'être ta fille, tu ne peux empêcher que ma pauvre Juanita ne soit pas ma fille aînée.

— Tu es reconnaissante, Anita répondit Dolorès d'une voix troublée.

— Le mot est trop faible.

Je voudrais pouvoir te rendre quelque grand service qui te prouverait que je suis toute à toi, que la famille de Miguel est ma famille, que j'en ai partagé toutes les douleurs et que j'en partage tous les sentiments.

— Eh bien Anita, mon enfant, le moment est venu où tu vas pouvoir m'aider à atteindre le but de ma vie entière.

— Tant mieux, je suis prête.

— Ce que j'ai à te demander ne sera pas bien difficile, ni bien cruel. Et cela ne t'exposera à aucun danger personnel.

— Oh ! qu'importe ? fit la jeune fille, quand même j'aurais à souffrir un peu, je ne souffrirai jamais autant qu'on t'a fait souffrir.

— Je le souhaite ! murmura Dolorès, d'une voix creuse.

— Parle donc, encore une fois, je suis prête à faire tout ce que tu demanderas, et à le faire, heureuse, de pouvoir te montrer que tu n'as pas obligé une ingrate, et qu'Anita aime bien qui elle aime.

— Il suffira, pour me rendre le service que j'attends de toi, mon enfant, d'être fine et spirituelle, et ce sont des qualités qui ne te manquent point. Ce n'est donc pas cela qui m'inquiète. Mais il faudra, peut-être aussi, savoir résister à des prières, à des larmes, au désespoir que tu vas causer à quelqu'un.

Tu en auras la force et le courage, en songeant que c'est pour son bien, et qu'en agissant ainsi, tu empêcheras l'accomplissement de quelque acte contre nature, qui me rendrait folle, s'il s'accomplissait, et me ferait mourir désespérée.

— Oh ! jamais ! s'écria Anita avec feu. Tout plutôt que cela. D'ailleurs, je te connais. J'ai vécu auprès de toi, j'ai vécu de ta vie. Je connais le secret de tes larmes et de ton deuil éternel. J'aime qui tu aimes, je bais qui tu haïs !

Une flamme sombre avait tout à coup éclairé les doux yeux d'Anita, et son regard brusquement changé d'expression avait révélé quel sang ardent et fait de passion facile à éveiller, sommeillait dans ses veines de fille des pays chauds, où l'amour et la haine sont également violents et se succèdent presque sans transition.

— Bien ! bien ! fit Dolorès avec un accent de triomphe ; je vois que je puis compter sur toi !

— Est-ce qu'il s'agit de punir tes ennemis ?

— Oui.

— Et j'y puis quelque chose ?

— Tu y peux tout !

— Alors je n'ai qu'à répéter ce que je viens de dire tout à l'heure :

— Je suis prête !

Dolorès se recueillit une seconde, une pâleur mortelle envahit son visage et on eût dit que les paroles qu'elle allait prononcer, lui brûlaient les lèvres à l'avance.

— Il s'agit de Lopez ! dit-elle, enfin.

— Ce monstre ! s'écria Anita ou plutôt Anna, que tous nos lecteurs ont devinée, dès son apparition, mais à qui Dolorès avait donné le nom d'Anita, dans un but qui s'éclaircira plus tard, et afin de l'accoutumer à s'entendre appeler ainsi.

— Oui. . . ce monstre !

— Oh ! contre lui tout sera légitime.

— C'est bien ton avis, ton sentiment absolu ?

— Peux-tu en douter ?

Et y a-t-il un être au monde qui pourrait ne pas trouver infâme sa conduite ?

Y a-t-il un être au monde qui ayant vécu près de toi, et près de cette pauvre et charmante Juanita, ne la maudirait et ne le hairait ?

— J'avais besoin de t'entendre me répéter cela ! dit Dolorès d'une voix lente. Mais, bien qu'il s'agisse de lui, je ne te demanderai, Anita, aucun acte qui s'adresse à lui personnellement, qui le menace personnellement.

Anita, ou plutôt Anna, qui connaissait bien la haine de Dolorès pour Lopez, fut surprise de cette modération à l'égard du banquier; elle ne put s'empêcher de s'écrier :

— Pourquoi ménager cet homme ?

— Pourquoi ? parce que cela ne doit pas être ! répliqua la veuve de Miguel, avec un léger et rapide frisson. Ne m'interroge pas à cet égard, je t'en supplie. D'ailleurs, d'une jeune fille telle que toi Je ne veux pas, je ne doit pas te mêler à mes actes, au-delà d'une certaine mesure. A chacun de nous son rôle. Donc, vis-à-vis de Lopez, tu n'auras qu'à dissimuler les sentiments d'horreur qu'il t'inspire.

— Je le verrai donc ?

— Oui.

— Où cela ? Quand ? Comment ?

— Tu le sauras dans quelques minutes. Laisse-moi achever.

— Je t'écoute. Pardonne-moi de t'interrompre. Tu sembles bien émue !

— Je ne puis parler de cet homme, penser à lui froidement même après plus de vingt ans, même lorsque je touche au but.

— Je te comprends.

J'ajouterai, reprit Dolorès, que cet homme est marié et que vis-à-vis de sa femme tu ne dois avoir que de bons sentiments.

Elle les mérite.

— Contre elle, entends-tu, Anita, rien, absolument rien, ni en action, ni même en pensée.

Qu'elle te soit sacrée !

Elle n'est coupable de rien, et elle aura souffert de tout.

Si moi je dois être sans pitié, toi qui es jeune, tu n'as qu'à écouter ton cœur en ce qui la touche.

— Oh ! bien volontiers, fit la fille.

— Il est meilleur d'aimer que de haïr.

— Tout ce que j'attends de toi ne regarde qu'un jeune homme.

Un jeune homme.

— Oui, écoute-moi bien.

Anna, sur un geste de Dolorès, s'assit près d'elle, et la veuve de Miguel commença.

VI—L'AUTRE FAMILLE

Pendant que Marcus s'expliquait avec sa mère; pendant que celle-ci, de retour chez elle, faisait rappeler Anna la sœur jumelle de Anita pour lui confier ce qu'elle attendait, Emma de son côté, ne restait pas inactive et avait avec sa fille Anita, un entretien sérieux, qui lui paraissait d'autant plus nécessaire après la révélation foudroyante faite par Lopez.

Dès que le déjeuner fut terminé, Emma et Anita, comme d'un commun accord, se dirigèrent vers le jardin.

Arrivés devant un banc rustique, ils s'arrêtèrent, s'y assirent, et d'un geste caressant se tendirent à la fois leurs deux mains.

Tout cela était si naturel, répondait si bien à l'état de leurs âmes ; elles se comprenaient si bien dans le silence de leurs lèvres, ainsi qu'il arrive à ceux qui s'aiment réellement et qui sentent à l'unisson, qu'Emma dit simplement à sa fille :

— Je t'écoute, ma mignonne.

— J'ai vu M. Marcus, maman.

— Je le sais.

— Je l'ai vu ici même, près de ce banc.

— Je m'en doutais.

— Et il m'a expliqué sa conduite.

Il t'a dit pourquoi il gardait le silence ?

— Il me l'a dit.

— Ses raisons sont sérieuses, nobles et grandes, dignes de lui.

— Quelles sont-elles ?

— Maman, je ne puis te le dire.

— Tu ne peux ?

— Du moins, entièrement.

— Il te l'a défendu ?

— Non.

Il ne me l'a pas même demandé.

— Eh bien ! alors ?

— Il m'a seulement laissée juger de ce que je croirais devoir faire après l'avoir entendu.

— Et c'est toi

— C'est moi qui ai décidé que si j'avais le droit et le devoir chère, maman, de te confier tous mes secrets, de penser haut devant toi, qui es, non seulement la meilleure des mères mais la plus mignonne des amies, je n'avais pas le droit de révéler le secret d'un autre.

Un silence suivit ces paroles, silence pendant lequel Emma pensive regardait sa fille qui soutenait ce regard sans que ses beaux yeux manifestassent ni crainte, ni embarras.

Madame Rivadarcos n'y vit que la lumière de la jeunesse qui ne doute pas, et que le doux rayonnement d'une âme pure incapable de mensonge, ou de compromission contre elle-même.

— Anita, lui dit enfin la baronne, une autre mère, certainement, te gronderait, insisterait, exigerait que tu lui révélasses le secret que t'a confié M. Marcus.

— Oh ! si tu faisais cela, maman, tu me ferais beaucoup de peine, vois-tu et puis . .

— Et puis ?

La jeune fille passa ses bras câlins autour du cou de sa mère, et se penchant à son oreille, afin de mêler une caresse à ses paroles, elle lui dit :

— Et puis, tu me forcerais à te désobéir ! Et ce serait la première fois de ma vie, et ce me serait un gros, gros chagrin.

Or, maman, jamais, jusqu'à présent, par toi, il n'est venu à ta petite Anita la plus petite douleur.

—Chérie ! murmura Emma, en la serrant passionnément, contre son cœur, et en l'embrassant à travers les boucles blondes qui s'emmêlaient sur le front blanc de la jeune fille.

—Merci ! lui répondit Annita.

—Oui, je n'insiste pas. Bien que tu n'aies pas l'expérience de la vie, bien qu'à ton âge on soit mauvais juge d'une foule de choses, je ne me sens ni la force ni le droit de te faire manquer à la parole donnée, à l'engagement pris. Une promesse est sacrée... Un secret confié doit être gardé après tout, je ne vois pourquoi une femme ne serait pas..... honnête homme !

—Comme tu dis bien ce que je pense.

—Cependant M. Marcus t'a parlé malgré le serment qu'il avait fait de taire à tous le secret qu'il me confiait.

—Tu vois donc..

Je vois que son secret était à lui, lui appartenait, et qu'il pouvait en disposer.

Mais s'il eût été à moi, ce secret, tu trouverais bien mal qu'il allât le dire même à sa mère.

Seulement, puisque tu tiens si bien les promesses..

—Ne le savais-tu pas ?

Je ne serais pas ta fille si j'étais autre.

—Tu vas me faire, à moi aussi, une promesse.

—Laquelle ?

—C'est de ne pas accomplir un acte, de ne pas prendre une résolution, dont je ne sois avertie et que je n'aie approuvé.

—Oh ! cela, de tout cœur.

D'abord, je suis absolument décidée à ne rien faire, à ne rien penser qui ne puisse être approuvé par toi.

—Je reçois ta promesse, et je ne l'oublierai pas.

—Ni moi non plus.

—Ceci entendu, laisse-moi, néanmoins, te poser quelques questions.

—Toutes les questions que tu voudras.

—Et tu me répondras ?

Je le sais.

—Parle donc.

—Ce qu'il t'a dit est donc grave, sérieux ?

—Oui, maman.

—De nature à justifier le silence qu'il a gardé jusqu'à présent, vis-à-vis de vous, même vis-à-vis de toi ?

Oui, maman.

—Cela ne touche pas à l'honorabilité ?

—Non, maman.

—Ni à l'argent ?

—Non.

Il t'a parlé de sa famille ?

—Oui.

—Pérvoit-il à son amour pour toi au cas où cet amour serait accueilli

par nous, j'entends par ton père et par moi un empêchement venant du côté des siens ?

— Les siens, il n'a plus que sa mère.

Sa mère connaît-elle ses intentions, car je suppose qu'il a l'intention de demander la main d'ici peu ?

— Nous nous sommes jurés d'être l'un à l'autre ! Mais sa mère demeure si loin ; il la voit rarement et ne lui a pas encore parlé.

— En ce cas, rien ne prouve qu'il aura l'assentiment.

Sa mère l'adore, comme tu m'adores.

Elle donnerait sa vie pour lui comme tu donnerais ta vie pour moi.

— Je croyais qu'il n'y avait qu'une mère telle que la mienne, il paraît qu'il y en a deux.

Quel bonheur !

Vous pourrez vous aimer tous les deux quand vous vous connaîtrez comme vos enfants s'aiment !

— Alors, il ne prévoit aucune résistance de la part de Mme Marcus.

— Aucune, mère chérie. Dès qu'il lui aura dit : "J'aime Melle Anita Rivardarcos. Sans elle je serais le plus malheureux des hommes". Elle lui répondra ; "Je l'aime aussi d'avance."

— D'où vient l'obstacle, alors, car il y a un obstacle.

— Oui, maman.

— S'il ne vient ni de l'honorabilité, ni de l'argent de la famille ?

— Monsieur Marcus n'est pas libre.

— Pas libre ! s'écria la baronne très surprise.

— Il a juré d'accomplir un grand devoir.

— Un grand devoir ! Quel devoir ?

— C'est justement cela que je dois taire.

— Ah !

— Oh ! sois sans inquiétude, c'est un devoir du caractère le plus élevé, le plus sacré. Et quand il me l'a exposé, avec une confiance et une sincérité qui m'ont profondément touchée et, pourquoi le nierais-je ? rendue même un peu fière, j'ai été la première à lui dire : "Vous avez raison ; accomplissez ce devoir. A votre place, j'agis ainsi que vous agissez. Je vous attendrai."

— Sais-tu ce qui me fait peur dans tout cela, ma pauvre enfant ?

— Je ne doute ni de la délicatesse de tes sentiments, ni de la droiture de ton cœur.

— Eh bien ?

— Mais je redoute la générosité de ton cœur, et les illusions de tes seize ans.

— Oh ! reprit Anita, avec son joli sourire si tendrement fin, et déjà si femme, tu oublies que ces seize ans je les ai passés près de la meilleure des mères, et qu'elle a mis tant de bonnes choses dans mon cerveau de fillette, tant de nobles sentiments dans mon cœur de gamine, qu'il me serait impossible de me tromper, quand même je le voudrais.

Ce qui me paraît bien, ne peut être que bien.

Je suis sûre que le mal me causerait de l'horreur, comme la vue d'un monstre énorme !

— Tu veux me désarmer, fit Emma, sans pouvoir s'empêcher de sourire elle même, à travers ses cruelles préoccupations et ses incessantes angoisses aux réponses de sa fille.

Ainsi donc, tu es satisfaite de ce que tu as appris ?

— Je n'ai pas un reproche à lui faire.

— Cependant, tu comprends, fit Anita, qu'au point où en sont venues les choses, il faut que M. Marcus parle aussi.

— Sans doute, chère mère, et je suis certaine qu'il le fera.

Mais attends qu'il lui ait parlé.

— Il s'en occupe ?

— Il a dû s'arranger, ce matin, pour que cela fût le plus promptement possible.

Anita se recueillit un instant, puis, appuyant sa tête blonde sur l'épaule maternelle :

— Maman, murmura-t-elle, je suis bien heureuse.

Lopez ne rentra, ce même jour, qu'à l'heure du dîner. Il paraissait un peu las, mais plein de confiance. Avant de se mettre à table, il eut un court entretien avec sa femme.

— Tout va bien, lui dit-il.

Je me suis assuré que la question des mines de X... restait entière et si je puis agir avant trois ou quatre jours, nul doute, que la concession ne m'en soit accordée.

Malheureusement, les formalités nécessaires pour réaliser le million que je dois à votre générosité, Emma, et qui sera mon salut, ces formalités prendront au moins ces trois ou quatre jours mais j'arriverai à temps.

— Je le souhaite fit Emma avec douceur.

Et j'espère avoir assez souffert pour que le dernier malheur suspendu sur nos têtes, sur la tête d'Anita surtout, me soit évité.

J'ai causé avec elle aujourd'hui, et je n'ai pas eu le courage devant ses rêves de jeune fille de lui dire : " Ces rêves peut-être ne pourront jamais se réaliser.

— Elle ignore ma situation, n'est-ce pas ? s'écria vivement le banquier.

— Je ne lui en ai point parlé.

Au moment de l'en prévenir, le courage m'a manqué.

Le malheur arrive toujours assez vite.

Qu'elle soit confiante et sans préoccupation pendant cette crise qui la menace, et qu'elle en ignore tout, si le succès final répond à vos efforts, mon ami.

Le dîner était servi. Il fut court. Lopez ne mangea que quelques bouchées hâtivement, ayant à sortir aussitôt après le repas, ainsi qu'il en avertit Emma, pour quelques démarches préparatoires et nécessaires.

Emma mangea encore moins, et Anita pas du tout, quoique pour d'autres raisons plus douces que celles qui étaient l'appétit à ses parents.

Lopez venait à peine de sortir et il faisait encore jour à cette époque de l'année, quand un valet portant une lettre sur un plateau d'argent, entra dans

le boudoir où la baronne s'était retirée pour se livrer à ses pensées. Emma prit la lettre avec cette craintive curiosité que la vue d'une lettre cause aux gens nerveux, et que la gravité de la situation développait encore, ce soir-là, chez la baronne.

— On attend la réponse, dit le laquais, au moment où sa maîtresse allait ouvrir la missive.

En effet, l'enveloppe, d'une écriture inconnue, ne portait aucun timbre de la poste, et avait été évidemment apportée à la main.

— C'est bien, répondit Mme Rivadarcos, je vous sonnerai.

Le laquais s'inclina et sortit.

Dès qu'elle fût seule, Emma déchira l'enveloppe, et courut à la signature, non seulement parce qu'elle ignorait d'où pouvait venir cette lettre, mais aussi, parce que l'avis qu'on attendait une réponse avait encore plus vivement surexcité sa curiosité. La lettre était signée.

“ UNE AMIE ”

Emma fronça le sourcil.

Une lettre anonyme !

Qu'est-ce que cela pouvait signifier ?

Elle la lut rapidement et, voici ce que cette lettre contenait :

“ Madame la baronne,

“ Si je ne crois pas devoir signer de mon nom les lignes qui suivent, ce n'est point que j'aie l'intention de rester inconnue de vous, et, après m'avoir lue, il ne tiendra qu'à vous de savoir qui je suis.

Voici ce dont il s'agit :

— Il y a deux jours, en me promenant au bois de Boulogne j'aperçus tout à coup dans une voiture de maître, une calèche découverte, une jeune fille non seulement d'une admirable beauté mais si exactement semblable, si absolument ressemblante à une jeune fille de Buenos-Ayres que je ne pus m'empêcher de pousser un cri de surprise.

— “ Mais c'est elle ! dis-je tout haut.

— “ Qui elle ? demanda la personne avec qui je me trouvais.

— “ Une jeune fille que j'ai vue à Buenos-Ayres.

Et je désignai la voiture qui s'éloignait au petit trot, en remontant l'avenue de Boulogne.

— “ Vous devez vous tromper me répondit-on ; c'est mademoiselle Rivadarcos et la jeune femme d'aspect si distingué, qui est assise près d'elle, est sa mère.

— Rivadarcos, répétai-je, frappée brusquement de ce nom qui me reportait à d'anciens souvenirs.

La femme du banquier ?

— Elle-même ! Ne la connaissiez-vous pas ?

“ Je ne l'avais jamais vue.

Sa fille est donc allée dernièrement dans l'Amérique du sud :

— “ Jamais elle n'a quitté sa famille.

“ Je n'insistai pas, madame la baronne, mais je restai très impressionnée et très préoccupée.

En effet, ce ne pouvait être Mlle Rivadarcos que j'avais vue en Amérique.

J'avais demandé le nom de cette jeune personne, et on m'avait dit un nom tout différent du vôtre.

Cependant, cette ressemblance était tellement inouïe qu'elle me rappela ce détail, dont avaient parlé tous les journaux, il y a quatorze ans, de l'absolue ressemblance des deux jumelles dont vous étiez mère et dont l'une avait été enlevée.

Pendant deux jours, je n'ai cessé de penser à cela.

Pendant deux jours, je n'ai cessé de me dire que je devais vous signaler ce fait étrange, cette ressemblance inouïe, si complète que je n'ai jamais rien vu de pareille, et je me suis enfin décidée à vous écrire, à porter cette singularité à votre connaissance, me disant que je n'avais pas le droit de me taire, et que vous deviez être avertie.

Ai-je eu raison ?

« Quoiqu'il en soit, madame la baronne, je me tiens à votre disposition pour tous les renseignements que vous désireriez me demander et je suis prête à répondre à toutes les questions que vous croiriez nécessaire de me poser pour éclairer nos doutes.

Ma voiture vous attend à votre porte, et vous amènera chez moi où je me tiens à votre disposition.

Si je ne me suis pas rendue moi-même chez vous, c'est par discrétion n'ayant pas l'honneur d'être connue de vous, et par un autre motif, que je dois vous dire très sincèrement.

— J'appartiens à une famille qui fut longtemps l'ennemie du général Lopez, dans notre malheureux pays si souvent ensanglanté par les guerres civiles, et j'aurais craint que ma présence ne lui fut désagréable, si nous nous étions rencontrées inopinément.

Ceci vous explique également pourquoi je ne signe pas cette lettre.

« Je vous dirai mon nom, et je vous prierai ensuite de l'oublier, en échange du service que je voudrais vous rendre. Si vous vous décidez à venir chez moi, je vous engage également à amener avec vous mademoiselle votre fille. Quoique vous décidiez, madame la baronne, veuillez agréer l'expression de ma sympathie pour le moment et de mes sentiments très distingués. — UNE AMIE.

Il serait difficile de décrire les diverses et terribles sensations ressenties par Mme Rivadarcos, à la lecture de cette longue lettre. Tout ce qu'une âme peut éprouver de violent, elle l'éprouva, passant de la défiance à l'espoir, puis retombant dans le doute pour revenir à la foi.

Quoi ! la fille dont elle portait le deuil depuis quatorze ans ne serait pas perdue à jamais.

Était-ce possible ?

« Mon Dieu ! mon Dieu ! balbutia-t-elle.

Ai-je donc assez souffert ?

Avez-vous donc enfin pitié de moi ?

Anna, mon Anna.

Vais-je te retrouver ?

Puis, elle se redressa brusquement, mue par une force nerveuse, reprit la lettre, en recommença la lecture.

Cette seconde lecture lui ôta ses doutes.

Aussi, portant les mains à son front, comme pour ramener plus de clarté dans son cerveau, en chassant la fièvre qui obscurcissait ses idées, s'écria-t-elle :

— Comment suis-je donc encore là ?

Je devrais déjà être chez cette femme.

Aussitôt, elle sonna.

Le valet parut.

— Il y a, lui demanda-t-elle, une voiture à la porte ?

— Oui, madame la baronne.

— Qui est-ce qui attend une réponse ?

— Le cocher, je suppose, car il est seul.

— Courez lui dire qu'il ne s'éloigne pas, que je vais venir moi-même.

Le valet était déjà presque sorti, quand Emma le rappela.

— Trouvez ma fille, ajouta-t-elle.

Dites-lui que j'ai besoin d'elle tout de suite, tout de suite !

Sans songer à faire appeler la femme de chambre, Emma, restée seule, chercha un chapeau qu'elle mit sur sa tête, prit un léger pardessus qu'elle plaça sur ses épaules, cédant à un emportement de hâte que les soins et les mouvements d'une étrangère auraient encore augmenté.

Lorsque deux minutes plus tard, Anita entra chez sa mère, celle-ci était prête et essayait machinalement de mettre ses gants.

— Tu sors, maman ? s'écria Anita.

Puis regardant sa mère, elle ajouta :

— Mon Dieu, qu'as-tu donc ?

— Ce que j'ai ? Ah ? c'est vrai, tu l'ignores, fit Emma ramenée sur terre par la présence et la voix de sa fille.

Je viens de recevoir une nouvelle.

Comment te dire ? Ta sœur, Anna... mon Anna.

— Ma sœur ! répéta la jeune fille au comble de la surprise.

— Elle est retrouvée !

— Que dis-tu là, maman ! balbutia Anita, se demandant si sa mère avait bien toute sa raison.

— Peut-être. Ce n'est pas sûr. Excuse-moi. ... Je suis agitée....

Tiens ! lis... lis !

Elle lui montrait la lettre restée sur la table. Anita voulut la prendre.

— Non, fit la baronne. Ne la lis pas à présent, cela prendrait du temps, viens avec moi !

— Ma sœur retrouvée ! répétait Anita.

Ah ! ce doit être vrai, je le vois maintenant dans tes yeux ! Oui, partons, courons, où est-elle ?

— Nous allons chez la personne qui me donne des renseignements si... étonnants et si exacts qu'il est de mon devoir de m'en assurer immédiatement.

— Oh ! Maman ! maman ! quel bonheur pour toi ! s'écria Anita en se jetant au cou de Mme Rivadarcos.

— Mon ange ! murmura la baronne, et Anita sentit une larme tiède sous le baiser d'Emma.

— Le temps de mettre un chapeau, et je suis à toi.

VII.—CHEZ L'INCONNU

Anita disparut et revint presque aussitôt.

Les deux femmes descendirent, traversèrent la cour, passèrent la porte cochère.

Une voiture fermée, d'aspect convenable, stationnait devant cette porte.

Sur le siège, un cocher sans livrée, tout habillé de noir, semblait attendre patiemment. A la vue des deux femmes, il sauta à bas de son siège et ouvrit la portière.

— C'est vous, lui dit la baronne, qui avez apporté une lettre pour Mme Rivadarcos ?

— Oui, madame.

— Et votre maîtresse vous a chargé de m'amener ?

— Oui, madame.

C'est bien, conduisez-nous.

Elle monta dans la voiture, suivie d'Anita. Le cocher referma la portière, regagna son siège, toucha les chevaux, et la voiture partit. A cet instant, il était neuf heures du soir, la nuit était complète depuis plus d'une heure.

Pendant la route qui ne fut pas d'une grande longueur, les deux femmes causèrent peu, bien qu'Anita interrogeât sa mère, car la jeune fille à peine au courant des espérances de sa mère ne connaissait point les raisons de ces espérances, n'ayant pas lu la lettre adressée à Mme Rivadarcos.

Celle-ci, cependant, en quelques mots hachés, lui conta ce que nous savons ; mais à chaque instant, elle s'arrêtait, se taisait, reprise par quelque souvenir, s'égarant dans le passé ou s'élançant au loin par la pensée, comme pour courir plus vite au-devant de l'enfant perdue, et qu'elle croyait entrevoir à travers les brumes d'un avenir prochain.

Enfin, la voiture s'arrêta au haut de la rue des Martyrs, au No. 2 de la cité Malesherbes, le cocher descendit de son siège, ouvrit la portière, dont le marche-pied s'abaissa, en disant :

— Nous sommes arrivés.

Anita, qui se trouvait placée sur la gauche, sauta légèrement à terre pour offrir la main à sa mère.

Presque en même temps, comme si l'arrivée des deux visiteuses eût été guetée, la porte de la maison s'ouvrait, et une femme de chambre introduisit la baronne et Mme Rivadarcos au salon et dit :

Si ces dames veulent entrer au salon et prendre la peine d'attendre quelques minutes, je vais prévenir madame.

La baronne et Anita pénétrèrent dans le salon toutes deux fort émuës.

Quelques instants après, une tenture se souleva et une femme apparut.

Elle était vêtue de noir, sans un ornement, ni un bijou qui pût attirer l'attention.

A sa vue, Emma se sentit absolument rassurée.

Cette femme qui se présentait, n'avait rien d'une aventurière, et il se dégageait de toute sa personne, un rayonnement incontestable de dignité.

La nouvelle venue s'avança vers la femme du banquier, et, s'inclinant faiblement, lui dit d'une voix grave :

— C'est à madame Rivadarcos que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, madame, répondit celle-ci, j'ai reçu votre lettre, et je suis accourue.

— Je m'y attendais, veuillez prendre la peine de vous asseoir, ainsi que Mlle votre fille, que vous avez amenée avec vous, comme je vous en priais, et comme cela était nécessaire, pour le but que nous poursuivons toutes les deux.

En parlant ainsi, l'inconnue désignait deux fauteuils qui mettaient la mère et la fille, sous la lumière de la lampe, tandis qu'elle même se plaçait sur un canapé disposé de telle sorte, que cette lumière si faible qu'elle fût, ne portait point sur son visage.

— Madame, reprit immédiatement Emma, vous comprenez quelle émotion m'a causé la nouvelle étrange, inattendue que vous m'annonciez. En me donnant l'espoir que la fille pleurée par moi depuis quatorze ans et que je croyais morte ou perdue à jamais, était peut-être vivante, qu'il me serait peut-être possible de la retrouver un jour, vous m'avez donné la plus grande joie, si on doit appeler joie, une émotion que sa violence et sa profondeur rendent plutôt douloureuse, au premier moment.

— Je m'en doute, interrompit l'inconnue, et c'est pour cela que n'ayant aucune certitude absolue, j'ai fort hésité à vous prévenir.

Mais, cependant, c'était un devoir, et l'accomplissement de ce devoir de ma part, dû-il être suivi, pour vous, de quelque amère déception....

— Je ne vous en remercierais pas moins, madame.

— Attendez, pour me remercier... d'avoir retrouvé votre fille, si vous la retrouvez.

— Oh !

En doutez-vous davantage ! s'écria la baronne, d'une voix tremblante.

— Loin de là, madame....

— Que voulez-vous dire ?

— Ceci....

En parlant, l'inconnue regardait attentivement Anita.

— C'est que, en voyant mademoiselle, il me semble absolument revoir la jeune fille rencontrée par moi, à Buenos-Ayres.

— Ainsi, la ressemblance....

La ressemblance dépasse tout ce que j'aurais pu m'imaginer, et devient d'autant plus frappante, que j'étudie mieux le visage de mademoiselle.

Ce sont indistinctement les mêmes traits, qui sont assez charmants, d'ailleurs, pour qu'on ne les oublie pas, une fois qu'on les a vus.

Voilà bien la bouche, la forme ovale du visage, ces yeux d'une couleur si rare, et leur expression toute particulière.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! fit Emma en joignant les mains tout se confirme donc ?

—Jusqu'à présent, oui madame, et ma conviction est faite.

Si on plaçait l'une près de l'autre dans le même costume cette jeune fille d'Amérique et mademoiselle... mademoiselle....

—Anita ! interrompit celle-ci toute rayonnante.

—Anita, un joli nom qui vous convient.

Il serait je pense, impossible de les distinguer l'une de l'autre car ce sont aussi les mêmes gestes et la même taille et, autant que je puis me le rappeler, la même voix.

Quant à Mme Rivadarcos, elle ne voyait plus, elle n'entendait plus que sa propre émotion.

—Je vais partir pour l'Amérique ! dit-elle tout à coup.

—Et je t'accompagnerai, ajouta Anita, d'un accent où la fièvre mettait une singulière résolution, presque semblable à du calme, il me manque encore bien des détails que j'ai besoin de savoir pour reconquérir mon enfant, mon Anna, la seconde moitié de mon cœur.

—Et cela peut, reprit l'étrangère, qui avait retrouvé son visage impassible, présenter plus de difficultés que vous ne croyez.

—Quelles difficultés ?

—Si vous arrivez vous même pour réclamer votre fille, si ceux qui vous l'ont ravie sont prévenus de notre intention, il est plus que redoutable qu'on l'amènera au loin, qu'on la fera de nouveau disparaître.

—Oh ! maintenant que je sais qu'elle existe.

Mais quel nom porte-elle ? Avec qui vit-elle ?

—Voilà justement ce que j'ignore. N'ayant aucun soupçon, à l'époque où je la vis, n'ayant aucune raison pour me livrer à une enquête quelconque, je n'ai pris aucun renseignement.

J'ai demandé, il est vrai, qui était cette charmante enfant, dont la beauté me frappait. Je l'ai beaucoup regardée, comme la regardaient avec admiration tous ceux qui se trouvaient là, mais je ne suis pas allée au-delà. On m'a dit : C'est une telle, j'ai même oublié ce nom, je crois même qu'on a ajouté : Elle est orpheline, elle a été recueillie par une parente éloignée.

—Qu'importe ? En la voyant ne la reconnaîtrais-je pas ?

—Vous, oui, madame, mais elle, elle ne vous reconnaîtra pas.

—Je dirai que je suis sa mère.

—Il faudra le prouver.

—Je raconterai la vérité, et les témoins ne manqueront pas. N'y a-t-il pas l'enquête commencée par la justice, au moment du rapt, et les déclarations qu'elle a consignées ?

—Sans doute, mais ceux qui ont fait le coup.

—Dites : celle-là, que vous devez bien haïr.

—Je ne la hais point. Elle a été bonne pour ma fille. Cela ressort des faits, et, pour cela, je lui pardonne, pour cela, je me jetterais à ses pieds et je lui dirais, au besoin : Merci !

—Ce n'est pas une raison pour qu'elle avoue ce que la loi appelle un crime... au cas où elle vivrait toujours. Elle niera donc, elle, ou ceux qui la remplacent. Il faudra un procès.

—Je le ferai !

—D'accord.

L'étrangère parut hésiter une seconde, puis elle reprit lentement :

—J'ai à vous parler, seule à seule.

—Je m'éloigne ! fit aussitôt Anita, prête à gagner l'extrémité de la pièce.

—Tenez, mademoiselle, interrompit vivement l'inconnue, si madame votre mère veut bien le permettre, je vous prierai de passer dans la chambre voisine..

Elle montrait la porte drapée d'une tenture, par laquelle elle était entrée quelques instants auparavant.

Mme Rivadarcos ressentit, sans s'en rendre compte, comme une vague impression de répulsion en entendant ces paroles.

Cependant, elle n'osait refuser.

Tout ce qu'elle avait entendu, tout ce qu'elle avait vu, depuis qu'elle était là, ne lui prouvait-il pas qu'on lui avait dit la vérité, et qu'elle n'était point tombée dans un piège.

On devina, sans doute, son hésitation, car on ajouta :

—ailleurs mademoiselle ne s'ennuiera pas trop.

Elle ne sera pas seule.

Ma fille lui tiendra compagnie.

Votre fille !

Oui, madame, un peu plus âgée que mademoiselle, et il y a des choses que je ne puis confier qu'à vous-même.

—Va, mon enfant ! dit Emma.

L'inconnue frappa dans ses mains.

La femme de chambre qui avait introduit les visiteuses apparut aussitôt.

—Conduisez mademoiselle près de ma fille, lui dit sa maîtresse.

Anita s'inclina et sortit accompagnée de la femme de chambre.

La portière retomba derrière elles, et Mme Rivadarcos resta en tête-à-tête avec l'inconnue.

VIII.—CE QU'IL ADVINT D'ANITA

Dès que Mlle Rivadarcos eut disparu, la dame inconnue, comme si elle voulait distraire et occuper la baronne, reprit hâtivement la parole.

—Madame, dit-elle à Emma, il y a des côtés peu clairs de ma conduite qui peuvent vous paraître étranges, et qu'il faut que je vous explique.

Jusqu'à présent, vous ignorez qui je suis....

—Je sais que vous êtes celle qui me rendrez ma fille.

Mais vous ne savez pas même mon nom, et comme je tiens essentiellement à ce que ce nom ne paraisse pas en toute cette affaire, je ne voulais le confier qu'à votre discrétion personnelle.

—Je suis prête à vous écouter, madame, et soyez certaine que jamais par moi il ne se produira quoique ce soit qui puisse vous être pénible.

—Je serais de plus obligée de faire allusion à des événements.... et j'ignore au juste ce que mademoiselle votre fille sait ou ne sait pas de ces événements.

Ma fille, madame, ne sait qu'une chose, c'est qu'on a volé sa sœur, quand elles avaient, l'une et l'autre, deux ans à peine, et que ce rapt a été la grande douleur dont rien ne console le cœur d'une mère.

En effet, jamais devant Anita, il n'avait été fait allusion au passé de Lopez, à l'existence de Dolorès. Jamais Emma n'eût voulu que sa fille apprît quoique ce soit qui fût de nature, qu'un enfant porte à son père. Jamais elle n'eût voulu que ce jeune esprit connût quelques-unes des angoisses que l'épouse avait traversées.

— Votre réponse, madame, reprit l'inconnue, prouve que j'ai eu deux fois raison d'éloigner Mlle Rivadarcos.

— Avez-vous donc à me parler de la veuve de Miguel ? demanda la baronne avec un léger frisson.

— Dans une certaine mesure, oui.

— Parlez.

— L'avez-vous connue ?

— Connue n'est pas le mot, entrevue serait plus exact, car je n'ai jamais eu de rapports directs avec elle ; mais étant moi-même de Buenos-Ayres, j'ai connu dans tous ses détails les moindres circonstances de sa vie.

Or, s'il s'agit, en toute cette affaire, d'une vengeance de celle que vous appelez " la veuve de Miguel " je ne voudrais pas si elle vit encore car tout le monde ignore ce qu'elle est devenue, me voir exposée à sa haine.

— Vous, madame ! Pourquoi cela ?

— Quelle raison aurait-elle de vous haïr ?

Si c'est par moi que vous arrivez à trouver votre fille, croyez-vous qu'elle me le pardonnerait ?

En effet, balbutia Emma la regardant avec inquiétude, et craignant de voir lui manquer tout à coup un appui qui lui semblait si essentiel en cette circonstance suprême.

— En échange du service que j'ai voulu vous rendre, je vous demande donc instamment de ne jamais faire allusion à la lettre que je vous ai écrite et que je vous prierai d'anéantir ni à l'entrevue que nous venons d'avoir ensemble.

— Mais alors, madame, comment pourrai-je ?

— Comment pourrez-vous agir, voulez-vous dire ?

— Oui.

— Ceci vous regarde, et d'ailleurs, ne présente pas de grandes difficultés.

— Je ne vois pas à tout. Je ne vous engage pas à vous rendre vous-même en Amérique. Mais vous pouvez y envoyer un agent habile et dévoué dont personne ne se défiera.

Finalement, l'inconnue déclara qu'en cette saison de l'année, elle habitait ordinairement la campagne. Elle devait en conséquence, quitter Paris dès le lendemain, et en être absente pendant plusieurs mois. Cependant, si madame Rivadarcos croyait avoir besoin de communiquer avec la personne qui lui avait fait cette révélation, madame Rivadarcos n'aurait qu'à lui écrire, 2 cité Maiesherbes, et madame Moreau se tiendrait à sa disposition dans la mesure où cela ne la compromettrait point. Mme Moreau était le nom que l'inconnue se donnait.

Emma sentit fort bien, du reste, que cette dame, de caractère timoré, désirait que leurs relations en restassent là, et que ce serait, au fond, la désobliger que de la contraindre à se mêler davantage de cette affaire. La baronne ne l'en remercia pas moins avec une effusion sincère et une reconnaissance passionnée, auxquelles l'inconnue mit un terme vivement, en disant :

— Il est temps de rappeler mademoiselle Anita.

Et elle frappa dans ses mains comme elle avait déjà fait, ce qui est une habitude créole d'appeler les serviteurs.

Mais cette seconde partie de conversation avait bien duré une demi-heure.

Presque aussitôt la femme de chambre apparut.

— Veuillez prévenir Mlle Rivadarcos que sa mère l'attend, dit Mme Moreau.

— La voici, répondit la servante.

Anita entra, en effet. Elle avait remis son chapeau. Bien qu'elle n'eût pas eu d'inquiétude à proprement parler, ce fut un soulagement et une joie pour elle que de revoir sa fille.

— La voiture qui vous a amenées va vous reconduire à votre hôtel, fit la maîtresse de la maison.

Au moment de prendre congé, la baronne s'avança vers l'inconnue :

— Je ne sais, madame, lui dit-elle, si nous nous reverrons jamais, mais ma reconnaissance ne finira qu'avec ma vie, et si un jour, comme je l'espère à présent, je retrouve ma fille, eh ! il faudra bien que vous me permettiez de vous la présenter, de lui dire :

— Voilà celle qui t'a rendu t'a mère !

Dolorès s'inclina en silence, et Mme Rivadarcos se fût peut-être étonnée de ce silence, si Anita n'avait, par un mouvement naturel et gracieux, tendu son front à l'étrangère.

Celle-ci y dépassa un long baiser, puis la mère et la fille regagnèrent la voiture, accompagnées de la femme de chambre.

Lorsque cette dernière rentra dans le salon où s'étaient passés les scènes que nous venons de rapporter, elle trouva sa maîtresse accoudée près d'une table et le front caché entre ses mains.

— Qu'avez-vous, chère maîtresse ? lui demanda-t-elle d'une voix émue.

Celle à qui s'adressait la question souleva lentement la tête.

Cette tête était livide et racontait d'atroces souffrances morales.

— Ah ! Frasquita, murmura Dolorès, je n'aurais pas cru que cela fut aussi douloureux.

Mais il le fallait.

Tout est fini ?

— Tout est fini, maîtresse.

Pendant ce temps, la voiture roulait sur le pavé emmenant Mme Rivadarcos et sa fille.

* * Or, voici ce qui s'était accompli à partir de l'instant où Anita était sortie sur les pas de Frasquita.

En quittant le salon, elle s'était trouvée dans une petite pièce à aspect

de boudoir où elle aperçut étendue sur une chaise longue une jeune fille dont le visage lui parut charmant et sympathique.

Anita s'approcha directement de la chaise longue, mais cependant en faisant quelque bruit pour prévenir qu'elle était là.

Alors, au fur et à mesure qu'elle s'approchait, la jeune fille étendue sur la chaise longue, se souleva d'un mouvement lent et régulier, et, lorsque Anita fut auprès d'elle, celle-ci se trouva entièrement debout.

Bien que son regard fût vague et indécis, elle souriait.

D'un geste doux et lent sans s'incliner, pour un salut banal, elle tendit la main à sa visiteuse qui lui donna aussitôt la sienne.

Au contact les deux jeunes filles eurent un léger frémissement, causé chez Anita par le froid glacé de cette petite main pourtant si douce au toucher.

— Ah ! dit d'une voix musicale, mais un peu basse l'étrange créature mademoiselle Rivadarcot !

— Vous me connaissez mademoiselle ? demanda celle-ci.

— Ma mère m'avait prévenu de votre arrivée et puis... je vois bien qui vous êtes !

Vous vous appelez Anita.

C'est un joli nom.

Juanita vous aime de tout son cœur.

— C'est du joli nom aussi répondit Mlle Rivadarcos de plus en plus troublée de cet accueil en dehors de toutes les règles, et surtout, de ce fait, que les beaux yeux de la jeune fille, bien que fixés sur celle à qui elle s'adressait, ne paraissaient cependant pas la voir ou plutôt la regarder.

Mais vous dormiez peut-être quand je suis entrée ? Vous êtes peut-être souffrante ?

— Non, interrompit Juanita, avec une certaine vivacité.

Ce n'est pas cela.

Je suis très heureuse de vous voir, et je crois qu'un jour vous m'aimerez beaucoup.

— Oh ! je ne demande pas mieux.

— Mais nous sommes mal ici, pour causer.

Le visage de la somnambule se contracta légèrement, comme si une douleur, une hésitation, une lutte quelconque entre deux volontés contraires traversait son cerveau.

Cela ne dura pas, car elle reprit brusquement, presque sur un ton de commandement :

— Venez avec moi.

— Où cela ? fit Anita, qui éprouvait à la fois une sorte d'attraction invincible vers sa compagne, et en même temps, un malaise croissant.

— Dans ma chambre, chez moi.

— Volontiers ! répliqua Mlle Rivadarcos, n'osant refuser ; mais je ne voudrais pas m'éloigner, car maman va sans doute me rappeler.

— Oh ! elle ne s'en va pas encore.

Venez ! venez !

En parlant ainsi, elle entraînait Anita par la main, et celle-ci la suivit, rassurée en partie, lorsqu'elle vit qu'il s'agissait seulement de gagner la pièce voisine, communiquant par une porte avec celle où les deux jeunes filles s'étaient rencontrées d'abord.

Cette pièce parut charmante à la fille de Lopez.

Seulement, la pièce qui n'était éclairée que par deux bougies roses, avait une atmosphère si épaisse, si lourde, chargée d'un parfum si pénétrant, et qu'Anita ne connaissait pas, qu'elle en ressentit une brusque oppression.

— Oh ! qu'il fait chaud ici, ne put-elle s'empêcher de balbutier.

— Est-ce que cela ne vous incommodé pas ?

— Qui malheureuse, je ne sens rien.

— N'y faites pas attention.

— Mais c'est qu'il me semble que la tête me tourne, ajouta Anita d'une voix faiblissante, en s'appuyant pour ne pas tomber sur le dossier d'un fauteuil à sa portée.

En effet, Anita était devenue brusquement d'une pâleur mortelle. Ses beaux yeux se voilaient comme d'un nuage sombre, ses paupières s'abaissaient, quoiqu'elle fit des efforts pour les soulever, et les tenir ouvertes. Une oppression comprimait sa poitrine, il lui semblait que les battements de son cœur étaient toutes suspendus. Elle sentait de plus en plus s'évanouir d'une étrange torpeur qui gagnait tous ses membres.

— Sortons ! sortons ! fit-elle d'une voix étouffée.

Je me meurs. Oh ! maman ! maman !

— Tais-toi lui dit Juanita en se penchant sur elle.

Ne crains rien. . . . Je t'aime. . . .

Pauvre petite ! Je n'aurais pas voulu. . . . Mais je ne pouvais pas. . . . Non. . . . Je ne pouvais pas. . . . Il fallait obéir.

Elle la saisit dans ses bras, et avec une force qui avait quelque chose d'extraordinaire et même d'effrayant, dans ce corps frêle, où l'enfant dominait la femme, elle enleva Anita comme elle eût fait d'une plume ou d'un objet dépourvu de poids, et alla en rasant le sol, sans effort visible, la déposer sur le lit. Là, elle l'étendit, pleine d'une sollicitude à laquelle on eût pu trouver quelque chose de maternel, si cette épithète n'eût pas trop contrasté avec l'air, non pas seulement de jeunesse, mais encore enfantin, de Juanita.

En même temps, elle disait d'une voix basse caressante :

— Dors, oui, dors, pauvre mignonne. . . . Juanita t'aime. . . . Juanita veille sur toi. . . . Juanita ne peut parler, ni désobéir aujourd'hui, mais Juanita sait l'avenir.

Quand elle eut terminé l'arrangement d'Anita, elle alla ouvrir une fenêtre pour renouveler l'air, sans doute que nul, sauf elle, grâce à cet état magnétique où elle se trouvait, n'eût pu respirer impunément ; puis, comme si sa tâche eût été accomplie, elle alla s'asseoir dans un fauteuil près du lit, et tomba en une profonde torpeur.

Quelques secondes après, la porte s'ouvrait, et Frasquita passait la tête. Ayant constaté le renouvellement de l'atmosphère et aspiré l'air plu-

sieurs fois par mesure de précaution, pour s'assurer qu'il ne contenait plus aucun élément dangereux, ou de nature narcotique elle se décida à entrer.

D'une main elle tenait une petite lampe, de l'autre un léger paquet de vêtements de femme.

Elle courut à la cheminée et souffla les deux bougies qui dégageaient cet étrange parfum dont Anita sentit si promptement l'action.

Ensuite, elle s'approcha du lit, déposa sur une chaise à sa portée les nouveaux vêtements qu'elle apportait, et, rapidement commença à déshabiller Anita absolument inerte et privée de connaissance.

IX.—MARCUS

Marcus était venu, le jour même de son entrevue avec Dolorès pour parler à M. Rivadarcos, et il s'était retiré sans le voir ; ce dernier ne s'était pas présenté dans ses bureaux de la rue Le Peletier, et se trouvant également absent de chez lui à l'heure où le jeune homme frappait à la porte de l'hôtel du boulevard Malesherbes.

Marcus n'avait pas osé demander à être introduit auprès de la baronne, bien que le vague espoir qu'il rencontrerait Anita pût contribuer à lui faire faire cette démarche.

Cependant il voulait raconter au banquier qu'il avait promesse de l'avoir sous peu, et lui expliquer que certaines formalités légales pourraient peut-être, malgré tous ses efforts, produire un retard qui lui causait la plus vive douleur.

Quoiqu'il eût passé la nuit précédente sans dormir et qu'il ressentit, en dépit de sa jeunesse et de ses rêves d'amour, une grande lassitude, il eut beaucoup de peine à s'endormir et ne put fermer les yeux que vers le matin.

Il pensait à Anita. Il pensait à la sorte d'opposition qu'il avait rencontrée chez Dolorès, lorsqu'il lui avait parlé de son mariage avec Mlle Rivadarcos.

Le lendemain matin, qui était le lendemain du jour où Emma avait reçu la lettre anonyme et s'était rendue avec Anita au No. 2 de la cité Malesherbes, Marcus était à la première heure dans les bureaux de la rue Le Peletier.

Il avait hâte de voir M. Rivadarcos et d'exécuter les résolutions auxquelles il s'était arrêté.

— Qu'on me prévienne aussitôt que M. Rivadarcos arrivera, dit-il à l'huissier de service à la porte du cabinet que nous avons décrit précédemment.

Quelques instant après, comme si le banquier eût eu une hâte égale de voir son commis, on venait prévenir le jeune homme que le baron l'attendait.

En entrant, le cœur tout palpitant, Marcus vit, du premier coup d'œil que de grands événements avaient du, depuis la veille, se produire chez le banquier.

M. Rivadarcos était debout.

Son visage exprimait une vive émotion, mais de nature plutôt triomphale, que des traces de fatigue indiquaient qu'il n'avait pas dû dormir pendant la nuit écoulée.

Ses yeux brillaient d'un vif éclat, où, cependant, se distinguait l'obsession d'une fiévreuse inquiétude.

— Mon jeune ami, s'écria-t-il en allant à Marcus et en lui tendant la main, que le jeune toucha respectueusement, j'ai su que vous étiez venu hier ; vous aviez à me parler ?

— En effet, monsieur le baron, et de questions bien pressantes.

— Moi aussi j'ai à vous parler, mais le temps ne manque absolument ce matin.

Je voulais vous dire que j'avais commencé les démarches nécessaires.

— Bien ! bien ! nous en reparlerons plus tard.

— Je voulais aussi solliciter de vous un entretien qui ne souffre pas de retard ajouta Marcus et dont le visage s'empourpra, puis devint très pâle.

— Je suis tout disposé à vous écouter, interrompit le banquier, mais pas à présent, un rendez-vous urgent m'appelle.

Et vous qui connaissez la position, vous savez que mes minutes sont comptées, que les secondes valent des jours.

— Je le sais, oui, monsieur, et c'est justement à cause de cela.

— Venez dîner avec nous ce soir, interrompit encore Lopez. Nous pourrions alors causer ensemble tout à notre aise, soit avant, soit après le dîner, car moi de mon côté, je vous le répète, j'ai besoin de parler avec vous à cœur ouvert.

Êtes-vous libre ? Acceptez-vous.

— Oui, oui ? avec reconnaissance.

— Alors, je vous quitte, fit M. Rivadarcos, en prenant son chapeau. A ce soir !

Lorsque Marcus rentra dans son bureau, il était tout chancelant, et, partout où il fixait ses yeux, il voyait devant lui l'image charmante d'Anita lui souriant, lui disant :

— Je t'attends !

Cette idée de dîner en tête à tête avec M. et Mme Rivadarcos et leur fille le grisait. Il essaya de travailler, d'appliquer son espoir à ses occupations quotidiennes, mais il ne put y parvenir, comprenant enfin que la lutte était impossible, ou, plutôt vaincu dans cette lutte au-dessus de lui. Enfin, vers quatorze heures, n'y tenant plus, et se rappelant que M. Rivadarcos lui avait dit :

— Nous pourrions causer à loisir, soit avant, soit après le dîner — le jeune homme se dirigea hâtivement du côté de l'hôtel.

— Si M. Rivadarcos n'est pas encore rentré, se dit-il, je demanderai à parler à la baronne.

— Un peu avant cinq heures, Marcus frappait à l'imposante porte coquille qui précédait la cour au fond de laquelle s'élevait l'élégante habitation moderne occupée par le baron et sa femme.

— M. le baron n'est pas encore rentré, répondit le suisse à la question de Marcus ; mais M. le baron a recommandé qu'on introduisit monsieur aussitôt qu'il se présenterait et il prie monsieur de vouloir bien l'attendre.

— Mme la baronne est-elle visible ? demanda alors Marcus en essayant,

d'affermir sa voix et tout heureux néanmoins, de voir que les événements se disposaient d'eux-même selon ses désirs intimes.

— Si monsieur veut bien m'accompagner jusqu'au salon, je vais m'en assurer.

Marcus suivit le domestique en grande livrée, plus frappé qu'il ne l'avait été encore du luxe princier de cette maison, luxe qui contrastait si ironiquement avec la ruine complète du banquier. Dès qu'il eut introduit Marcus dans le salon où nous l'avons déjà vu, le domestique se retira pour avertir la baronne. Resté seul, Marcus comme la première fois, se dirigea vers le petit jardin d'hiver que nous avons décrit.

Anita n'y était pas, et la serre parut tout en deuil, privée de lumière et de parfums ; le jeune homme était déçu.

Il revint alors dans le salon, et presque aussitôt, la porte par laquelle le laquais était sorti s'ouvrit de nouveau.

Au bruit, Marcus se retourna vivement, et se trouva en face d'Anita qui entra. Elle était mise avec un raffinement de coquetterie, qu'il ne lui avait pas vue encore.

— Anita ! s'écria-t-il, en marchant vers elle, dans un premier mouvement d'amoureux.

— Bonjour, monsieur, lui dit-elle assez froidement. J'étais chez ma mère, quand le domestique est venu annoncer que vous désirez parler à la baronne et c'est moi qui me suis chargée de vous dire que ma mère vous attend.

Marcus, qui s'était arrêté troublé et le cœur un peu serré, devant l'accueil de Mlle Rivadarcos, laquelle ne lui tendait pas même la main, fut, néanmoins, réconforté, en entendant qu'elle avait voulu venir près de lui afin de lui apporter elle-même la réponse de sa mère.

— Je vous en remercie, fit-il, je vous remercie de toute mon âme. J'avais si besoin de vous voir. Depuis que je vous ai quittée, je n'ai pas vécu, l'écho de vos dernières paroles n'a cessé de retentir en moi. Vous avez été si bonne !

— Quelles paroles ? interrompit-elle, en souriant de son joli sourire, tout plein de perles, mais dont l'expression, sans qu'il sût pourquoi, inquiéta Marcus.

— Vous m'avez dit, Anita, que vous m'aimeriez toujours, que vous ne seriez jamais, quoi qu'il arrive, à un autre que moi !

— Ah ! c'est vrai ! dit-elle.

Il y eut un court silence.

— A ce propos, reprit-elle, j'ai à vous parler, et c'est pour cela que je suis descendue.

— Je vous écoute.

— A présent, je n'en aurai pas le temps.

Nous serions interrompus. D'ailleurs, ma mère vous attend, et je ne puis rester avec vous.

— Je dine ici, monsieur votre père a bien voulu....

— Tant mieux.

Soit pendant le repas, soit après, je trouverai moyen de vous indiquer un rendez-vous. Je vais y penser. Venez !

De son pas léger, elle prit les devants pour conduire Marcus au premier étage, où Emma recevait, dans un élégant boudoir, les intimes, en dehors des réceptions banales ou de cérémonie, qui avaient lieu au salon. La jeune fille ne se retourna pas une seule fois vers lui, et continua de le conduire, à travers deux pièces jusqu'à une porte qu'elle ouvrit, en disant :

— Madame, voici M. Marcus.

Puis elle se retira, et Marcus tout troublé se vit en face d'Emma, qui vint à lui et lui tendit la main.

— Soyez le bienvenu, disait-elle, en même temps.

Je sais que vous êtes un ami, monsieur, un ami sincère et dévoué, l'ami que l'on trouve aux jours du malheur.

— Madame . . . balbutia-t-il.

— Mon mari m'a tout dit, continua-t-elle, et je désirerais vous remercier.

Il y a avait tant de douceur et de sincérité, tant de franchise et de simplicité dans l'accueil de Mme Rivadarcos, et il se dégageait de toute sa personne un tel parfum de bonté, que Marcus, si timide qu'il fût, se sentit aussitôt à l'aise, et comme soulagé de l'oppression qui pesait sur lui à l'idée de cette entrevue.

Emma lui avait indiqué un siège et s'étant assise elle-même à faible distance, en le regardant de ses beaux yeux d'habitude un peu mélancoliques, mais qui cette fois brillaient comme ceux de Lopez le matin, d'une fièvre intense où la joie dominait.

Marcus en fut frappé, et ne put s'empêcher de penser :

Décidément, il se passe quelque chose de nouveau ici, et quelque chose d'heureux, sans doute.

Mais cette sensation ne fit que traverser son serveau car il avait à répondre, et ce qui lui restait à dire était de nature à absorber toutes ses facultés.

— Madame, répliqua-t-il en rougissant, ce que j'ai fait, ou plutôt ce que j'ai proposé à M. Rivadarcos était tout naturel . . . Depuis deux ans que j'ai l'honneur d'être employé par lui et d'avoir obtenu sa confiance, j'avais fini par me regarder un peu comme l'enfant de la maison . . .

— Et vous êtes-vous conduit comme un fils interrompit-elle, en donnant à ce mot de fils une intonation qui alla droit au cœur du jeune homme.

— Oh ! madame, fit-il, tout ému, ce mot, ce mot seul suffirait à me payer de tous les plus grands dévouements, de tous les plus grands sacrifices, si j'en avais eu à faire ou si j'en avais fait. Malheureusement . . .

— Mais, fit-elle vivement, j'ai hâte d'ajouter que nous n'acceptons pas, ni moi, ni mon mari, votre offre généreuse.

— Quoi, vous refusez !

— Je refuse, c'est-à-dire, nous refusons. Notre reconnaissance reste entière, mais ce serait une mauvaise action que d'accepter.

— Madame, je vous en supplie.

— Non.

La position de mon mari est à peu près désespérée, reprit-elle, en pâlisant légèrement.

Et il serait criminel, si c'est la ruine d'entraîner dans cette ruine un jeune homme tel que vous, le plus noble cœur que je connaisse, l'ami le plus vrai et le meilleur que nous possédions.

— Oh ! madame, murmura-t-il. Je n'ai rien donné, c'est vous qui me donnez.

Mais, croyez-moi, la situation de M. Rivadarcos n'est pas aussi désespérée que vous le supposez.

— Vous espérez le salut ? reprit-elle.

— Oui, madame, si M. Rivadarcos réunit, d'ici peu de jours avant la fin du mois, le million dont il a besoin.

Et, malheureusement, moi, je crains de ne pouvoir arriver à temps et surtout ce que je possède ne se monte qu'à une somme d'environ quatre cent mille francs encore insuffisante.

— Rassurez-vous, mon cher Marcus, ce million je l'avais, je l'ai donné à mon mari, c'est mon devoir, dut-il disparaître sans avoir rien sauvé.

— Vous voyez, s'écria Marcus il a accepté de vous ce que vous refusez d'accepter de moi !

— Je porte son nom, c'est de l'honneur du nom qu'il s'agit.

— Pouvais-je hésiter, et avait-il le droit de repousser ce sacrifice ?

La solidarité de la famille est un fardeau que nul ne peut rejeter de ses épaules.

Marcus était devenu très pâle.

— Puisqu'il en est ainsi..... et vous avez, en effet raison, ce que vous refusez de l'étranger..... vous l'accepteriez du fils !

— Du fils !

— J'aime Mlle Anita, je crois qu'elle m'aime aussi.

Me jugez-vous digne de lui donner mon nom, d'entrer l'également dans cette famille dont je fais déjà partie depuis longtemps par les sentiments d'affection, de respect et de dévouement que je porte à tous ses membres ?

Emma regarda un instant le jeune homme, en silence.

— Je savais cet amour, dit-elle, enfin.

— Vous saviez ! répéta-t-il surpris.

— Je savais que vous aimiez Anita et qu'Anita vous aimait

Je le savais d'abord parce que je suis mère, et que rien de ce qui touche à ma fille ne peut m'échapper.

— Je savais, ensuite, parce qu'Anita, qui me dit tout, me l'avait dit.

— Et vous approuvez cet amour ? fit-il le cœur inondé de joie.

— Oui, répliqua Emma qui était aussi très émue. Toute votre conduite prouve votre générosité d'âme, votre rare et noble désintéressement. Mais vous me permettez d'avoir aussi ma délicatesse. Riche, je vous dirais : " Anita est à vous. " Pauvre, ruinée, menacée du scandale, de la honte de ces catastrophes financières qui entament jusqu'à l'honneur, je dois vous dire :

" Attendez ! Réfléchissez " !

— J'ai réfléchi, madame et c'est pour cela que je suis venu, que j'ai parlé.

—Je ne dois pas accepter ainsi une offre enfantée par les sublimités de l'amour, une offre que vous pourrez peut-être regretter plus tard.

—Jamais !

—Dans quelques jours, notre sort sera décidé. Dans quelques jours M Rivadarcos aura triomphé, ou aura succombé.

Nous verrons alors.

Marcus compris très bien la délicatesse des scrupules de la baronne, qui ne voulait pas lui donner sa pauvre fille, c'était justement ce motif qui le pressait d'agir. Aussi, il répliqua avec insistance.

—C'est à présent, madame, qu'il faut me dire : Oui, et non plus tard. Je ne suis pas riche, mais ce que je possède, peut suffire, avec mon travail, je suis jeune, l'avenir m'appartient, à assurer à une femme une existence supportable.

Il joignit les mains.

—Je vous en conjure, ne me repoussez pas. Et si ce n'est pour moi, que ce soit du moins pour Anita.

—Oui, murmura la baronne, je crois que vous la rendrez heureuse.

—C'est un consentement ! Oh merci ! merci !

—Mais, reprit Emma, en essayant de reconquérir son sang-froid, vous n'êtes pas seul, vous avez une famille.

—J'ai ma mère.

—Croyez-vous qu'elle sentira avec votre cœur, qu'elle verra avec vos yeux d'amoureux ?

—Avant huit jours, elle viendra elle-même, vous demander pour son fils, la main de votre fille.

—Elle connaît votre amour ?

—Elle le connaît.

—Et elle l'approuve, sachant la vérité, toute la vérité ?

—Je lui ai tout dit et ma mère m'aime comme vous aimez votre fille.

Il y a eut un assez long silence.

Emma avait penché la tête, et semblait suivre quelque pensée qui lui causait une vive émotion.

La baronne, enfin, releva la tête et reprit :

—Nous avons une cruelle ennemie, Marcus, une ennemie impitoyable, par qui j'ai souffert tout ce que l'on peut souffrir, et dont, peut-être, il va falloir réveiller la haine endormie.

—Plus nous serons pour la combattre, mieux cela vaudra !

—A ! c'est que vous ne savez pas.....

Elle s'arrêta.

—Non, je ne puis encore parler, et, cependant, il sera nécessaire que vous sachiez la vérité.

—Je crois que je serai digne de votre confiance, mettez-moi à l'épreuve.

Mme Rivadarcos hésita une seconde ou deux, puis reprit :

—Non, non, pas aujourd'hui.

C'est toute une histoire, bien longue et bien triste.

Nous n'aurons pas le temps.

Je n'en ai pas le courage.

D'ailleurs, j'entends le pas de M. Rivadarcos.

Pas un mot devant lui.

Nous recauserons de tout cela une autre fois.

Emma ne se trompait pas, M. Rivadarcos en effet, entra sur les dernières paroles.

D'un rapide coup d'œil de ses yeux vifs et noirs de métis allant d'Emma à Marcus à la baronne, il embrassa la scène.

Ce regard avait quelque chose de très inquiet et de très embarrassé qui disparut presque après cette première inspection.

Même une expression de satisfaction passa sur son visage mobile.

Il devinait à l'aspect du jeune homme et de Mme Rivadarcos que celui-ci avait parlé et il voyait que la conversation avait marché au gré de l'amoureux, par conséquent aux vœux de Lopez qui, connaissant mieux que personne le côté tragique de sa situation, désirait avec violence un mariage où il voyait le salut pour sa fille quoiqu'il arrivât.

— Ah ! mon jeune ami, dit-il alors, je suis un peu en retard, mais je cours et je m'agite comme un fou, depuis quelques jours d'ailleurs, la baronne vous a reçu à ma place et

— Et interrompit Emma, j'ai eu une longue conversation avec M. Marcus, où je l'ai remercié, pour nous deux, tout en lui disant que nous n'acceptons pas son dévouement.

— Devenu inutile, grâce au dévouement de Mme Rivadarcos. Demain j'aurai l'argent ; après demain, je serai sauvé. J'ai revu M. X . . .

— Et vous l'avez trouvé toujours disposé ? demanda Marcus.

— Toujours. Mais il n'y a pas une minute à perdre.

— Comment cela ? fit Emma, avec inquiétude.

— J'ai un concurrent, un concurrent sérieux, qui a connu l'affaire, je ne m'explique pas de quelle façon, ni par quelle voie et qui n'hésiterait pas à sacrifier le double de ce que je puis offrir pour avoir cette concession de mine.

La conversation continua sur ce ton, jusqu'à l'heure où l'on vint annoncer que le repas était servi.

Lopez semblait plein de confiance, bien que la contraction de ses traits montrât jusqu'à quel point allaient la tension de son esprit et les angoisses secrètes de son cerveau.

A table, Marcus fut placé entre Mme et Mlle Rivadarcos.

Le dîner fut triste.

Malgré les efforts que faisaient le banquier et Emma pour soutenir la conversation, efforts auxquels se joignait de son mieux, le jeune homme, chacun était préoccupé et pensait à toute autre chose qu'à ce qu'il disait car devant Anita, on ne pouvait faire encore allusion, et c'est ce que Marcus comprenait de lui-même, sans qu'il eût été besoin de l'avertir.

Enfin, le repas prit fin, l'on passa dans le salon où le café attendait.

Ce fut Anita qui le servit.

En s'approchant de Marcus pour lui présenter la tasse pleine du liquide brûlant, elle lui glissa adroitement un petit billet roulé en disant rapidement tout bas :

—Partez de bonne heure.

Lisez et détruisez ceci.

Puis, sans attendre la réponse et le laissant tout troublé de l'audace de son procédé et de l'habileté qu'elle y avait mise, elle s'éloigna de lui, et porta une tasse de café à son père.

En recevant le billet, Marcus avait eu une palpitation.

Mais sa sensation fut une sensation de bonheur.

Il vit là, une marque de confiance, une preuve d'amour, qui dissipa les lourds nuages qui assombrissaient son âme, depuis une heure.

Peu à peu, la nuit tomba, et, au moment où l'on allait se retirer de la lumière, Marcus prit congé.

—Je ne vous retiens pas, mon ami, lui dit le banquier ; car je suis usé de fatigue.

A demain, de bonne heure, rue Le Pelletier, j'aurai besoin de vos services, sans doute.

—A bientôt, lui dit doucement la baronne, en lui serrant affectueusement la main.

Anita lui tendit aussi la sienne, mais en silence ; seulement une légère pression l'avertit de se souvenir. Marcus n'en avait pas besoin.

Dès qu'il fut dehors, Marcus n'eut plus qu'une idée : lire le billet remis par Anita. Il s'arrêta sous un bec de gaz, et tirant le petit morceau de papier de sa poche, le déroula hâtivement. Il n'y avait qu'une seule ligne, d'une petite écriture serrée, nullement tremblée, et cette ligne ne contenait que les mots suivants :

« Prenez une voiture fermée, et allez attendre à la grille du parc.

Pas de signature, impossible d'être plus laconique et plus claire. Marcus s'élança vers la plus prochaine station de voitures. Par bonheur, il s'y trouvait une voiture fermée. Il y monta, et se fit conduire à la grille du parc, où il attendit, enfoncé dans le coin le plus obscur du coupé, de façon à n'être pas connu des passants. Combien de temps dura cette attente ? Une demi-heure environ, qui lui parut d'une longueur incommensurable, s'écoula. Enfin, une forme svelte et légère apparut sur le trottoir.

Marcus devina Anita, plutôt qu'il ne la reconnut, il pencha brusquement la tête à la portière. Aussitôt, la jeune fille se dirigea vers la voiture qu'il ouvrit, et où elle sauta, plutôt qu'elle ne monta, en lui disant :

—Commandez au cocher de marcher.

—Bois de Boulogne ? dit le jeune homme.

La voiture s'ébranla.

—Anita ! Anita ! balbutia-t-il, est-ce bien ? Vous ainsi, près de moi ? Que vous êtes bonne ! Mais si vos parents s'apercevaient de votre absence !

—Il le fallait ! répondit-elle d'une voix un peu émue, mais certes, beaucoup moins que ne l'était celle de Marcus ! J'ai à vous parler très sérieusement. Quant à mes parents, le danger n'est pas grand.

J'ai prétexté d'une migraine pour me retirer immédiatement dans ma chambre, et changer de costume.

D'ailleurs, ils ont assez à causer ensemble, et de choses trop graves pour songer beaucoup à moi.

— Pour entrer ?

— J'ai un moyen.

Mais ne perdons pas notre temps.

— Je n'osais espérer, croire que vous vous étiez décidée à cette démarche.

Et si je l'avais prévue, quel que soit mon bonheur d'être près de vous, je vous l'aurais déconseillée.

Je ne voudrais pas que votre mère, que Mme Rivadarcos, crût que j'abuse de sa confiance envers vous.

Car elle sait tout, Anita. Je lui ai tout dit. Je lui ai demandé votre main. C'est ma fiancée... qui est là.

— Votre fiancée, fit-elle ; justement, c'est de cela que j'ai à vous parler, et de beaucoup de choses encore.

Marcus se sentit pris d'un rapide serrement de cœur.

De moins en moins, il reconnaissait l'Anita qu'il aimait depuis deux ans. C'était elle et il lui semblait que c'était une étrangère.

Puis, que signifiait cette annonce qu'elle allait l'affliger.

— Je vous écoute, mademoiselle, murmura-t-il.

Mon Dieu ! fit Anita, je crois que le plus simple est de tout vous dire franchement.

Car ce serait mal, à moi, de ne pas vous avertir, avant qu'il soit trop tard.

Quant à ma reconnaissance, vous ne doutez pas qu'elle ne soit aussi très réelle.

Toutes les paroles d'Anita tombaient sur le cœur de Marcus, comme de la glace.

— Que voulez-vous dire ? fit-il cependant, je ne vous comprends pas, Anita.

— C'est que je suis plus raisonnable et moins petite fille que vous ne croyez.

D'abord, bien qu'on ne m'ait rien dit, et que vous-même vous m'ayez tu la vérité, je sais fort bien ce qui se passe à la maison et que la situation de M. Ri... je veux dire de mon père, est à peu près désespérée, au point de vue de la fortune.

— Comment avez-vous appris ?

— En écoutant !

En écoutant ?

— Sans doute.

— Je ne suis pas aussi naïve que j'en ai l'air, et je vois très clair, je vous assure.

Or, j'ai vu la préoccupation de ma mère et de mon père.

J'ai vu qu'ils me cachaient quelque chose de grave.

Alors, j'ai voulu savoir, j'ai écouté.

Marcus n'osait en croire ses oreilles...

— Donc, poursuivit la jeune fille, j'ai entendu que la maison de banque Rivadarcos et Cie était perdue, à moins d'un miracle qui ne se produira pas. C'est la ruine.

Donc, vous ne pouvez m'épouser maintenant.

Elle parut attendre une réponse, mais la réponse ne vint pas.

Marcus avait la gorge serrée et ne pouvait prononcer une seule parole.
— Votre silence me prouve que vous me donnez raison, reprit-elle ; mais, hélas ! il est encore survenu, depuis hier au soir un nouvel élément, je devrais dire un nouveau malheur, qui change tout et aggrave la situation à un point désastreux.

— Ah ! articula enfin Marcus, il est survenu un autre malheur.

— Oui, mais pour que vous en jugiez bien, il faut que je vous rappelle certain fait dont vous devez avoir entendu parler.

— Quel fait ?

— J'avais, autrefois, une sœur jumelle.

On l'a volée ou elle a disparu quand j'avais deux ans. Je n'ai donc personnellement aucun souvenir d'elle. Et, depuis quatorze ans qu'on n'avait plus entendu parler de cette petite fille, je devais supposer, n'est-ce pas, qu'il serait toujours ainsi ?

— Eh bien ?

— Eh bien, il est à craindre, au contraire, qu'elle ne soit retrouvée ?

— A craindre ? répéta Marcus comme un écho.

— Maman m'a menée chez une dame... qui nous a donné des détails si nombreux et si concordants, qu'il paraît certain que ma sœur existe toujours, ce qui est tant mieux pour elle, mais ce qui est tant pis pour moi...

— Je ne comprends pas très bien, balbutia Marcus.

— Pourtant, cela saute aux yeux.

— Vous craignez que votre mère, après l'avoir pleurée si longtemps, ne l'aime plus que vous ?

— Mais non, ce n'est pas cela. Vous n'y êtes pas du tout !

— En effet...

Si ma sœur est retrouvée, nous serons deux !

Or, ce qui reste à ma mère qui est peu pour moi toute seule, ne sera plus rien du tout si je partage avec une autre.

— Anita, s'écria brusquement Marcus, saisissant les deux mains de la jeune fille et les lui serrant avec fièvre, Anita, dites-moi que vous jouez une comédie, que, par quelque fantaisie cruelle que je ne m'explique pas, vous me torturez le cœur à plaisir depuis que vous êtes là !

— Moi ? monsieur Marcus.

— Dites-moi que vous plaisantez, que vous avez voulu me mettre à l'épreuve.

Dans quel but ?

Et comme la jeune fille se taisait, il ajouta :

— Vous me rendez horriblement malheureux.

— Je ne vous ai pas dit encore ce qui doit vous faire de la peine, répondit-elle.

— Ainsi, vous parlez sérieusement.

— Très sérieusement, je vous assure.

— C'est impossible ! je ne vous crois pas vous-même.

Vous vous calomniez à plaisir, je ne puis m'être trompé de la sorte, non.

Mon Dieu, que se passe-t-il donc ?

Et, dans quel intérêt, pour quelle raison agissez-vous ?

— C'est à mon tour de vous répondre que je ne vous comprends pas. Ce que je vous dis, c'est ce que vous dirait toute jeune fille à ma place. Je ne veux pas de la pauvreté. J'en ai horreur, et je sais compter, étant fille de banquier. Tout cela est bien simple.

— Mais votre sœur, votre sœur.

— Ah ! ma sœur, oui, justement. Je ne la connais point, je ne puis l'aimer, elle achève ma ruine et me force à changer tous mes projets.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! répéta Marcus en lâchant nerveusement les deux petites mains d'Anita, qui restaient froides et inertes sous la pression ardente du jeune homme.

En ce moment, la voiture s'arrêta.

— Qu'y a-t-il ? demanda Mlle Rivadarcos.

Marcus pencha la tête hors de la portière.

— Nous voici au Bois, dit le cocher.

Que faut-il faire ?

— Qu'il retourne, repliqua la jeune fille, qui avait entendu la question. J'ai presque terminé.

— Retournez ! fit Marcus.

— Voyons, reprit Anita, sentant l'agitation de son compagnon, l'entendant à sa voix, dont le timbre s'était complètement altéré, calmez-vous, je vous en prie. Certainement ce n'était pas à moi de vous dire tout cela. C'était à ma mère. J'espérais qu'elle le ferait, mais maman à toujours vécu dans le bleu, et elle ne comprend rien aux choses de la vie pratique.

Il faut bien que je me charge de diriger ma vie moi-même. Après avoir beaucoup réfléchi, j'ai pris une décision. Je devais vous la faire connaître, je me conduis très loyalement et très franchement envers vous. Je vous le répète, oubliez-moi.

A ces mots, Marcus éclata en sanglots, et se rejeta dans un coin de la voiture.

Anita se pencha vers lui, posa ses lèvres sèches sur le front du jeune homme, en murmurant :

— Pauvre Marcus !

Puis, avant qu'il eût pu faire un geste pour la retenir, elle s'était élancée au dehors, et disparaissait.

La voiture, de retour devant la grille du parc, venait de s'arrêter.

X. — LE RÉVEIL

Peu d'instants après le départ de la baronne et de celle qu'elle prenait pour Anita, ne se trompant, après tout que de nom, puisque celle qu'elle emmenait était bien aussi sa fille, cette fille qu'elle avait pleurée pendant quatorze ans, et qu'elle eût serrée avec une joie folle contre son cœur, si elle avait su que l'enfant perdue était là près d'elle, une autre voiture était venue à son tour se ranger devant la porte du numéro 2, de la cité Malesherbes.

C'était également un landau.

Seulement, le cocher qui la conduisait était un Africain, et, dans cet

Africain, il était facile de deviner le f... le Nègro, mais bien vieilli, car il avait à présent les cheveux tout blancs, ainsi que les rares bouquets de la barbe floconneuse qui ornaient le bas de son visage.

Frasquita, qui attendait son arrivée, ouvrit aussitôt la porte de la maison, vint jusqu'à lui, et échangea quelques paroles rapides, puis elle rentra dans l'hôtel, pendant que Nègro descendait de son siège et restait près de la voiture, se disposant à en ouvrir la portière dès que cela deviendrait nécessaire.

La femme de chambre, une fois rentrée, traversa les pièces que nous connaissons, et vint rejoindre sa maîtresse, qui s'était rendue elle-même auprès d'Anita, la vraie, et qui veillait sur le profond sommeil où l'avait plongée le narcotique distillé par les deux bougies.

Après avoir enlevé son costume à la jeune fille, afin de le faire revêtir à Anna, sa sœur jumelle, ce qui ne présentait aucune difficulté, puisque les deux sœurs étaient exactement de même taille, on avait revêtu Anita du costume abandonné par Anna.

Au bruit que fit Frasquita en entrant, Dolorès se retourna vivement, interrogeant du regard la nouvelle venue.

— Oui, sénora, répondit celle-ci, Nègro est arrivé, il nous attend.

— Alors, répliqua sa maîtresse, il faut emporter cette enfant.

— Pauvre petite ! murmura Frasquita, elle me fait de la peine.

Elle avait passé doucement ses deux bras sous le corps de Mlle Riva-darcos et le souleva.

— As-tu besoin que je t'aide, ma bonne Frasquita ? demanda Dolorès.

— Non, maîtresse, je vous remercie.

Dolorès n'insista pas. Elle alla fermer la fenêtre, tira les rideaux, prit la lampe et sortit, précédant Frasquita, suivie de Juanita, qui ne regardait plus rien et paraissait trouver tout naturel, si tant est qu'elle fit attention à quoi que ce soit.

Arrivée sur le palier qui conduisait à la porte extérieure, elle éteignit la lampe, la posa sur une sorte de console, puis, descendant vivement les quelques marches de pierre la séparant du trottoir, elle pencha la tête en dehors et inspecta le passage.

La cité était absolument déserte à pareille heure.

Il n'y avait que Nègro debout, immobile, la main sur la poignée de la portière.

À la vue de sa maîtresse, il ouvrit cette portière.

Dolorès se retourna et s'effaça pour laisser passer Frasquita, et moins de deux secondes après, Anita reposait, à demi-étendue, et le haut du corps appuyé contre la servante, sur la banquette du devant.

Juanita monta à son tour ; ensuite Dolorès ; et Nègro, qui avait en silence regagné son siège, toucha les chevaux, qui partirent au trot allongé.

La maison du numéro 2 de la cité Malesherbes, que Dolorès avait louée pour une saison seulement, était rentrée dans la solitude, et nulle trace n'y restait du drame mystérieux qui venait de s'y accomplir.

Elles retournaient à Neuilly, à l'hôtel occupé depuis de longues années

par Dolorès. C'est dans cet hôtel que Dolorès avait caché Anna, après l'avoir enlevée à ses parents.

— Personne ne l'avait jamais soupçonnée.

C'est là qu'elle éleva cette enfant dans la haine de Lopez, lui disant qu'elle était d'une famille alliée à Lopez, et que ce dernier avait fait mourir.

D'après Dolorès, cette parenté expliquait la parfaite ressemblance d'Anna avec la fille de Lopez.

Dolorès avait parfaitement réussi dans son œuvre ; elle possédait ainsi, dans la seconde fille d'Emma, un instrument merveilleux prêt à lui obéir.

C'est alors qu'elle avait conçu et arrêté le plan dont nous venons de voir le commencement de réalisation, en substituant l'une des deux sœurs à l'autre, et en lui dictant minutieusement le rôle qu'elle avait à jouer vis-à-vis du jeune homme, afin de briser son amour.

C'est à tout cela que songeait Dolorès, pendant que la voiture la ramenait à Neuilly.

Il était fort tard lorsque ces divers personnages arrivèrent à l'hôtel.

Arrivé devant la porte, Négro descendit de son siège, et ouvrit cette porte.

Dolorès et Juanita prirent pied, puis Frasquita, chargée du léger fardeau de la jeune fille, qui n'avait pas fait un mouvement ni poussé un soupir, et toutes les quatre entrèrent dans la cour.

Négro referma la porte, remonta sur son siège, et repartit pour ramiser, sans doute, la voiture là où il l'avait prise.

Quelques minutes après, Anita était installée sur un petit lit coquet, dans une jolie chambre de jeune fille, située au deuxième et dernier étage de la maison.

Dès qu'elles eurent étendue Anita sur le lit, Dolorès aida avec empressement Frasquita à déshabiller la jeune fille et à la coucher.

Celle-ci, souple et tiède, ne paraissait nullement souffrir, ne faisait toujours aucun mouvement, et restait inerte, insensible à tout contact venu du monde extérieur.

— Maintenant, dit Dolorès, tu peux te retirer, ma bonne Frasquita, et aller te coucher toi-même.

— Mais alors qui veillera sur cette jeune fille ?

Qui sera là au moment de son réveil ?

— Elle ne s'éveillera pas avant le matin, et je reste près d'elle.

— Vous, chère maîtresse !

Il faut que vous preniez aussi du repos.

— Je me reposerai sur ce fauteuil.

Je ne pourrais dormir.

Tu n'es pas dans le secret de mes nuits sans sommeil.

Cela changera peu de choses, je t'assure, à mes habitudes.

— Vous vous rendrez malade, vous vous tuerez !

— Sois tranquille, Frasquita, je ne mourrai pas avant d'avoir accompli ma mission.

Je ne mourrai pas tant que mes enfants, tant que les enfants de Miguel auront besoin de moi.

— Je vous en supplie, laissez-moi.

— Non, non, va, ma bonne et fidèle Frasquita.
Je le veux.

Frasquita, quoique à regret, s'inclina et obéit.

Elle savait qu'il n'y avait pas à lutter contre les résolutions de sa maîtresse, et que quand celle-ci avait dit : "Je veux !" tout était dit.

Juanita s'était retirée d'elle-même dans sa chambre, située à l'étage inférieur, près de la chambrée de sa mère, sans paraître s'occuper de ce qui se passait d'insolite autour d'elle.

Dolorès restait seule.

Le jour vint, et comme la fenêtre, qui était restée entr'ouverte, donnait au levant, un joyeux rayon d'or vint brusquement se jouer sur le joli visage, et dans les fils de soie de la chevelure d'Anita. Sous cette chaude caresse, Anita fit un mouvement, et poussa un petit soupir d'enfant. Dolorès s'avança vers elle. A la vue de ce visage étranger empreint d'une solennité triste, Anita eut un vif tressaillement, et quelque chose de vraiment douloureux, traversa son cœur, où, par un geste instinctif, elle porta l'une de ses mains.

— Qui êtes-vous, madame ? balbutia la jeune fille.

Puis, comme Dolorès continuait de s'avancer sans répondre, Mlle Riva-darcos ajouta :

— Où suis-je ? Où est maman ?

— Mademoiselle, dit enfin Dolorès d'une voix grave, mais douce, je ne puis répondre à toutes vos questions.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Anita, tressaillant au son de cette voix, et distinguant mieux les traits de son interlocutrice qu'elle n'avait fait dans le premier mouvement de trouble, mais il me semble que je vous connais, madame. Je vous ai vue.....

— Oui, hier au soir.

— C'est cela, vous êtes cette dame chez qui nous sommes allées, ma mère et moi, au sujet de ma sœur.

— En effet.

— Je me rappelle tout, maintenant. Alors, maman est là. Je vais la voir tout à l'heure.

— Vous la reverrez certainement, plus tard.

— Plus tard ? mais comment suis-je ici ? J'y ai donc passé la nuit ? Pourquoi ne suis-je pas à la maison ?

— Vous avez été indisposée, vous vous êtes endormie.

Anita passa sa petite main sur son front, cherchant à réunir ses idées.

— Oui, je me rappelle, fit-elle brusquement. J'étais avec mademoiselle votre fille. Elle m'a emmenée dans sa chambre.

L'air était si pais, il y avait une odeur si forte, qu'il me semble bien, j'ai dû perdre connaissance.

— C'est cela !

— Et vous m'avez gardée, madame ?

— Je vous ai gardée.

— Alors, où est maman ?

— Elle est retournée chez elle.

— En me laissant ? C'est impossible !

— Je vous l'assure, et la preuve, c'est qu'elle n'est ni auprès de vous, ni dans la maison.

— Elle va revenir me chercher.

Et, d'un bond, Anita sauta à bas du lit, cherchant ses vêtements. Elle ne les aperçut pas. Mais sur une chaise à sa portée, il y avait un gracieux peignoir de mousseline blanche, qu'elle endossa hâtivement. Ce peignoir lui allait comme s'il eût été taillé tout exprès pour elle, de même que les petites babouches où elle enfonça ses pieds nus, paraissaient avoir été choisies pour ses petits pieds de Cendrillon. Mais Anita était trop troublée, trop émue pour accorder grande attention à ces détails, quoiqu'en reconnaissant la dame qu'elle avait vue la veille, elle se fût sentie soudain plus rassurée, croyant aussi comprendre ce qui s'était passé.

— Ce n'est point votre mère qui reviendra vous chercher, lui disait en même temps Dolorès.

— Elle ne reviendra pas ?

— Non, c'est vous qui irez la retrouver.

— Oh ! alors tout de suite, madame, je vous prie. Si j'ai été indisposée, je ne le suis plus du tout. Je vous remercie de tout mon cœur de l'hospitalité que vous m'avez donnée. Je vous demande pardon du dérangement que cela a pu vous causer, mais je connais ma mère, elle doit être dans une inquiétude mortelle. Je vous assure, madame, que je ne m'explique pas qu'elle m'ait laissée, qu'elle soit partie sans moi, qu'elle ait pu s'y décider.

Elle ne m'a jamais abandonnée une minute. Elle ne s'est jamais éloignée ainsi de moi, depuis que je suis au monde. Il faut qu'il soit survenu quelque chose de très grave, pour que maman soit partie de la sorte ou, étant partie, ne soit pas revenue me chercher aussitôt.

Anita joignit les mains, et deux larmes jaillirent brusquement de ses grands yeux suppliants.

— Dites-moi la vérité, madame, dites-la moi, je vous en conjure.

— Mademoiselle, répliqua Dolorès, calmez-vous d'abord.

Vous ne courez aucun danger ici, je vous le jure.

— Oh ! j'en suis convaincue, madame.

Je vous connais déjà. Vous avez l'air bon.

Puis vous avez rendu à maman, en lui parlant de ma sœur, en lui donnant les moyens de la retrouver, un service qui prouve toute votre sympathie.

D'ailleurs, je n'ai jamais fait de mal à personne, et je sais bien que personne ne peut me vouloir de mal.

Asseyez-vous, reprit Dolorès, nous avons à causer ensemble.

— Oui, madame, je le veux bien, je vous écoute, fit Anita, avec la promptitude soumission que nous inspire le désir violent de savoir vite.

Dolorès s'était assise elle-même, tout près de la jeune fille.

— Ce que je vais vous dire, ajouta alors lentement la veuve de Miguel, va peut-être vous surprendre, et vous affliger un peu, très certainement.

— M'affliger, maman est malade !

— Il s'agit de vous, non de madame votre mère.

— De moi.

— Seulement je vous répète que vous n'avez rien à redouter personnellement, et que vous êtes en pleine sécurité ici.

— Vous me l'avez déjà dit, en effet, et je ne comprends pas.

Vous me parlez de cela... comme si mon séjour chez vous devait se prolonger.

— C'est qu'en effet, il doit se prolonger.

Anita se redressa sur ses pieds.

— Se prolonger !

— Oui, de trois ou quatre jours, tout au plus.

— Je ne vais pas rentrer chez mes parents à l'instant ? Je ne vais pas les revoir ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est impossible.

— Impossible ! Impossible ! Vous vous trompez ! Je pars sans attendre une minute.

— Dans ce costume ?

Anita se regarda. Elle n'avait pour tout vêtement qu'un léger peignoir. Elle devint toute rouge.

— Vous me gardez donc de force ? dit-elle d'une voix un peu tremblante, tandis qu'une lueur s'allumait dans ses prunelles d'or, semblable à l'éclair précurseur de l'orage.

Ma chère enfant, reprit Dolorès, plus doucement encore, mais avec une fermeté qui paraissait décisive, j'espère que vous serez assez raisonnable pour vous soumettre à une nécessité contre laquelle vous ne pouvez rien ; mais, si vous ne vous y soumettiez pas de bonne grâce, vous seriez, néanmoins, obligée d'y céder.

— Prisonnière ! balbutia la jeune fille.

— Pour deux ou trois jours, pas davantage, et dans une prison fort douce, vous le voyez par vous-même.

— Ecoutez-moi, poursuivit Dolorès, évitant de répondre directement à cette question.

Si l'on vous garde ici, c'est afin d'éviter un grand malheur, afin d'empêcher de s'accomplir un acte.

Dolorès se leva, plus pâle et plus froide qu'une statue de marbre, et étendit vers la jeune fille, une main qui semblait vouloir la courber sous la sentence de quelque jugement sans appel.

— Un acte répéta-t-elle que toutes les lois divines et humaines réprouvent.

— Quel acte ? demanda Anita dominée par cette femme, qui avait réellement à certaines heures, lorsque sa passion montait et éclatait en elle, des allures de Némésis vengeresse, de nature à dompter une résistance plus forte et plus sérieuse que celle que pouvait lui opposer cette frêle jeune fille ignorante de la vie et de ses drames sombres.

— Vous aimez quelqu'un qui ne peut être votre mari, dont vous ne pourrez jamais être la femme.

— Marcus ! s'écria Anita, éperdue.

— Oui, celui que vous appelez Marcus.

— Qui vous a dit ? Comment savez-vous ? Il n'y a que moi, lui et ma mère dans ce secret !

— Et moi !

— Et c'est pour m'empêcher... que vous voulez.....

— C'est pour empêcher ce qui ne ne peut-être, oui, mademoiselle.

Le visage de Dolorès s'assombrit encore, et elle ajouta d'une voix basse, qui donna le frisson à celle qui l'écoutait :

— Et pour vous éviter aussi d'assister à des choses trop douloureuses pour vous, et que vous ne connaîtrez que trop tôt !

— Madame, répliqua Anita, toute frémissante, quoique devenue tout à coup moins craintive et plus résolue depuis qu'elle voyait que c'était à son amour, à son bonheur qu'en en voulait, je ne m'explique pas de quel droit vous intervenez de la sorte dans mes sentiments, et dans mon existence. Marcus m'a engagé sa parole et sa foi, et il m'aimera tant que je serai digne de son amour, et comme je ne ferai rien qui puisse m'en rendre indigne, vous ne pourrez pas plus, ni vous, ni personne, l'empêcher de m'aimer, et que vous ni personne ne m'empêcherez de l'aimer.

— Les faits l'en empêcheront.

— Quels faits ?

— Et si ce ne sont les faits, ce sera moi.

— Vous ! vous !

Mais enfin qui êtes-vous, madame ? je ne vous connais pas, après tout, et je ne sais pas pourquoi vous voulez me faire du mal, me rendre malheureuse, pourquoi vous voulez, lui aussi, le réduire au désespoir.

— Au désespoir, lui !

Ah ! taisez-vous ! fit Dolorès d'une voix sourde en cachant son visage pâle entre ses mains crispées, et frissonnant de tout son corps.

— Oui, au désespoir, répéta fièrement Anita.

Il en mourrait de chagrin comme moi.

Si vous le connaissiez, vous sauriez qu'il n'y a pas de cœur plus sincère et plus noble. Et si vous n'avez pas pitié de moi, continua-t-elle, en s'adressant brusquement, vous aurez pitié de lui.

— Ah ! malheureuse ! s'écria violemment Dolorès, pourquoi t'es-tu fait aimer de lui ?

Pourquoi as-tu ajouté ce désastre, ce crime à tous les autres ?

Il y avait un tel accent de déchirement dans le cri de la femme, on y sentait si complètement tout un broiement de l'être, au milieu de la tempête déchaînée.

— Ah ? vous êtes sa mère ?

Il y eut un instant de solennel silence, après ce double cri. La femme et la jeune fille, les yeux fixés l'une sur l'autre, comme n'osant plus reprendre cette explication, s'efforçaient, chacune de son côté, de retrouver son sang-froid et de dompter son émotion. Tous les voiles étaient tombés entre elles.

— Vous êtes sa mère ! redit enfin Anita d'une voix basse et navrée,

n'ayant plus d'esprit de révolte, ni d'animosité contre celle qu'elle venait de combattre avec tant d'énergie.

— Eh bien, quand cela serait ? répondit alors Dolorès. Plus de masques entre nous. Oui, je suis sa mère !

— Ah ! madame, reprit Anita, secouée tout à coup de quelque rapide et lancinante douleur qui lui traversait le cœur. Et c'est vous, vous qui vous opposez à tout mon bonheur, qui venez me dire : « Il ne faut pas aimer Marcus ! »

En parlant ainsi, Anita s'était agenouillée, avait saisi, avant que Dolorès put s'en défendre, les deux mains de la veuve de Miguel.

Ces mains étaient glacées, et cependant couvertes de sueur, comme en quelque accès de fièvre cruelle, et Dolorès détournait la tête.

— Relevez-vous ! balbutia-t-elle d'une voix troublée.

— Non, pas avant que vous m'ayez répondu que vous avez pitié.

— Jamais ! répliqua Dolorès en se raidissant.

Mais une lutte terrible déchirait ce cœur de femme et de mère, et Anita, qui le voyait, qui voyait qu'une émotion profonde s'agitait sous le masque qu'on s'efforçait de lui opposer, prenait une sorte d'espoir et ne se laissait pas décourager.

— Jamais ! Jamais pour moi, jamais pour celle qui vous implore, soit. C'est cruel, et il me semble que je ne le mérite pas. Si j'ai pu vous déplaire, c'est sans le vouloir, je vous le jure, et vous n'aviez qu'à me signaler ce qui vous choque ou vous irrite contre Anita, pour qu'Anita le fit disparaître, car je n'ai qu'un désir, c'est de vous plaire.

Dolorès ne répondait pas, mais sa poitrine se soulevait avec effort, et elle n'osait regarder la mignonne créature qui la suppliait avec tant de grâce et de douceur, car une voix, une voix terrible s'élevait dans le cœur de la malheureuse femme, voix contre laquelle elle ne pouvait se boucher les oreilles et qu'elle entendait au milieu de la tempête de toutes ses passions déchaînées et qui lui disait :

— Voilà celle que tu eusses choisi pour ton fils !

— Vous vous taisez, madame, reprit la jeune fille. Eh bien, si vous n'avez pitié de moi, ayez pitié de lui.

Dolorès frémit de tout son corps.

— Que je meure de chagrin, que vous m'y condamnerez, vous avez, sans doute vos raisons pour cela, je les ignore, je ne puis les combattre, mais il n'y a pas de raison pour que vous fassiez le malheur de votre fils.

Anita se releva toute vacillante. Sa voix tremblait, des sanglots gonflaient sa poitrine, elle était pâle comme un lis qui se penche sur sa tige.

— S'il était là, acheva-t-elle en mots cachés et qui sortaient avec peine de ses lèvres, s'il était là, près de vous, il se fût agenouillé à côté de moi, il vous eût dit en même temps :

— Pitié pour elle et pitié pour moi. Ma mère, bénissez notre amour.

— Tais-toi ! tais-toi ! pauvre enfant ! s'écria Dolorès éclatant enfin, tu me tortures, et c'est inutile ! S'il ne s'agissait que de ma vie, je la donnerais pour lui, mon fils, mais votre amour, votre union seraient un crime et attireraient la malédiction des morts ! C'est impossible, tais-toi, Adieu !

Dolorès s'élança vers la porte pour fuir cette scène qui dépassait ses forces.

Avant qu'elle l'eût atteinte, un léger soupir vint jusqu'à son oreille, en même temps que le bruit sourd d'un corps qui tombait sur le parquet.

Dolorès se retourna.

Anita était étendue sans connaissance.

Dolorès revint sur ses pas, saisit la jeune fille dans ses bras, la souleva, la regarda.

Alors, comme si une puissance inconnue, mais irrésistible, l'avait courbée, elle se pencha lentement, posa ses lèvres sur le front pâle de Mlle Rivardos en murmurant :

— Pauvre Anita !

Puis, réveillée, pour ainsi dire, par le ton de sa propre voix, elle rejeta violemment la tête en arrière, éperdue du sentiment de tendresse et de pardon absolu auquel elle venait de céder inconsciemment.

— Frasquita ! appela-t-elle, Frasquita !

La femme de chambre apparut aussitôt.

— Prends cette enfant, lui dit sa maîtresse, d'une voix presque inintelligible.

Elle est évanouie.

Fais-la revenir à elle, soigne-la, soigne-la bien, de tout ton cœur, moi... je ne puis la revoir.

Et, remettant son triste et léger fardeau à Frasquita, Dolorès sortit précipitamment.

XI—LES ANGOISSES D'UNE MÈRE

C'était le soir de cette même journée où la fausse Anita, nous l'appellerons désormais Anna, pour éviter la confusion, donnait à Marcus le rendez-vous auquel nous avons assisté. Anna avait murmuré :

— Pierre Marcus !... en ayant grande pitié de ce qu'elle venait de le torturer par la comédie que nous savons, de même que Dolorès avait eu grande pitié de la pauvre Anita.

C'est qu'Anna était bien la sœur jumelle d'Anita, non seulement par la naissance et par le sang, mais par le cœur, et que ce cœur sensible avait souffert de toutes les blessures qu'il faisait à un autre cœur. En quittant Marcus, Anne s'éloigna rapidement de quelques mètres, comme si elle se dirigeait vers l'hôtel du boulevard Malesherbes, pour rentrer chez ses parents, puis tout à coup, elle traversa le boulevard du pas léger d'une biche un peu effarouchée et s'enfonça dans une rue en face, où elle s'approcha d'une autre voiture qui stationnait le plus loin possible des becs de gaz.

Aussitôt la portière de cette voiture s'ouvrit et Anna s'y précipita, en jeune fille effrayée de se trouver ainsi seule dehors à pareille heure.

— Te voilà, enfin ! murmura une voix de femme. J'étais dans une inquiétude mortelle. Comme tu sembles émue !

— C'est fait ! répliqua Anna en se laissant tomber sur la banquette près

de sa compagne, avec un mouvement de lassitude évidente, plus morale que physique, quoique ses nerfs fussent brisés.

— Tu as vu Marcus ?

— Je le quitte.

— Et tu as parlé ? fit Dolorès, dont la voix exprimait une douloureuse hésitation.

— Je lui ai dit tout ce que je devais lui dire !

— Comment est-il ?

— Aussi malheureux qu'on peut l'être.

— Il ne s'est douté de rien ?

— De rien, quoique, par moments, j'aie eu peur.

— Peur de quoi ?

— Qu'il ne me crût pas, qu'il eût des soupçons.

— Des soupçons.

— Quels soupçons ?

— Il me disait que je n'étais pas Anita, que je jouais une comédie.

— Ah ! il te disait cela ?

— Et il me le disait d'un accent si bouleversé, d'un air si touchant et si désespéré, que j'avais envie de lui crier :

" C'est vrai, on vous trompe.

Votre Anita est digne de vous.

Ce n'est pas elle qui vous raconte ces horribles choses qui me faisaient horreur à moi-même en les disant.

Je ne veux pas votre désespoir, votre malheur éternel.

Qu'elle soit votre femme, j'y consens. "

Oui, toi-même si impitoyable et qui as raison de l'être pour venger ceux qu'un monstre a frappés sous tes yeux, toi-même tu aurais tout oublié devant ce jeune homme.

C'est qu'il est charmant, vois-tu.

— Tu me fais mal ! murmura Dolorès en mettant la main sur les lèvres d'Anna pour la faire taire.

— Il est donc bien malheureux ?

— Autant qu'on peut l'être.

Dolorès poussa un sourd gémissement.

— Et s'il se tuait, cela ne m'étonnerait pas !

— Se tuer, lui ! lui ! fit la mère avec un cri de lionne dont les petits sont menacés.

Elle repoussa violemment Anna et se redressa, effrayante de terreur et de remords.

— Se tuer ! Le crois-tu ?

— Je n'en sais rien ; mais j'en ai eu peur en le quittant.

— Et tu es là, qui me parles d'un tas de choses inutiles. Et ce n'est pas la première parole que tu m'as dite ! Ah ! malheur ! malheur sur toi, si c'est vrai ! malheur sur moi ! malheur sur tous !

Alors sans s'inquiéter de la voiture qui marchait au trot depuis qu'Anna l'avait rejointe, Dolorès ouvrit la portière et s'élança dans la rue. Anna

avait poussé un cri, croyant que sa mère adoptive allait se briser sur le pavé. Mais la voiture, en même temps s'était arrêtée.

Dolorès, ne semblant pas même étonnée de la violente commotion ressentie nécessairement par suite du double contre-coup de son élan et de celui du coupé, s'éloignait déjà d'un pas rapide sans regarder derrière elle, et s'arrêtant brusquement devant, puis disparut presque aussitôt.

Rassurée à son sujet, Anna referma la portière du fiacre, qui reprit sa marche ; et le cocher prévenu à l'avance, se dirigea du côté du parc Monceau, c'est-à-dire du côté de l'hôtel Rivadarcos, où la jeune fille avait sans doute quelque moyen de rentrer sans éveiller l'attention ou les inquiétudes de ceux qu'elle devait entretenir dans une parfaite tranquillité d'esprit, du moins en ce qui la concernait.

Dolorès était rentrée dans la maison où habitait Marcus.

Ce dernier, on se le rappelle, occupait un petit appartement de garçon sur l'avenue des Champs-Élysées, et, d'après l'ordre de sa mère, le cocher avait mené la voiture dans cette direction, pendant la conversation entre Dolorès et Anna.

Bien qu'elle ne fût jamais venue chez le jeune homme, Frasquita s'était trop souvent fait décrire la maison et l'appartement, soit par Négro, qui s'y rendait quelquefois, pour prendre les lettres que Marcus adressait à sa mère, soit par Juanita, qui s'y transportait en pensée sur l'ordre de celle-ci, pour qu'elle eût besoin d'aucun renseignement.

Il était tard.

Les concierges étaient couchés, les becs de gaz de l'escalier éteints.

Aucune circonstance ne pouvait être plus favorable, et la veuve de Miguel passa sans être vue ni entendue devant la loge, puis, monta les cinq étages qui menaient chez son fils, à travers l'obscurité, avec la même certitude que si la maison, l'escalier, tout lui eût été familier depuis longtemps. Arrivée sur le palier, elle s'arrêta sans hésiter, devant celle des trois portes qui était la porte de Marcus, introduisit dans la serrure la double clef qui ne la quittait jamais que pour passer dans les mains de Frasquita, lorsque Frasquita venait prendre les lettres de Marcus, et Dolorès se trouva chez son fils.

Une obscurité profonde y régnait, ainsi qu'un silence absolu. Cette obscurité et ce silence oppressèrent cruellement la malheureuse mère, qui les peuplait sous sa fièvre de terreur, des plus terribles appréhensions. Marcus n'était pas rentré encore ? Et alors que faisait-il depuis qu'il avait quitté, en proie au désespoir, la fausse Anita ! Prise d'une angoisse terrible, Dolorès chercha de quoi faire de la lumière ; enfin, elle atteignit une table où elle sentit une bougie, et, près de la bougie, une boîte d'allumettes, et fit enfin de la lumière. Marcus n'était pas chez lui. La pendule sur la cheminée marquait plus de minuit. Il y avait bien une heure au moins, qu'il avait quitté la sœur d'Anita. Pourquoi n'était-il pas rentré ? Que faisait-il ?

Dolorès resta là debout, regardant ce qui l'entourait, sans rien voir, l'oreille tendue, écoutant le bruit de chaque voiture attardée qui passait sur l'avenue. Tout à coup, elle tressaillit violemment, et il lui sembla que le mouvement de son cœur s'arrêtait. Elle avait entendu l'écho lourd du bat-

tant de la porte cochère qui se refermait. Maintenant, un bruit de pas montait jusqu'à elle, à travers la cage de l'escalier. Enfin, on s'arrêta, une clef tourna dans la serrure, et Marcus poussa un cri de surprise en voyant de la lumière, en se sentant dans les bras de sa mère.

—Toi ! toi ! ici, bulbutia-t-il.

—Oui, mon fils chéri, répondit-elle toute livide des terribles angoisses qu'elle venait d'éprouver, pendant cette attente, qui lui avait paru d'une longueur incommensurable, et j'étais bien inquiète de ton absence.

—Il y a longtemps que tu es là ?

—Oui, longtemps !

—Mais comment es-tu venue ? Comment se fait-il ?

—Ne sais-tu pas qu'il y a quelqu'un qui possède une clef,

—C'est vrai.

—Je n'y pensais pas.

—Je l'ai empruntée, et me voici !

—Oui, mère, te voilà !

Ah ! c'est le ciel qui t'envoie.

Ne t'avais-je pas dit qu'avant huit jours....

—En effet.

Tout en parlant ainsi, en phrases interrompues, Dolorès étudiait le visage du jeune homme, y suivait la trace de son chagrin, de son désespoir, dont la vue la poignardait.

—C'est pourtant moi, moi, sa mère, qui suis l'auteur de toute cette souffrance, pensait-elle.

C'est moi qui brise son cœur de la sorte, et je le dois !

À travers son émotion, à travers toutes les passions terribles qui soulevaient son âme et tendaient ses nerfs, quelque chose de doux et de bon la pénétrait.

N'était-ce pas son fils qu'elle voyait, qu'elle entendait.

Pour une minute, elle oublia tout le reste, n'éprouvant qu'un besoin immense de le consoler, de lui adoucir la douleur qui le torturait.

—Tu es malheureux ? lui dit-elle tendrement.

—Oh ! oui ! fit-il.

—Qu'as-tu ?

—Ne me cache rien.

—Oui, je te dirai tout, tout, chère maman !

Elle s'appuya au dossier d'un fauteuil, comprenant qu'elle devait d'abord l'écouter avant de parler elle-même ; soulagée au fond d'une horrible anxiété, devinant qu'à présent qu'elle l'avait vu, il ne se tuerait plus ; sentant bouillonner en elle-même trop de passion pour ne pas croire qu'elle lui infuserait un peu de cette passion dans les veines, et qu'elle arriverait à effacer en ce jeune cœur, la trace de cet amour maudit.

Alors, Marcus, avec ce besoin de parler qui dévore tous les amoureux, surtout quand ils sont malheureux par celle qu'ils aiment, se mit à raconter à sa mère la scène à laquelle nous avons assisté entre Anna et lui.

—Eh bien, lui dit froidement Dolorès, il fallait s'y attendre.

—S'y attendre ! s'exclama-t-il.

Ah ! l'on voit bien que tu ne la connais pas, que tu n'as jamais vu Mlle Rivadarcos, entendu la voix d'Anita, lu dans ses beaux regards, où brillent l'esprit et le cœur, la bonté et la sincérité.

Aussi, même après ce qu'elle m'a dit, répété pendant une heure, je me demande si je ne suis pas la victime de quelque cauchemar, ou si je ne suis pas devenu fou, comme Juanita l'est devenue.

Marcus avait caché sa tête dans ses mains.

Tout à coup, il sentit deux mains froides qui saisissent les siennes ; il releva la tête, cédant à cette pression, et resta muet, à la vue de sa mère, dont le visage était empreint d'une solennité et d'une expression de douleur et de résolution farouche, qu'il ne lui connaissait pas encore.

—Mon fils, fit-elle lentement, je te répète qu'il fallait s'y attendre. Nul ne peut renier le sang qui coule dans ses veines, et quand tu sauras la vérité tu diras avec moi : " Tant mieux que cette Anita de mes rêves n'ait existé que dans mes rêves ! Tant mieux qu'elle se soit montrée indigne de mon amour. J'en souffrirai moins, et pourrai accomplir mon devoir avec moins de déchirement."

—Explique-toi.

—Oui, mon fils, le moment est arrivé de nous expliquer, d'arracher les derniers voiles dressés entre la réalité et toi ! Ecoute-moi bien.

Elle se rapprocha encore de lui, baissa la voix et commença ainsi :

—Je t'ai prévenu que tu ne portais pas ton nom, et je t'ai toujours tu le nom du misérable qui a assassiné ton père.

—Oui, tu devais me le révéler un jour.

—Ce jour est venu.

Marcus sentit un frisson glacé qui courait dans ses veines, comme il arrive quelquefois à l'approche des grandes catastrophes. Cependant il voulut réagir, et dit :

—Parle donc ! Que quelque saint et terrible devoir donne un but à ma vie, et me prête la force de la supporter, car sans cela . . .

—Ton père s'appelait Miguel Mussagaray, et toi tu t'appelles Théodore, sauf ce détail, tu sais des tiens toute l'histoire lugubre et sanglante. Maintenant, il me reste à te nommer l'assassin, celui que tu as juré de m'aider à frapper, à punir.

—Quel est-il ?

—Ne l'as-tu pas deviné ?

—Non.

—Il s'appelle Lopez Rivadarcos, il est banquier, et c'est sa fille que tu voulais épouser.

Sous cette révélation inattendue, Marcus chancela, puis il regarda sa mère, se demandant s'il avait bien entendu, s'il n'était pas dupe de quelque hallucination.

—Tu comprends, poursuivit Dolorès s'arrêtant, que mademoiselle Rivadarcos eût-elle été le modèle idéal de toutes les vertus qu'on désire dans une jeune fille, tu ne pouvais unir le sang de la victime au sang du bourreau, le sang de Miguel au sang de Lopez !

— Oh ! mon Dieu, balbutia le jeune homme, qui sentit à ces mots tout son amour gonfler son cœur dans sa poitrine.

Dolorès se tut une seconde, et ajouta :

— Le fils de Miguel est-il prêt ?

Une sueur froide couvrait le visage de Marcus.

Ainsi, dit-il, cet homme près de qui j'ai vécu deux ans, qui m'a accueilli avec bonté, qui m'a traité en ami, qui m'a confié son honneur, en ne me cachant rien de sa ruine probable et de ses efforts pour conjurer le péril, cet homme....

— Cet homme est l'ex-général Lopez, le complice de Rosas, cet homme est celui qui a arraché ton père de mes bras, pour ordonner froidement la mort d'un ami à qui il devait tout, joignant l'ingratitude basse au crime hideux, cet homme est celui qui fait torturer des enfants, et les a rendus à leur mère fous !

— Et Mme Rivadarcos m'appelait déjà son fils !

— Songe à Miguel ! Songe à Juanita ! Songe à moi !

Marcus se laissa tomber sur un siège.

Il paraissait anéanti.

— Mon fils, es-tu prêt ? répéta Dolorès.

Il y eut une courte et cruelle lutte dans ce cœur, où tous les sentiments se combattaient : l'amour, la haine, la reconnaissance, la pitié, l'obéissance filiale, le respect des serments faits.

Comme au bord d'un abîme qui attire et repousse à la fois, il y avait du vertige dans ce cerveau, et de la griserie d'une immense douleur.

— J'attends ! dit encore Dolorès, avec une douceur étrange et qui n'annonçait pourtant aucune faiblesse, aucune diminution de volonté.

— Je suis prêt, dit enfin Marcus. Ma mère, qu'exigez-vous de moi ?

— Ton devoir !

— Je l'accomplirai. Quel est-il ?

Une lividité cadavérique avait envahi son visage.

— Commandez ! J'obéirai, dit-il encore.

— Tu renonces à Mlle Rivadarcos ?

— J'y renonce ? Exigez-vous autre chose ?

— Et Lopez ? Et l'assassin ?

— Faut-il le frapper moi-même ?

— Oui.

— J'obéirai.

Dolorès se tut un instant, regardant le jeune homme, son fils, le sang de son cœur, où tout lui disait qu'au devoir accompli, il ne survivrait pas ?

— Mon enfant, reprit-elle alors lentement, cette promesse est tout ce que j'exige de toi.

Tu étais prêt à tenir ton serment à l'égard de Lopez.

Cela me suffit.

Tu as compris que tu ne devrais plus revoir Mlle Rivadarcos, je n'en demande pas davantage.

Elle étendit la main.

— Sois béni, et pardonne à ta mère de t'avoir fait souffrir.

Tu ne saurais jamais quel déchirement cela lui a causé.

—Pardonne-moi, lui dit-il à son tour, d'avoir paru hésiter, lorsque j'ai su le nom du meurtrier. Je l'aurais frappé, je te le jure, mais je me serais tué après.

—Tu vivras ! interrompit-elle d'un accent profond.

Et ta mère pansera la plaie de ton cœur. Après le premier moment passé, tu seras homme.

Tu oublieras un amour impossible, un amour qui soulèverait les morts dans leur tombe, un amour maudit et contre nature, un amour que la conduite seule d'Anita eût dû arracher des profondeurs de ton âme.

Pendant plusieurs heures encore, ils restèrent ainsi, l'un près de l'autre. Marcus, abattu, sans force, à la suite des révélations qui venaient de fondre sur lui, paraissait plus calme et plus résigné.

Puis Dolorès lui parlait, lui racontait les mystères de sa vie, à partir du jour où elle s'était séparée de lui. La nuit s'écoula de la sorte, sans que ni l'un ni l'autre s'aperçussent de la marche des heures.

—Voici le moment, dit alors Dolorès où je dois te quitter encore, mais pour la dernière fois. Cette journée qui commence sera la journée définitive et le dénouement. Je ne te demande qu'une chose, c'est de rester chez toi, et d'attendre. Demain je reviendrai, pour ne plus nous séparer.

Son visage, qui semblait insensible aux atteintes de la fatigue physique s'illumina d'une flamme menaçante, qui la transfigurait et donnait une autorité irrésistible à son regard, à ses paroles.

—J'aurai, reprit-elle, rempli ma mission, accompli mon devoir, tout mon devoir.

Je n'aurai plus rien à faire à Paris, en France, en Europe.

Nous partirons, mon fils, si tu consens à accompagner ta mère et ta pauvre petite sœur, Juanita, pour retourner en Amérique à Buenos-Ayres.

Là, sur la tombe de Miguel, connue de moi seule, nous irons nous agenouiller, et je pourrai lui dire :

—Miguel, voici ta veuve et tes enfants.

Tu es vengé !

Es-tu content de l'œuvre accomplie ?

Peu à peu, à mesure qu'elle évoquait l'image du mort aimé, une douceur et un respect enthousiastes et religieux emplissaient ses beaux yeux devenus humides.

—Oui, oui, fit Marcus.

Je partirai avec toi.

Que ferais-je ici ?

—Bien ! Bien ! s'écria-t-elle avec une sorte de joie, Marcus, je compte sur ta promesse.

Je reviendrai te prendre.

Attends-moi ?

Elle le saisit dans ses bras, posa ses lèvres sur le front du jeune homme, et, se détachant de lui, sortit précipitamment.

XII—LOPEZ !

Ce jour qui se levait devant, en effet, être le jour décisif. Le matin, Lopez avait réuni les fonds donnés par sa femme, touché ce million sur lequel il comptait pour obtenir de M. X...., de qui cela dépendait, car il n'avait qu'à faire signer le ministre, la concession de mines sur laquelle reposait tout l'espoir du salut du banquier.

Pendant toute la nuit, Lopez, pas plus que Dolorès et que Marcus, pas plus qu'Emma et la fausse Anita, n'avait fermé les yeux un seul instant.

Une autre personne avait aussi veillé, en proie à la fièvre et au désespoir, celle que pleurait Marcus et qui pleurait Marcus, et qu'on nous retrouverons bientôt.

Dès que Lopez fut en possession de ses fonds, il prit une voiture et courut au ministère, où il demanda à voir le haut personnage dont il venait payer les bons offices.

On lui répondit que M. X.... n'était pas à son bureau, et qu'il fallait que M. Rivadarcos eût à revenir plus tard. Ce petit contre-temps, bien que sans gravité apparente, causa néanmoins une vive inquiétude au banquier. Enfin, dans l'après-midi, l'huissier de service appela son nom et l'introduisit dans le cabinet de M. X***

— Ah ! vous voilà, cher ami, lui dit celui-ci, avec un accès d'affabilité qui surprit presque Lopez, et lui parut, pourtant, de bon augure. On m'a dit que vous vous étiez présenté à mon bureau, et que vous faisiez antichambre depuis longtemps.

Je vous prie de m'excuser, mais j'ai travaillé une partie de la journée avec le ministre. J'avais plusieurs signatures à lui faire donner. A ce propos, mon cher Rivadarcos, vous savez que votre affaire des Mines de... est manquée ?

— Manquée ! répéta Lopez, devenu brusquement livide. Comment cela ! Vous plaisantez sans doute.

— Nullement, je vous assure. Est-ce que vous y teniez toujours ?

— J'avais votre promesse.

— Je vous avais promis mon concours, au cas où vous me l'auriez réclamé. Mais M. X.... s'est adressé au ministre directement, je n'ai plus entendu parler de vous.

Il se présentait avec des fonds considérables et une compagnie déjà toute formée pour l'exploitation. Il a emporté sa concession signée, il y a une heure.

— Il y a une heure ! balbutia Lopez. Et j'étais là, dans votre antichambre... et vous le saviez !

— Pardon, cher M. Rivadarcos, je l'ignorais. J'étais avec le ministre. Je n'ai su que vous désiriez me parler qu'en sortant de chez Son Excellence, et, vous voyez, je vous ai fait introduire tout de suite.

— Mais trop tard ! répliqua Lopez, d'une voix éteinte, et tout étourdi du coup terrible qui le frappait.

— Je le regrette, d'autant plus que je m'aperçois que vous teniez beaucoup à cette concession. Bast ! c'est un petit malheur.

Quand on est le chef de la maison de banque Rivadarcos, on se console d'un échec par de nouvelles victoires, et pour un homme qui rentre les millions, ainsi que vous faites.

— M. X. . . . vous a donné deux millions de pot-de-vin, et je ne vous en apportais qu'un ! fit Lopez, vous êtes un misérable, adieu !

Et le banquier, sans attendre la réponse du haut personnage officiel, sortit du cabinet, en chancelant.

A la porte, il trouva l'huissier de service, qui s'avança vers lui.

— Monsieur, lui dit cet homme, voici une lettre qu'on a recommandé de vous remettre le plutôt possible.

— Merci ! répondit machinalement l'ex-général.

Il prit l'enveloppe cachetée qu'on lui présentait, et la mit dans sa poche, ne sachant trop ce qu'il faisait.

Ses gestes, ses paroles, tout était automatique.

La ruine, la banqueroute, la misère pour lui et les siens, le déshonneur ; telle était la situation.

A cela aucun remède, toutes ses ressources étaient épuisées.

Aucune puissance humaine ne pouvait le sauver.

Encore quelques jours, et il faudrait déposer son bilan, et les guichets de la fameuse maison de la rue Le Pelletier se fermentaient devant les créanciers, devant ceux qui lui avaient confié leur argent, le fruit de leurs économies, le pain de leurs familles.

Cet argent, il ne l'avait plus. Il l'avait employé à mille spéculations hasardeuses qui avaient tourné peu à peu contre lui. Au bout de cela, c'était la cour d'assises, c'est-à-dire la honte pour lui et pour les siens, et devant Emma, il n'oserait reparaitre déshonoré et à côté d'Emma il n'oserait, il ne pourrait vivre vaincu, flétri, obligé de se cacher.

Aussi ne songea-t-il pas à rentrer chez lui, à aller demander aux siens, à sa femme, à sa fille, l'appui, ou les consolations, ou le dévouement que l'honnête homme vient réclamer à l'heure de la défaite.

Il marcha donc au hasard, s'éloignant du chemin qui eût pu le ramener à son hôtel, voyant cet hôtel envahi par les gens de justice, saisi au nom des créanciers, sa femme et sa fille expulsées ou se retirant d'elles-mêmes privées désormais non-seulement de ces mille choses matérielles où nous attachons, bon gré mal gré, un peu de notre âme, fuyant la société où elles avaient brillé, n'emportant même pas la considération, l'estime et la pitié qui accompagnent les malheurs immérités.

Et Lopez marchait, marchait toujours à travers les rues, ne s'apercevant pas, dans son agonie, que la nuit était venue, qu'il se faisait tard, et qu'il fallait prendre une résolution quelconque.

Tout à coup il s'arrêta, surpris.

Ses jambes lui refusaient leur service.

Il y avait six heures qu'il errait ainsi.

Craignant de tomber de fatigue, il avisa, dans une rue sombre, une sorte de café borgne où il se traîna.

C'était le plus proche, et puis il n'avait pas à craindre d'y rencontrer des visages de connaissance, idée qui lui faisait horreur.

La salle où il entra était vide.

Il alla s'asseoir, ou plutôt se laissa tomber devant une table.

— Que faut-il servir à monsieur ? demanda un garçon.

— Ce que vous voudrez et de quoi écrire, répondit Lopez.

Le garçon apporta un verre de bière, plume, encre et papier ; Lopez sortit une pièce de cinq francs et la lui jeta en disant :

— Gardez tout.

Son idée était d'écrire à sa femme. Ecrire quoi ? Il n'en savait rien encore, mais il souffrait trop et il lui semblait que cela le soulagerait. En prenant son porte-monnaie, il avait ramené en même temps la lettre sous enveloppe remise par l'huissier du ministère.

Cette enveloppe, il la regarda, ne se rappelant pas d'où elle lui venait. Alors, une brusque et violente curiosité s'empara de lui. Qu'y avait-il là-dedans ? Il ne connaissait pas l'écriture. L'adresse ne portait que ces mots :

“ Monsieur Rivadarcos ”

Dans ces moments désespérés de la vie, on a d'étranges intuitions.

— Mon sort est là, pensa-t-il.

Il déchira l'enveloppe, et en sortit, non pas une lettre, mais une simple carte. Cette carte, il l'avait déjà vue. Elle portait ceci “ La veuve de Miguel.”

Lopez poussa un cri sourd, se leva et s'enfuit. Tout s'éclairait. Ce qui le frappait, c'était la vengeance de mort.

Dolorès avait veillé.

Elle avait suscité, renseigné ce concurrent qui lui enlevait son unique chance de salut.

Ce n'était pas la fatalité, c'était l'expiation !

Tout son passé lui revint.

En une sorte de vision terrible, il revit tous les événements de cette nuit où il avait arraché Miguel des bras de sa femme pour l'envoyer à la mort !

Il revit Juanita se débattant et hurlant, toute saignante, sous les coups de lanière de Luisa.

Ses oreilles s'emplirent du bruit de ses cris ; le regard étincelant et méprisant de Miguel lui brûlait les yeux, et néanmoins, il voyait Dolorès attachée à ses pas, échevelée et farouche, qui lui disait :

“ Maudit ! Maudit ! ”

CHAPITRE XIII

DÉSÉPOIR DE MARCUS

Pendant que Lopez vivait cette journée d'agonie, Marcus à qui nous laisserons ce nom plus familier à nos lecteurs, Marcus restait chez lui, comme foudroyé par l'écroulement de tous ses rêves de bonheur et d'avenir, en proie au plus amer désespoir qui peut atteindre la jeunesse du cœur.

Les révélations de sa mère, une fois sa mère partie, lui revenaient une à une et lui paraissaient plus atroces, au fur et à mesure qu'il les envisageait mieux.

Ainsi, durant deux années, il avait vécu dans l'intimité de cet homme qui avait été le bourreau de Miguel, le bourreau de Juanita, le bourreau de Dolorès !

Il avait serré, plus d'une fois, cette main toute couverte de sang !

Il avait ressenti, pour l'homme qu'il eût pu haïr de toutes les forces de son âme, des mouvements de sympathie, presque d'affection.

Et cet homme était le père d'Anita !

Anita l'aimait-il encore ?

Combien il eût voulu figurer que cet amour était fini, parti à jamais !

Combien pouvait-il penser à elle ?

Qu'elle fût la fille de Lopez, cela rendait cet amour maudit ; mais cela ne faisait pas qu'Anita fût coupable ou responsable d'événements accomplis avant sa naissance.

Alors ces mots lui revenaient à l'esprit, ces mots de Dolorès :

" On ne tente pas sa race ! "

Et il évoquait la scène qu'il avait eue avec la jeune fille, s'efforçant d'arriver à la mépriser ! Mais, hélas ! le cœur ressent et ne raisonne pas. Et Marcus n'arrivait qu'à se torturer, qu'à augmenter sa douleur et sa folie d'amour.

Qu'allait-il devenir ? Quitter Paris, fuir la France et l'Europe, suivre Dolorès en Amérique. Oui, cela était nécessaire. Il ne pouvait rester si près de celle qui avait aimée éperdument, il ne pouvait abandonner cette mère qui avait tant souffert et dont il était le seul espoir et la consolation !

La journée s'écoula ainsi, dans des alternatives d'abattement absolu et de prostration complète, pendant lesquelles il croyait qu'il avait cessé de souffrir et qu'il était résigné, et des retours de douleur aiguë qui lui prouvaient qu'il n'était point guéri et qu'il ne se résignerait jamais.

La nuit qui suivit, il ne put dormir, ou, du moins, il la passa dans cette espèce de sommeil éveillé, qui n'est pas le repos, et pendant lequel, les choses tristes de la vie nous apparaissent sous leur aspect le plus sombre.

Puis, le jour revint, et la lassitude finalement le plongea dans une lourde torpeur sans rêve, qui est le meilleur, le seul soulagement des malheureux.

Il s'était jeté tout habillé sur son lit. Tout à coup, il lui sembla entendre un coup de sonnette. Il se réveilla en sursaut. Le soleil était déjà

haut sur l'horizon, il était midi. Un instant, il écouta, n'étant pas sûr de n'avoir pas rêvé qu'on sonnait.

Mais un second coup l'avertit qu'il ne s'était pas trompé.

— C'est ma mère qui vient me chercher, pensa-t-il.

Et il eut un frisson, à l'idée qu'il faudrait partir, ajouter à toutes les séparations dressées entre lui et Anita, la séparation de la distance matérielle. Cependant, il alla ouvrir, sans se rappeler que Dolorès ayant une clef de sa chambre ; ce n'était sans doute pas elle qui sonnait ainsi.

A peine eut-il ouvert, qu'il poussa un cri et recule, éperdu, de deux pas. Anita était devant lui ! La jeune fille entre précipitamment. Elle était aussi pâle, elle avait les traits aussi bouleversés que Marcus. lui-même.

— Anita ! balbutia-t-il.

— Oui, moi, monsieur Marsus.

Et comme il restait devant elle, la regardant presque comme un fou, elle ajouta :

— Je comprends votre étonnement, mais je suis brisée de fatigue, et je vous demande la permission de m'asseoir avant de vous expliquer ma présence.

Anita tremblait sur ses jambes, et paraissait prête à se trouver mal. Il y avait quelque chose de si doux et de si plaintif dans la voix de la jeune fille, tant de candeur dans son regard que Marcus, oubliant tout, à sa vue, s'élança vers elle et, la soutenant, le conduisit à un petit canapé, où elle ne fût pas parvenue sans secours, et tomba à ses pieds.

— Vous, Anita ! vous, chez moi ! répétait-il.

— Je sais bien, fit-elle avec effort, que cela n'est pas convenable, mais avant de vous dire un adieu éternel, j'ai voulu vous parler.

— Un adieu éternel !

Il avait tout oublié en la voyant.

— Oui, c'est vrai, ajouta-t-il avec amertume, se rappelant alors ce qu'elle lui avait dit dans la voiture. Je sais vos raisons !

Il se releva.

Je ne suis pas assez riche !

Le cœur est ainsi fait, que Marcus, résolu à la fuir, puisqu'il ne pouvait plus l'aimer sans crime, était blessé qu'elle lui parlât d'adieu, et parut accepter de n'être pas à lui.

— Ce n'est pas cela répondit-elle naïvement.

— C'est cependant ce que vous m'avez dit !

— Ce que je vous ai dit, dit-elle doucement, sans paraître y attacher grande importance.

Je ne me le rappelle pas, ou vous m'aurez mal comprise !

Mais vous ne savez donc rien ?

Et moi, j'ai tant de choses à vous dire, et si cruelles, que je ne sais pas où commencer ?

Tant de choses... reprit-elle.

Hélas ! non... elles se réduisent toutes à une seule !

Ses beaux yeux se voilèrent.

— Nous ne pouvons plus nous aimer, Marcus !

— Oui, je le sais ! répéta le jeune homme.

Et si je suis accourue, si me voilà près de vous, vous disant ces tristes choses quand j'aurais dû, d'abord, retourner chez ma mère pour la rassurer sur mon absence, c'est qu'une jeune fille, un ange, plutôt, est venue me délivrer, et alors conduite par elle, j'ai pu m'échapper, et subissant sa volonté, je suis venue, ajouta Anita, se laissant aller à ses larmes d'enfant.

Il n'en fallait pas tant pour que Marcus ne se souvint plus, lui aussi, que de son amour.

Il n'en fallait pas tant pour que cette douce voix, prononçant les paroles qui le ramenaient au passé lumineux allassent réveiller dans le cœur du jeune homme, la passion que même les paroles d'Anna n'avaient pu en arracher.

— Anita ! s'écria-t-il, ma chère Anita, ne pleurez pas ainsi, je vous en conjure !

Ne m'ôtez pas le peu de courage dont j'ai besoin et qui dépasse déjà la mesure de mes forces.

Mais... je ne comprends pas bien ce que vous me dites.

On croirait que vous étiez prisonnière.

On croirait que vous ne sortez pas de chez vos parents.

De quelle jeune fille voulez-vous parler, qui vous aurait conseillé de venir ici ?

Anita releva doucement la tête et répondit :

De Juanita.

— Juanita !

— Votre sœur, oui.

— Ma sœur.

— Vous la connaissez ?

— Sans doute, bien que vous ne m'eussiez jamais parlé de son existence.

Je la quitte à l'instant.

— Où l'avez-vous donc vue ?

— Chez votre mère, Marcus,

— Ma mère ! répéta-t-il.

— Mais alors ?

— Je la connais aussi !

— Ma mère, et elle vous a parlé ?

— Elle m'a parlé.

Elle m'a déclaré que notre amour était un amour maudit, que jamais, jamais elle ne consentirait à ce que je devinsse votre femme.

Je l'ai priée, suppliée, je me suis jetée à ses genoux.

Elle a été impitoyable, et, pourtant, elle a l'air bon, et je sens que je l'aurais aimée de tout mon cœur !

— Ma mère ! ma mère ! répétait toujours Marcus éperdu.

Et vous a-t-elle dit pourquoi vous ne pouviez être ma femme ?

— Non, Marcus, mais vous devez le savoir, vous, car elle a dû vous parler aussi, car vous venez de me dire tout à l'heure, qu'en effet, nous ne de-

vions plus nous aimer, et cette parole dans votre bouche était bien cruelle, ajouta-t-elle, avec une candeur si touchante, que Marcus en fut transpercé.

— Je le sais, répliqua-t-il faiblement.

— Alors, apprenez-moi le motif de cette condamnation qui nous frappe tous les deux.

— C'est, commença-t-il, parce que....

Mais il s'arrêta brusquement.

Allait-il raconter à cette adorable jeune fille, les crimes de son père ?

Allait-il lui faire connaître l'abominable tragédie, dont ce père qu'elle devait aimer et respecter, avait été l'auteur ?

C'était impossible.

Qu'elle l'apprit par d'autres, puisque fatalement, à un instant quelconque, elle connaîtrait la vérité.

Cette vérité, lui Marcus, il n'aurait jamais la cruauté de la lui dévoiler.

— Vous vous taisez ? fit-elle étonnée et inquiète.

— Ah ! ne m'interrogez pas. Anita, je vous en conjure.

Je serais un monstre, si je vous répondais !

— Il faut donc que ce soit bien terrible ! balbutia-t-elle avec une sorte d'effroi.

— Oui, bien terrible ! murmura-t-il en portant ses mains à son front avec un geste de désespoir.

Et vous ne le saurez que trop tôt !

Mais comment se fait-il que vous ayez vu ma mère ? reprit-il.

— J'ai passé quatre jours chez elle.

— Chez elle !

— Prisonnière !

Et c'est votre sœur, la charmante et bonne Juanita qui est entrée dans ma chambre il y a une heure, après avoir écarté ceux qui veillaient sur moi, c'est Juanita qui m'a délivrée, je vous le répète, et donné le moyen de fuir, en me recommandant de me rendre d'abord auprès de vous.

Ah ! elle vous aime bien, allez Marcus, et elle a grande pitié de nous !

Marcus écoutait Anita avec une expression de si profonde stupeur, que la jeune fille, lui dit.

— Qu'avez-vous donc ?

— Ne me comprenez-vous pas ?

— Je vous entends, mais je ne vous comprends pas, non.

Etes-vous bien sûre de ce que vous me dites ?

— Oh ! oui.

— Ne me croyez-vous pas ?

— Anita, reprit-il, vous oubliez que je vous ai vue avant-hier.

— Moi ?

— Vous !

— Vous vous trompez, Marcus. Rappelez vos souvenirs depuis l'entretien que nous avons eu ensemble dans le jardin, le jour où vous avez dîné à la maison avant la grande soirée, nous ne nous sommes pas revus.

— Pas revus !

—Le lendemain, vous vous êtes présenté à l'hôtel, mon père était absent.

—C'est cela même.

—Et vous n'avez pas été reçu.

—Sans doute.

—Mais le lendemain, je dînais également chez vos parents et j'étais à côté de vous à table.

Anita le regarda à son tour avec une expression d'étonnement absolu.

—Ce soir-là je n'étais plus chez nous ! dit-elle.

—Vous n'y étiez plus ! Rappelez vos souvenirs, vous m'avez glissé un papier entre les mains en servant le café, et une heure après vous veniez me rejoindre dans la voiture où je vous attendais selon votre ordre.

—Pourquoi me dites-vous cela, Marcus ? demanda Anita.

—Parce que c'est vrai, et je ne m'explique pas que vous le niez.

—Oh ! fit-elle, craignant qu'il ne fût devenu fou.

—Et voulez-vous que je vous répète tout ce que vous m'avez dit pendant l'heure que nous avons passée ensemble ?

Ces paroles m'ont fait trop mal pour n'être pas gravées en moi.

Alors il lui retraça toute cette scène, jusque dans ses moindres détails.

—Vous avez rêvé, répondit-elle, avec une douceur effrayée comme on fait quand on se trouve en face de quelqu'un qui a perdu l'esprit.

—Rêvé... non... non, mille fois non ! car j'ai encore le billet par lequel vous m'avez donné ce rendez-vous.

Il courut à la table, ouvrit un tiroir, y prit le petit morceau de papier roulé, et le lui présenta.

—Ce n'est pas mon écriture, fit-elle, et cette jeune fille dont vous parlez, ce n'était pas moi !

En disant cela, elle avait l'air presque égaré, car si ce n'était pas son écriture, c'était bien son papier, et ce papier était imprégné du parfum préféré, qu'il reconnaissait bien.

—Ce n'était pas vous !

Mais c'était votre voix, c'était votre costume, c'était votre bouche, vos yeux, votre taille, tout ! tout !

—Ah ! je vous aime trop, Anita, pour vous confondre avec une autre, quelle qu'elle soit !

—Ce n'était pas mon cœur, Marcus, ce n'était pas mon âme, répliqua-t-elle fièrement.

Je ne suis pas ainsi, et quelque semblables aux miennes que fussent les lèvres qui prononçaient ces paroles honteuses, et qui me font horreur, vous auriez dû dire :

“Ce n'est pas Anita !”

—Mon Dieu ! balbutia Marcus, que croire ?

—Pas plus que vous, je ne comprends ce qui s'est passé, ne me l'explique.

J'ai cru, d'abord que vous étiez fou ! mais devant ce billet, je reconnais que votre imagination n'a pas tout créé !

Seulement, je ne pouvais être avec vous, ce jour-là, puisque j'étais chez

— votre mère, et que vous le saurez quand vous voudrez, si vous doutez de ma parole.

— Oh ! je vous crois, Anita ! s'écria Marcus, oui, je vous crois !

Vous avez raison, ce n'était ni votre cœur, ni votre âme, je le sentais bien.

Pardon d'avoir pu hésiter.

Mais qui n'eût été trompé à ma place, et comment une pareille ressemblance peut-elle exister ?

Et qui a eu intérêt à jouer cette comédie ?

Qui ?

— Moi ! répondit tout à coup une voix grave.

Dolorès était là !

XIV.—LES DEUX SŒURS !

Dolorès, ayant une clef de la chambre de son fils, était entrée sans être entendue.

À la vue de la veuve de Miguel, Anita, eut un frisson de terreur et se recula de quelques pas en arrière, tandis que Marcus restait immobile, remis brusquement par cette arrivée, en face de toutes les duretés de la réalité, qu'il allait presque oublier.

Quant à Dolorès, son noble visage n'exprimait ni haine, ni colère ; dans ses yeux sombres, on ne pouvait voir que les reflets d'une immense tristesse et d'une résolution qui lui était, peut-être aussi cruelle qu'elle l'était à ceux qu'elle venait frapper.

Elle regarda un instant son fils, puis reporta son regard sur Anita toute tremblante et semblable à un oiseau effarouché.

— Mademoiselle, lui dit alors Dolorès, quand je suis entrée dans votre chambre, tout à l'heure, pour vous annoncer que vous étiez libre, vous demander pardon de la ruse et de la violence relative dont j'avais dû user à votre égard, à mon grand regret, croyez-le, et que j'ai constaté que Juanita vous avait déjà fait fuir, j'ai pensé aussitôt que vous étiez venue ici, chez mon fils.

— Madame, répondit Anita, je vous jure que ce n'était pas dans un esprit de désobéissance à vos volontés.

Mais je voulais que M. Marcus sût bien que, fidèles à mes promesses, ce n'était pas moi qui renonçais à l'aimer, que je l'aimerais toujours.

Je ne voulais pas qu'il pût m'accuser, me soupçonner d'oubli.

— Je ne vous reproche point d'être venue.

Seulement, cela me force à dire devant vous deux ce que vous eussiez appris, séparément, vous plus tôt, lui plus tard.

Elle hésita une seconde, puis se retourna vers Marcus.

— Mon fils, lui dit-elle d'une voix émue, j'avais voulu te rendre moins cruel, plus facile, un renoncement qui déchire ton cœur.

Les circonstances ne le permettent pas.

Ecoute donc ce que je comptais dire à mademoiselle, avant de la faire reconduire chez ses... chez sa mère, reprit-elle avec un insaisissable frisson.

— Nous t'écoutons, s'écria Marcus.

Mon Dieu ! qu'allons-nous apprendre encore ?

— J'avais, mademoiselle, un message à vous donner pour votre mère.

Prenez bien note de mes paroles et reportez-les lui fidèlement, ajouta.

Dolorès.

— Oui, madame, fit Anita toute tremblante.

— J'y compte.

Voici donc ce que vous direz :

“ La veuve de Miguel ne vous a jamais haïe personnellement.

Elle vous a toujours plainte, mais elle ne pouvait frapper un coupable, sans vous atteindre vous-même.

Aujourd'hui que justice est faite, elle vous accorde la seule réparation et la seule compensation qui dépendent de sa volonté et qui soit en son pouvoir.

Pendant quatorze ans, vous avez pleuré, l'une des deux filles jumelles que vous aimiez toutes deux avec une égale passion.

Je vous rends cette enfant.

Depuis quatre jours, Anna est près de vous, sous le nom d'Anita.

C'est elle qui m'a remplacée.

— Ma sœur ! balbutia Anita, ma sœur, est près de maman !

— Oui, mademoiselle, votre sœur, que j'ai élevée, soignée, rendue heureuse, comme si elle eût été ma propre fille, et qui vous ressemble, ainsi que vous.

Les deux jennes gens se regardaient, muets de surprise.

— Mais... dit enfin Marcus.

— Mais pourquoi cette comédie ? vas-tu demander, interrompit-elle ainsi que tu le demandais, quand je suis entrée.

— Pourquoi ?

— J'espérais te rendre moins cruelle, je le répète, une séparation éternelle, dont tu connais la nécessité, que rien ne peut supprimer.

— Oh ! madame, s'écria Anita, c'était mal cela !

N'était-ce pas assez de nous arracher l'un à l'autre, sans me faire mépriser, haïr de lui ?

— Jamais je ne l'aurais pu, Anita, jamais, s'écria à son tour Marcus, en s'élançant vers elle.

— Merci ! lui dit la jeune fille toute rayonnante au milieu de son désespoir.

— Mademoiselle, répondit Dolorès d'une voix émue, il faut être mère pour comprendre certains sentiments, mais je suis loyale, et un jour, plus tard, mon fils eût connu la vérité tout entière.

Elle se recueillit, puis reprit.

— Je vous pardonne le surcroît de douleur que vous lui apportez.

Pardonnez-moi... d'avoir voulu le lui éviter.

Elle s'avança lentement vers Anita, lui prit une main, et son bras étendu éloigna Marcus de la jeune fille.

— Maintenant, reprit-elle, il faut retourner chez votre mère. Elle a be-

soin de la présence de ses deux enfants ; elle a besoin de leurs caresses, de leurs consolations ; elle a besoin du sourire que vous allez lui porter.

Ce que vous ignorez encore, vous l'apprendrez par elle.

Elle vous dira pourquoi vous ne devez jamais revoir mon fils, les fils de Dolorès, pourquoi il faut prier Dieu qu'il éteigne dans vos deux cœurs, une passion coupable et qui serait maudite.

Et comme Anita et Marcus se regardaient avec désespoir, Dolorès ajouta :

— Anita, votre mère est malheureuse, votre mère est dans les larmes, elle a besoin de vous, allez !

— Ma mère malheureuse ! ma mère, ma pauvre mère ! oui, j'y vais !

— Frasquita ! appela Dolorès.

La fidèle créole, qui attendait dans l'entrée, apparut aussitôt.

— Emmène mademoiselle, lui dit sa maîtresse.

Une voiture est en bas, conduis-la chez sa mère, et veille sur elle.

En parlant ainsi, Dolorès entraînait doucement mais fermement la jeune fille vers la porte.

— Anita ! balbutia Marcus en tendant vers elle des bras tremblants, et devenu plus pâle qu'un mort.

— Adieu, Marcus ! répliqua Mlle Rivadarcos.

Je t'aimerai toujours.

Elle posa ses doigts sur ses lèvres, lui envoya un baiser et disparut, entraînée par Frasquita.

Marcus voulu s'élancer à sa suite.

Il trouva sa mère debout devant lui, recula éperdu, et alla rouler sur un siège, à demi évanoui.

— Du courage, pauvre enfant ! lui dit sa mère avec un accent déchirant.

Accomplis ton devoir comme j'ai accompli le mien.

Relève-toi, sois homme.

Viens avec ta mère.

Dans trois jours nous partirons pour l'Amérique.

Puis, tombant à genoux, et levant les mains et les yeux dans un geste de prière, elle murmura.

— Miguel, toi qui lis dans mon cœur et dans le sien, toi qui nous vois, toi qui nous entends, aie pitié de *lui*, aie pitié de moi !

Ce que Marcus ressentit en revoyant tout ce qu'il avait quitté quatorze ans auparavant, tel qu'il l'avait laissé, car Dolorès, comme tous ceux qui ont le culte d'une grande passion et d'une grande douleur, conservait autour d'elle, partout où elle allait tout ce qui pouvait lui rappeler le plus, l'absent adoré, ce que Marcus ressentit fut donc plutôt un accroissement à sa peine qu'un soulagement.

Il était parti, enfant, heureux et plein de la foi naïve de cet âge en l'avenir coloré de la belle lumière de notre aurore.

Il revenait, jeune homme, le cœur brisé, emportant le dernier adieu de celle qu'il lui était interdit de revoir.

La première personne qu'il aperçut fut Juanita.

Malgré les années écoulées, il la reconnut aussitôt tant elle avait peu changé, n'ayant fait que grandir, en restant toujours la même.

Il courut à elle, la saisit dans ses bras.

Elle se laissa faire, le regardant tranquillement de son doux regard vague et profond, sans manifester ni surprise ni joie.

— Ne me reconnais-tu pas, ma petite Juanita ? lui demanda-t-il.

— Juanita est morte ! répondit-elle.

Elle est avec son père.

Tu es son frère.

— Oui, ton frère, ma chérie, ton frère qui revient, pour ne plus te quitter ! acheva-t-il d'une voix plus basse.

Et il l'embrassa tendrement.

Juanita lui rendit son baiser avec indifférence, bien qu'une flamme brillât dans ses yeux, et qu'un sourire, sourire étrange qui semblait toujours s'adresser à quelqu'un visible pour elle seule, desserrât ses jolies lèvres.

Dolorès, qui assistait à cette scène, ne disait rien, mais regardait Marcus, et ce regard, Marcus le comprenait.

Ce regard disait pour elle :

— Vois si nous avons le droit d'oublier et de pardonner.

XV. — LA VOLONTÉ DE MIGUEL

La journée du lendemain fut employée aux derniers préparatifs du départ, qui devait avoir lieu deux jours plus tard.

Devinant ce qui se passait dans le cœur de son fils, Dolorès lui évita la torture d'y prendre part, et lui en dissimula même le spectacle.

Marcus passa cette journée solitaire, pensif, abattu, mais silencieux, ne sortant de la chambre qui lui était préparée, que pour se promener dans le jardin.

Puis le soir vint, et après le repas en commun, chacun rentra dans son appartement particulier.

Dolorès souffrait cruellement de la douleur de son fils.

Vers onze heures elle se mit au lit, mais sans espoir d'y trouver le sommeil et le repos.

A minuit tout à coup elle tressaillit.

La porte de sa chambre communiquant avec celle de sa fille s'ouvrit lentement, et, à la lueur de la veilleuse qu'elle gardait toujours allumée Dolorès aperçut Juanita qui entraît et se dirigeait vers le lit de sa mère.

Très surprise et enhahie par une vive émotion religieuse, Dolorès se souleva sur son séant.

— Juanita, dit-elle, que me veux-tu ?

— Maman, répondit l'enfant, en s'arrêtant à deux pas du lit, c'est père qui m'envoie.

— Miguel ?

— Oui.

— Ecoute-le bien, car il va s'éloigner, et plus jamais, ici-bas, tu n'entendras sa parole, tu ne connaîtras par moi sa volonté.

— Que dis-tu là ? balbutia Dolorès.

— C'est le mystère !

Je voulais l'accompagner.

L'heure n'est pas venue.

Juanita sourit et ajouta :

— Mais elle ne tardera pas.

Ecoute-moi.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ? répéta Dolorès éperdue, que vais-je entendre, que vais-je apprendre ?

— Maman, tu as accompli ton devoir, *tout* ton devoir.

Tu avais fait un serment, tu l'as tenu.

Cela suffit.

Lopez souffre, Lopez est puni ; épargne sa famille.

Il est temps d'avoir pitié.

Pardonne, maman, pardonne.

— Que veux-tu donc ? demanda Dolorès.

— Ecoute *la voix du silence*.

Elle est dans ton cœur.

Elle te dictera ta conduite.

— Est-ce bien toi, Miguel, balbutia la veuve, ses belles mains blanches jointes comme pour la prière, qui me parles ainsi ?

— Oui, c'est Miguel, c'est le père de Juanita, répondit la jeune fille.

Ecoute, écoute, car il ne parlera plus.

— Est-ce bien ta volonté, Miguel, ô mon bien-aimé ? murmura Dolorès, frissonnant de tout son corps.

Alors, une voix, une voix que l'épouse entendit seule, et qui parlait dans son cœur, sans résonner à ses oreilles, voix insaisissable et qui se fût entendue au milieu des éclats de la foudre, une voix qu'elle reconnut lui répondit :

" Dolorès, c'est ma volonté !

Pardonne et sois bénie ! "

Le lendemain matin, en s'éveillant, Marcus aperçut une enveloppe cachetée sur la table, près de son lit.

Il la prit, assez étonné, car, personne ne devant savoir qu'il était chez sa mère, il ne s'expliquait point qui avait pu lui écrire cette adresse.

Un instant, l'idée de Mlle Rivadarcos traversa son cerveau et fit battre son cœur, en lui donnant un véritable éblouissement ; mais au premier regard sur l'enveloppe, il reconnut l'écriture de sa mère.

Une lettre de Dolorès, à lui quand ils habitaient sous le même toit ! quand il l'avait vue la veille au soir, quand il allait la revoir tout à l'heure ! Sa surprise et son inquiétude furent excessives.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Il déchira l'enveloppe et lut ce qui suit :

" Mon fils bien-aimé, lorsque tu liras ces lignes, ta mère et ta sœur seront parties, parties sans toi !

Malgré le déchirement que me cause cette nouvelle séparation, qui sera

peut-être éternelle ici-bas, entre nous, je suis heureuse, heureuse pour la première fois depuis vingt ans !

“ Pendant vingt ans, j’ai écouté la haine et poursuivi la vengeance.

Pendant vingt ans, pour tenir un serment sacré fait à Miguel, et dont Miguel seul pouvait me relever, j’ai tout brisé en moi et autour de moi, n’écoulant que le devoir.

Aujourd’hui tout est changé, et il me semble qu’un poids immense qui écrasait mon cœur a disparu.

C’est fini.

Celui que j’aime m’a relevée de mon serment, et par la voix pure de Juanita m’a dit :

Pardonne !

“ Mon fils, ton père m’a dicté sa volonté.

Ecoute.

Va trouver celle qui est l’épouse de Lopez.

Montre-lui cette lettre et dis-lui :

La veuve de Miguel vous a rendu la fille que vous aviez perdue.

Elle vous rend le bonheur d’Anita, qui sera la femme du fils de Miguel si vous y consentez.

—Ce consentement, Mme Rivadarcos l’accordera, car c’est une âme généreuse, un grand cœur et une noble mère....

“ Va mon fils, va près d’elle... va sécher des larmes, c’est l’œuvre sainte.....

Sois béni et sois heureux !

—DOLORÈS.”

Une heure après, Marcus se présentait à l’hôtel du boulevard Malesherbes, où régnait un silence solennel, bien différent de l’animation brillante qu’avait vue toujours le jeune homme.

Le laquais qui vint au-devant de lui avait l’air si triste, que Marcus éprouva un serrement de cœur en demandant s’il pouvait parler, à madame la baronne.

—Madame la baronne ne reçoit personne, répondit le serviteur ; mais monsieur était des amis du défunt, et je vais m’informer....

—Qui donc est mort ? interrogea Marcus.

—Monsieur ne sait donc pas ?

—Je ne sais rien.

—M. Rivadarcos s’est noyé.

On a trouvé et ramené son corps, ce matin !

Marcus devint très pâle, mais se tut.

Justice était faite !

Mais la veuve voudrait-elle le recevoir ?

Pourrait-elle pardonner ?

Il attendit cinq minutes dans une angoisse inexprimable, courbé sous ce coup dont il n’était pas l’auteur direct, et, cependant dans lequel la solidarité des liens de famille le faisait complice.

— Enfin, le laquais revint et lui dit que madame la baronne le priaît de monter.

On l'introduisit dans ce petit salon où, quelques jours auparavant, il avait demandé à Mme Rivadarcos la main d'Anita.

La baronne le reçut debout, toute vêtue de noir, à son habitude, entre ses deux filles, également en deuil.

Marcus alla vers elle et lui présenta la lettre de Dolorès.

— Veuillez lire ceci, fit-il d'une voix tremblante ; puis il regarda, cherchant Anita et ne la devinant auprès de sa sœur qu'à plus de douleur sur son visage, et à plus d'émotion dans les yeux pleins de larmes contenues qu'elle fixait sur lui.

Emma prit la lettre sans prononcer une parole, s'approcha de la fenêtre, souleva un rideau pour avoir plus de lumière, et lut lentement.

Pendant cette lecture, un silence profond régnait dans la petite pièce, et Marcus n'osait pas même regarder Anita.

Quand elle eut terminé, Emma resta longtemps pensive, puis elle se rapprocha d'Anita, l'entoura de ses bras, et lui dit à l'oreille :

— Tu l'aimes bien, n'est-ce pas ?

— Oh ! malin, de tout mon cœur ! répondit la jeune fille frémissante.

— Monsieur, fit alors la baronne en adressant pour la première fois la parole à Marcus, votre mère m'a rendu plus qu'elle ne m'a pris.

Elle attira ses deux filles contre sa poitrine, et ajouta :

— D'ailleurs, vous n'êtes pas plus responsable du passé qu'Anita ne l'est et quand celle qui a tant souffert et que je n'ai jamais pu maudire pardonne et dit à l'amour de refaire ce que la haine a défait, nul n'a le droit d'hésiter.

— Oh ! madame ! balbutia Marcus, fou de joie et de bonheur.

— Vous savez que nous sommes ruinées ?

— Mon travail vous restituera une fortune répliqua le jeune homme.

— Et, continua Mme Rivadarcos plus faiblement, avec un peu d'amertume, que le nom qu'Anita porte est déshonoré aux yeux du monde ?

— Le nom que je lui donne est sans tache !

Et j'aurai aussi racheté, en partie tout le mal qui vous a été fait.

XVI.— JUANITA RETOURNE CHEZ ELLE

La faillite et le suicide de l'ex-général Lopez causèrent dans Paris une émotion immense, non seulement parce que le banquier laissait derrière lui la ruine pour beaucoup de ceux qui lui avaient confié leurs fonds, mais aussi parce que l'homme avait été mêlé à toute la haute société et que le salon de la baronne était de ceux, devenus de plus en plus rares de ces jours, où l'on tient à gloire et à honneur d'être admis.

Ce fut un soulèvement général dans toute la presse et dans l'opinion publique, où ceux qui eussent agi de même que Rivadarcos, s'ils avaient eu ses millions et sa maison de banque, se montrèrent les plus sévères et les plus violents.

Mais, en même temps, il n'y eut qu'une voix pour plaindre sa femme et

ses filles, surtout, quand on apprit que la baronne était réduite à la gêne, et qu'elle avait abandonné, dès le premier jour, l'hôtel du boulevard Malesherbes, acheté en son nom, et qui représentait le plus clair de sa dot personnelle, aux créanciers de son mari.

D'ailleurs, elle avait quitté la superbe demeure, le lendemain de l'enterrement de M. Rivadarcos, pour se retirer dans une modeste maisonnette, à quelques lieues de Paris, consolée autant que cela était possible, par la certitude qu'elle y emportait avec elle, l'estime générale, par quelques-unes de ces solides amitiés que nous conservons parfois, même sous les coups du malheur, et par la conviction qu'Anita serait heureuse, puisant aussi son courage dans sa maternité complétée, grâce au retour d'Anita.

Six mois après la catastrophe, Marcus épousait Anita, et, sans bruit, s'installait auprès de sa belle-mère.

Sa part de fortune assurait l'aisance du jeune ménage, et il restait à Emma, le dot entière d'Anita, Marcus et Anita ayant refusé de toucher quoi que ce fût qui eût dû légalement revenir à cette dernière.

Ce fut à Buenos-Ayres, où elle s'était rendue avec Juanita, que Dolorès reçut la nouvelle de ce mariage.

A la longue lettre toute pleine d'effusions de reconnaissance que Marcus avait adressée à sa mère, à cette occasion, Anita avait joint les quelques lignes suivantes :

“ Vous avez une fille de plus.

Ne viendrez-vous jamais l'embrasser ?

Et Juanita ne viendra-t-elle pas revoir sa sœur, au bonheur de laquelle elle a tant contribué ? ”

Depuis son retour en Amérique, Juanita n'avait fait que languir, et Dolorès la voyait peu à peu dépérir sous ses yeux, sans que rien parût soulager la jeune fille.

Elle ne se plaignait point, ne souffrait pas.

Quand sa mère, inquiète, lui demandait comment elle allait, elle répondait.

“ Très bien ! ” et les médecins consultés hochaient la tête, ne trouvant en elle aucune maladie définie.

C'était tout simplement la vie qui se retirait.

Bientôt, elle ne quitta plus la chambre ; puis elle dut garder le lit, par suite de faiblesse croissante.

Jamais plus, elle n'avait reparlé de son père, mais on eût dit que la raison, ce qu'on appelle la raison, lui était revenue.

Quand on lui donnait son nom elle ne répondait plus :

“ Juanita est morte ” ; et parfois, d'elle-même, elle s'informait de son frère, interrogeait pour savoir ce qu'il devenait.

Ce fut le soir que Dolorès reçut la lettre de son fils et d'Anita.

Elle la lut à Juanita qui toute la journée, avait montré, contre son habitude, une grande agitation, s'informant sans cesse de l'heure qu'il était, et s'il n'était rien venu.

La jeune fille écouta cette lecture avec un rayonnement de joie, les yeux levés au ciel, le sourire aux lèvres.

Enfin, dit-elle, lorsque sa mère se tut, la volonté de père est accomplie ! J'avais peur que cela ne tardât trop, car je devrais être partie déjà !

— Partie ! s'écria Dolorès, que veux-tu dire

— Je voulais avant de m'en aller, chère maman, te laisser une autre fille qui pût me remplacer auprès de toi.

— Mon enfant, balbutia Dolorès, effrayée du changement subit qui, en effet, transfigurait maintenant le doux et charmant visage de la mourante, ne me parle pas ainsi, tu me désespères.

Tu es jeune, vis, oh ! vis pour moi !

Et les larmes étouffèrent la voix de la pauvre femme.

— Maman, répondit Juanita, c'est pour toi que j'ai vécu jusqu'à présent.

Mais tu n'as plus besoin de moi, et père m'attend.

Il me l'avait promis, je vais le rejoindre.

Ne pleure pas sur moi.

Je quitte cette terre avec joie, n'emportant qu'un seul regret, c'est de te causer cette grande peine, mais cela ne dépend pas de moi.

Si tu savais combien ta petite Juanita va être heureuse !

Tu l'aimes tant, que sa mort serait une fête pour toi !

Un nuage passa sur ses yeux, et sa voix faiblît.

— Maman, reprit Juanita lentement, mon œuvre est finie.

Mon frère a épousé celle qu'il aimait, et tu as pardonné.

Retourne en France.

Va vivre près de cette autre famille qui t'attend, et où je serai toujours présente quoique invisible si vous conservez tous mon souvenir dans vos cœurs.

Vois-tu maman, nous nous retrouverons.

Mais, pour se retrouver, il faut le vouloir.

Ne plains pas ceux qui s'en vont

Ce sont ceux qui restent qu'il faut pleurer.

C'est si peu de chose, ce qui paraîtra nous séparer.

Tout à coup elle se tut, sa tête renversa en arrière.

Dolorès crut que c'était fini : elle se jeta sur sa fille, la saisissant dans ses bras, la soulevant, couvrant de baisers le front et les lèvres glacées.

Juanita fit un léger mouvement.

Elle se redressait d'elle-même, les yeux fixes, avec un air de bonheur si profond, une délivrance si sainte, que Dolorès en la voyant ainsi, oublia presque la mort, pour ne voir que l'apothéose.

— Père, me voici ! murmura la jeune fille.

Un instant, elle se soutint seule, rayonnante et pâle.

Oh ! mon Dieu ! balbutia Dolorès éperdue, mais dominée et entraînée par cet élan d'une âme blanche qui se détachait et flottait avant de s'envoler, qu'est-ce donc que cette vie que l'on peut quitter de la sorte et quel nom donner à cette existence, faite de douleurs, où nous mourons chaque jour en nous et dans nos plus saintes affections ?

— L'illusion ! répondit l'enfant dans un dernier souffle.

Le regard s'éteignit, laissant le sourire.

Juanita était retournée "chez elle."

FIN.